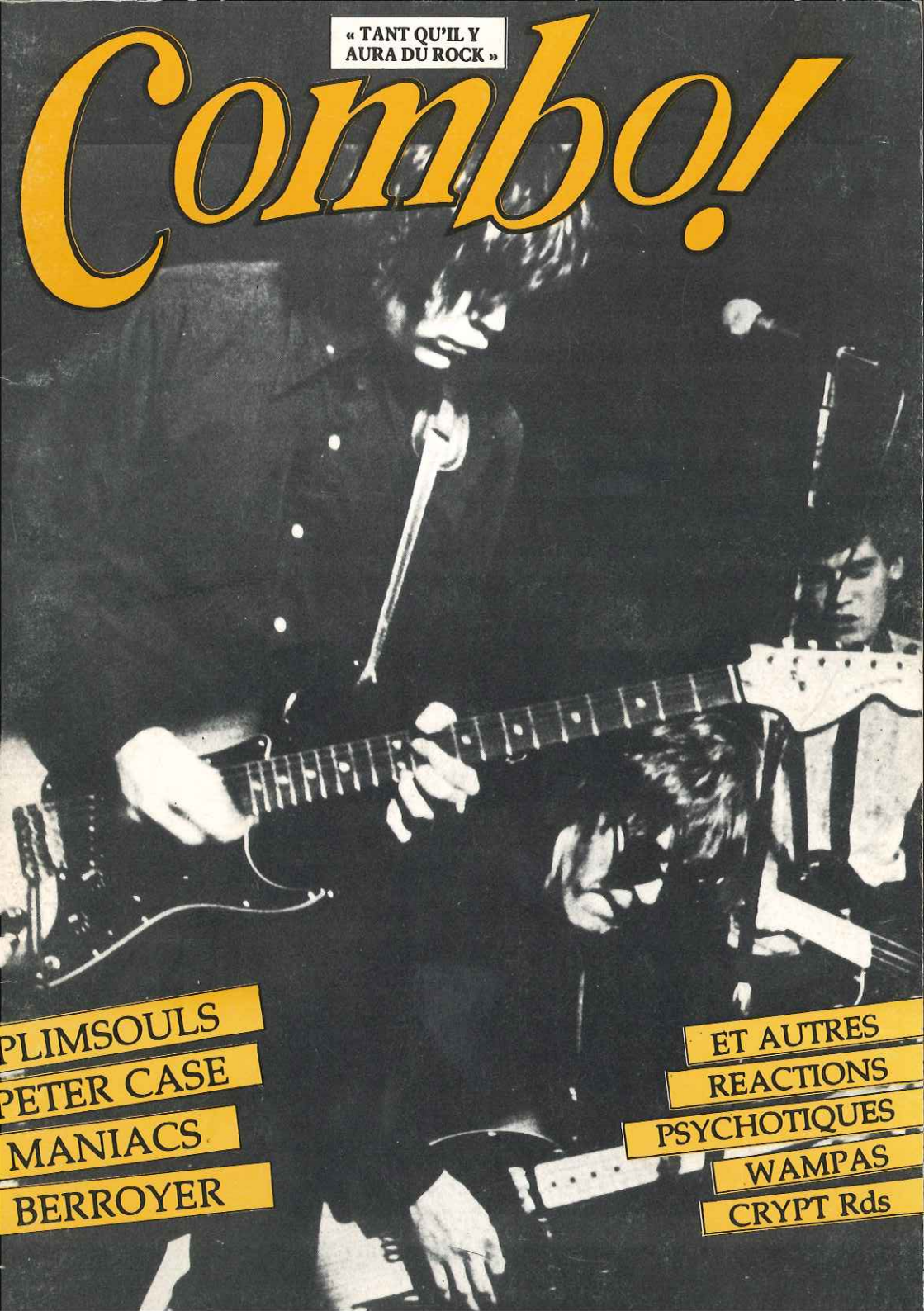
« TANT QU'IL Y AURA DU ROCK »

Combo!



PLIMSOULS
PETER CASE
MANIACS
BERROYER

ET AUTRES
REACTIONS
PSYCHOTIQUES
WAMPAS
CRYPT Rds



SOMMAIRE:

4. PETER CASE / NERVES / PLIMSOULS
39. WAMPAS
42. NOTES DE LECTURES ET REACTIONS PSYCHOTIQUES
49. MANIACS
56. JACKIE BERROYER
84. PARIS TETE DE MORT
88. ARNAQUES, HERESIES & AVANTAGES: LE POINT SUR LES CD.
91. BACK FROM THE GRAVE #7
95. LA SEULE COULEUR
96. WONDER STUFF

COMBO! est édité par l'association *"BLACK MONY/ ARGENT NOIR"*, régie par le loi de 1901. Parution au J.O: 27/09/88. Dépot Légal: 1er trimestre 1989 / Responsable de la publication: Yannick Bourg / Imprimé par Edmond Thomas (Bassac, 16120 Chateauneuf sur Charente, France). **Adresse**: COMBO c/o David Dufresne BP 576 75027 Paris Cedex 01. **Abonnements**: 4 numéros soit 100 Frs à l'ordre de *Black Mony Argent Noir* / **Publicité**: tarifs sur demande au (1) 43.65.32.48. **Dactylos Rocks**: Yannick Bourg, David Dufresne, Hector Fricotin, Claude Frielich, ProvockMan, Ronan Omnes. **Pinceaux Rolls**: David Beauchard, Patrick Feillens, Philippe Huger. **Cover Boy**: Rémi *"Combeau et pas con"* Champseit. Note: Read this book fuckin' loud (hum!)...

Peter Case (Ière Partie)

Des Nerves aux Plimsouls

Par David Dufresne

Peter Case. Il en a fait de la route, Peter Valise. Et pas qu'un peu. Des Bluesmen rencontrés à Boston au début des années 70 à aujourd'hui ("carrière" solo de Folk/Blues), il y a un long et passionnant parcours Rock 'n' Rollien. Des (mythiques) débuts tendres et naïfs avec les **Nerves** (76-78, San Francisco) au retour des guitares et de l'intelligence dans le R'n'R (**Plimsouls**, 79- 85, Los Angeles), Peter Case a livré ses tripes, son âme et son coeur à une poignée de fans. Toujours en avance sur son temps, il est l'un des plus talentueux détonateurs du re-nouveau R'n'R américain. Avec ses racines, sa technique, son imagination, sa simplicité, son héritage, chaque jour réinventés.

1989 sera peut-être (enfin) l'année Peter Case, avec son tout proche deuxième album solo et la récente sortie du premier et indispensable live des Plimsouls chez New Rose (Fan-Club FC048) qui laisse entrevoir - du moins espérons-le - d'autres disques (Faces B de singles, inédits, chutes de studio, etc.). Sans compter un autre hypothétique live que préparerait l'ancien président du fan club des 'Souls et la reconnaissance (en France comme ailleurs) de l'importance capitale des Nerves et des Plimsouls sur le Rock 'n' roll des années 80.

Trois années de recherches, à compulser articles et entrevues, trois années à enquêter et à interviewer ont été nécessaires pour retracer cet itinéraire. Que soient ici chaleureusement remerciés Isabelle Bézard pour ses précieuses (et titanesques) traductions et Morgan Spacagna (pour sa patience et ses conseils) ainsi que tous ceux à qui j'ai allègrement emprunté des extraits de leurs interviews, préférant volontairement, aussi souvent que possible, faire parler Peter Case et ses amis plutôt que parler à leur place.

Cette biographie est dédiée à Peter Case et à Jean-Claude Bertrand qui, un soir de novembre 1982, me fit découvrir les Plimsouls.

SMALL TOWN SPREE

(Peter Case)

C'est à Buffalo, dans l'état de New York, en 1954 que naît Peter Case. Une ville tranquille et moyenne coincée entre Cleveland et Détroit. *"C'est ma soeur qui m'a initié au Rock & Roll. Lorsque j'avais cinq ou six ans, elle devait en avoir seize. Elle m'a donné tous ses disques de Buddy Holly et de Fats Domino quand elle est partie au lycée"* (1). Au milieu des années 60, la British Invasion (Beatles, Rolling Stones, Kinks, Yardbirds, Animals, Who...) bat son plein. Les Américains sont sous le choc et des groupes plus ou moins pros (mais toujours enthousiastes et violents) se forment par milliers. *"J'avais quelque chose comme 10 ans lorsque j'ai fondé mon premier groupe. On a écrit notre première chanson avec deux cordes lors de notre première répétition. La chanson s'appelait "Stay Away" et en gros ça ressemblait à ça: "Stay Away From Me, I'm No Good". ça durait cinq minutes. A cette époque, nous baignons dans les Kinks et les Standells, ceux-là étaient mes deux groupes préférés"* (2). Le groupe en question s'appelle les **Telstars** et n'existera que quelques mois. D'après Philippe Garnier (3), Peter y jouait de l'accordéon en guise d'orgue! *"J'ai grandi en allant voir des groupes comme les Invictas* (réédition disponible chez Eva Rds). *Tous ces trucs se passaient autour de moi; il en reste quelque chose dans la voix. Ou dans l'attaque"* (4). De temps en temps Peter s'offre de courtes escapades en auto-stop à Boston pour aller écouter dans les cafés des Bluesmen comme Lightnin' Hopkins ou Ramblin' Jack Elliott. Et de l'auto-stop, Peter Case va en faire beaucoup jusqu'à la séparation

précoce avec le cocon familial: *"J'explosais dans cette ville (Buffalo) et je suis parti de là. J'ai laissé tomber l'école à 15 ans et quitté la maison de mes parents un an plus tard. En 72, je suis descendu à San Francisco, juste en jouant dans les rues. ça m'a pris deux ans rien que pour avoir un appartement. Je voulais juste jouer dans les Coffee Houses, faire des numéros de vieux Blues et des chansons du révérend Gary Davis" (5).* Comme le dira Peter plus tard, il est parti de chez lui à 15 ans *"parce Dylan l'avait fait" (6).* Quinze ans après, le regard que porte Peter Case sur sa ville natale est tragiqe: *"J'ai vu des régions dévastées. Buffalo est une belle petite cité, assez ancienne, déprimée et déprimante à cause des industries qui crèvent progressivement" (7).*

ONE WAY TICKET
(The Nerves)

Le troisième jour après son arrivée à San Fransisco, Peter se retrouve à l'Union Square: *"Alors j'ai simplement pris ma guitare et j'ai commencé à jouer. Et puis ce vieil homme noir qui s'appelait Steve m'a emprunté ma guitare et m'a montré comment jouer des "cool slide Blues". On s'est balladé quelques jours et il m'a indiqué tous les endroits où je pouvais jouer (...) Je devais gagner à peine 10 ou 20 dollars par jour à cette époque (...) je n'avais même pas d'appartement. J'atterrissais simplement chez les gens. J'ai même dormi sur la plage à Aquatic Parc. J'avais aussi une vieille voiture qui avait échouée sur le béton à Mill Valley et nous dormions à l'arrière de ce truc, puis on faisait du stop pour retourner en ville et jouer" (8).* Le jour, Peter décharge les docks et la nuit joue à l'angle de Columbus et de Broadway *"Jusqu'à ce que les flics me courent après" (9).* Ses premières économies sont investies dans une guitare électrique à 39 dollars et dans un ampli tout aussi bon marché. C'est alors l'époque post-hippie où tout le monde est "cool" et où chacun est le "brother" de l'autre. Les rencontres sont faciles et nombreuses, surtout ici, à San Francisco. Peter Case se souvient de l'une d'entre elles, peut-être la plus influente musicalement parlant, avec **Mike Wilhmen** (ex-**Charlantans**, futur **Loose Gravel** et surtout **Flamin' Groovies**): *"Ce mec m'impressionnait complètement. Le personnage mais aussi son incroyable jeu de guitare. Il était complètement généreux. Il suffisait de lui demander et il t'expliquait tous les plans. C'est grâce à lui que j'ai appris à jouer le Blues, à me servir du Bottleneck, le Picking. Je me souviens d'un mec qui le suivait partout. Il s'était même incrusté chez lui à un moment. Wilhem lui a tout appris. Je ne connaissais que son prénom: George. Cinq ou six ans après, j'ai vu un mec à la télé. C'était George. Sauf que là, le présentateur disait son nom: **Thorogood**..."* (10). A propos de Mike Wilhem, Peter se souvient aussi de sa vie sexuelle mouvementée: *"J'ai campé un peu chez lui. Sacré zèbre. Une nuit, il ramène une pute à la maison et, après avoir consommé, il la renvoie, sans la payer. Une heure plus tard, son mac rapplique et fait un rafût monstre dans l'immeuble, si bien que le voisin sort sur le palier avec une batte de base-ball qu'il écrase sur les deux chicaneurs. Mike s'est offert son premier revolver quelques jours après"* (11). Peter apprend et joue le plus possible. Se faisant un petit nom, il arrive à être engagé régulièrement dans des clubs tel que le Coffee Gallery où des gens comme **Allen Ginsberg** y traînent encore. Ce poète, véritable figure de proue de la Beat Generation, à l'influence gigantesque sur bien des groupes californiens des 60's, improvisera même un soir des paroles sur une musique de Peter Case. Grâce aux concerts de rue et à quelques passages dans les clubs de San Francisco, Peter s'offre des voyages au Mexique où il lui arrive de passer dans des fêtes locales: *"les types cassaient des chaises sur la tête des autres mecs exactement sous le micro et les bouteilles n'arrêtaient pas de voler du public vers moi. Généralement, il fallait que je quitte la scène en me faufilant et en rampant"* (12).

THE NERVES

ARE YOU FAMOUS ?
(The Nerves)

Jack Lee sera la prochaine rencontre de Peter Case. Et pas des moindres puisqu' ensemble ils formeront le groupe par qui tout va commencer: les **Nerves**. Jack vient d'Anchorage, un bled perdu au fin fond de l'Alaska. Un Etat pas très propice au Rock 'n' Roll. Jack a la même idée que Peter: il quitte ses parents très tôt (seize ans), traverse les Etats-Unis, passe par Los Angeles et atterrit à San Francisco. **Pat Strangl**, ami depuis toujours, fait le voyage avec lui. Nous sommes en 1974: *"C'est dans les rues de San Fransisco qu'on s'est rencontré, retrace Peter. Jack était aussi musicien de rue. J'ai*

aussi rencontré là Pat Strangl, l'autre membre des Nerves, qui n'apparait pas sur le Ep. On a eu l'idée de monter un Rock 'n' Roll band pour se sortir de la rue" (13). Parfois, Mike Wilhem se joint à eux avec sa guitare. Habitude qu'il conservera longtemps. Vers la fin de 1975, Jack (guitare) et Peter (basse) décide d'épingler une petite annonce au magasin d'instruments de musique Don Wear's Music City: *"Original drummer wanted for original music".* **Paul Collins,** New Yorkais d'origine, répond à l'annonce mais préfère passer sa soirée avec des potes plutôt que d'aller à l'audition convenue avec Jack et Peter. Le lendemain, désolé, il les rapelle et se retrouve finalement quelques heures après le "batteur original" de ce nouveau groupe de "musique originale": les Nerves. *"La raison pour laquelle nous nous sommes appelés les Nerves, expose Jack Lee, était la difficulté et la nervosité à jouer de la Pop qui tombait en désuètude à cette époque. Nous étions contre les parents et toutes formes d'autorité. Notre message était ultime" (14).*

IN THIS TOWN
(The Plimsouls)

Les Nerves s'amusent alors à se moquer du business. Ils déboulent un jour aux bureaux de C.B.S en disant qu'ils feront mieux que Barbara Streisand, qu'ils exigent un contrat, etc. *"On a fait ça dans toute la ville, souffle Peter. En fin de compte, on a dû quitter San Francisco pour venir à Los Angeles... (rires) Les Nerves étaient là pour cracher à la face de tout le monde et faire ce que les gens nous affirmaient qu'on ne pourrait pas faire, envoyer chier tout le monde et peut-être quelque part faire un disque. ça a commencé par un groupe de musique mais ça a tourné en vendetta contre le business de la musique. Nous étions incroyablement aigris" (15).* C'est au début de l'année 1976 que les Nerves immigrent à Los Angeles. Le groupe accepte quasiment n'importe quel engagement. Il se produit dans des "private parties" écumant les standards de Chuck Berry ou joue dans des bouges de banlieue pour huit dollars la soirée. Leur set dure vingt à trente minutes et se compose uniquement d'originaux. A cette date, le Whisky-a-Go-Go, le Starwood, le Masque ne sont pas encore les clubs qu'ils sont devenus par la suite. Les fameux Madame Wong's et Hong Kong Cafe n'ouvriront qu'en 1977. **Kim Fowley** (grande figure mythique depuis les débuts des 60's) règne en maître sur la scène de Los Angeles avec ses **Hollywood**

Stars, The **Quick** et les **Runaways**. Des groupes à mi-chemin entre le vrai Rock & Roll et la Pop commerciale. Et personne (ou presque) ne s'intéresse aux autres combos, pourtant nombreux. Les Nerves y croient tout de fois dur comme fer: *"Nous ne voulons pas faire partie de la scène. Nous voulons ETRE la scène"* hurle Jack à qui veut l'entendre (16). Partant de ce principe, les Nerves vont mener une véritable croisade contre l'indifférence ambiante. Début 77, Ils louent un cinéma miteux au coin de Sunset Blvd et de Gower Street et le rebaptisent le Hollywood Punk Palace Club. Ce club va donner un nouveau souffle à la grouillante scène locale: les **Zeros, Germs, Weirdos, Dils** (futurs **Rank & File**), **Zippers** et autres **Screamers** y joueront fréquemment. *"Il y avait des fêtes où cinq groupes jouaient. Ils se procuraient de la bière en gros et la revendaient. Ils pretextaient que c'était pour un mariage... ce qui n'était jamais le cas"* (Danielle Faye des Zippers) (17). Peu de temps auparavant, les Nerves avaient réussi à mener à son terme leur projet le plus fou: s'auto- produire.

HANGING ON THE TELEPHONE
(The Nerves)

Peter, Paul et Jack réunissent les deux milles dollars dont ils ont besoin pour sortir les deux milles copies de leur Ep 4-titres (*"The Nerves"*, Nerves Record Co., N4501). La mère de Paul, peintre, aurait contribué à la sainte récolte de blé. Les Nerves choisissent d' entrer au Calicorn Studio (un 16-pistes) parce que les prix pratiqués par le propriétaire (un chinois) défient tout concurrence. Ce qui explique le son plutôt moyen de la chose. Ce qui frappe avant tout, c'est la clarté des compositions, leur pureté. Des Pop-songs comme on en faisait (déjà) plus. *"Hanging On The Telephone", "When You Find Out", "Give Me Some Time"* et *"Working Too Hard"* s'enfilent les unes à la suite des autres. Quatre titres, quatre perles. Les critiques sont élogieuses, Blitz Magazine va jusqu'à clamer: *"No collection is complete without it!"* ne croyant pas si bien dire (ce légendaire Ep est en effet vendu aujourd'hui entre 200 et 400 francs...). Les parallèles avec les Easybeats (pour la frénésie des guitares), les Beatles (pour les mélodies), les Monkees ou les Critters (pour les voix) sont répétés. Comme l'insinuera Peter Case à plusieurs reprises, les Nerves étaient le premier Hard-Pop band. Des parties mélodiques sophistiquées, une batterie discrète mais soutenue, une basse

ronflante, une guitare joliment nerveuse et trois voix. Trois chanteurs (chacun chantant sa ou ses propres compositions). Des choeurs un peu partout. Jeunes et sans reproches, les Nerves inventent le Power-Pop, du moins ce qu'elle aurait dû être: une Pop plus Rock que Pop. La prédominance de Jack Lee se fait sentir sur ce Ep: il est l'auteur de deux des quatre titres et sa guitare claque au dessus des deux autres instruments: *"Les Nerves étaient le groupe de Jack Lee. A l'époque, il était le meilleur compositeur. Moi à la basse et Paul à la batterie n'étions que ses accompagnateurs. Jack écrivait 75% du matériel. Il m'a beaucoup appris sur la manière de composer. J'écris depuis que j'ai 15 ans mais j'ai passé le cap avec "When You Find Out". C'est là que ça s'est mis en place. Jack m'a montré des trucs pour les arrangements que je n'aurais pas su sans lui"* (18). Même si Paul semble plus réservé que Peter, il n'en minimise pas moins le poids de Jack: *"Chacun avait la même importance que les autres, on portait tout à trois, c'était vraiment un groupe. Peut-être que c'était plus le groupe de Jack Lee parce que c'était lui qui écrivait toutes les chansons... D'ailleurs on était jaloux que ce soit lui qui écrive tous les morceaux et c'est ça qui nous a secoué le cul pour commencer à écrire. C'est notre influence principale à Pete et moi"* (19). En 1986, le label français Lolita Rds (par l'intérmédiaire de sa division Offence Rds) sort un 10 titres des Nerves (*"The Nerves: Jack Lee, Paul Collins, Peter Case"* 9001). Les fans (et pas seulement eux...) croient rêver. L'album comprend les quatre titres originaux du Ep plus ce qui devait être le second 45t à sortir sur Bomp! Rds (*"Paper Dolls"*/ *"One Way Ticket"*, quasi-Punks) ainsi que trois inédits: *"Are You Famous"*, *"Stand Back And Take A Good Look"*, *"Letter To G."* (tous signés Jack Lee) et une démo de *"When You Find Out"*. Quant aux photos et au logo (dessiné par Jack), ils proviennent d'un poster des Nerves que Peter a donné quelques temps auparavant la sortie du 33t à la copine de Jack Lee. L'avis de Peter Case à propos de cette réédition "augmentée" est plutôt mitigé: *"Je n'en suis pas très heureux. Il ne me semble pas que cette sortie ait été autorisée. Par exemple, il y a une autre version de "When You Find Out" que nous avons enregistrée sur un magnétophone chez Paul la nuit précédant notre entrée en studio: c'est identique sauf que la qualité est mauvaise. Je n'ai rien eu à voir avec la sortie de ce disque. Je crois que c'est Jack Lee qui a sorti ça"* (20). Et en effet, à cette même période Jack Lee sort deux Lp's sur Lolita Rds (cf plus bas). Les liens qui l'unissent à ce label sont des plus étroits. Pour en finir avec la discographie des Nerves, il faut noter que le titre "Working Too Hard" figure sur la cassette *"Trouser Press Compilation - The Best Of America Underground"* (ROIR A124).

WORKING TOO HARD
(The Nerves)

En 1977, Paul s'occupe beaucoup du trio. Avec une seule et unique pièce de dix cents, il monte une tournée de trois mois et dix huit villes à travers les USA, au total 25.000 miles dans un break Ford de 1969. Connaissant le prix exact de chaque unité, il rappelle à chaque fois la standardiste pour lui dire qu'il a perdu *"12 dollars & 25 cents"* alors qu'il ne se sert toujours que de cette même pièce de dix cents!!! C'est lui qui pense à faire publier une pub dans Rolling Stone. Il fait également office d'attaché de presse et contacte tout le monde à chaque ville. La tournée est surnommée *"Magical Blistering Tour"* (La Foudroyante & Magique Tournée, clin d'oeil évident au *"Magical Mystery Tour"* des Beatles) par le Illinois Entertnair. Les Nerves font les premières parties de **Pere Ubu**, **Mink De Ville** et des **Ramones**. *"Lorsqu'on a vu les Ramones lors de leur première tournée nationale, on s'est dit: "Merde, ils font la même chose que nous" sauf qu'on ne faisait pas "1-2-3-4" en gueulant"* (21). **Devo**, par contre, fera la première partie des Nerves... Paul se souvient de cette tournée et en relate l'ambiance malsaine: *"C'était une grande expérience et on pourrait en faire un grand film. il nous est arrivé un peu la même chose qu'aux Sex Pistols (...) A un moment on n'a plus eu d'argent pour revenir alors on a été obligé de faire croire qu'un distributeur de cigarettes nous avait bouffé notre monnaie pour avoir 75 cents et acheter de l'essence"* (22). La tournée finie, les Nerves retournent à Los Angeles où ils sont considérés comme des gloires locales par une poignée de fans et le "Next Big Thing" pour les quelques fanzines Punks naissants. Le magazine Bomp! publie alors un article complet sur les Nerves. Kenneth Funsten nous y parle des (kitchs) vêtements des Nerves: *"Rejetant l'image sale et lourde des Punks, les Nerves* (à leurs débuts, NDA) *portaient des complets 3-pièces dans des tons calmes: ils avaient plus l'air de vendeurs que de Rock 'n' Roll Stars*

(...) *Aujourd'hui, ils sont habillés de vestes de satins aérodynamiques* et de pantalons noirs tuyaux de poils. Ils ont un look très Américain. Typiquement américain comme peut l'être un étrange trio de bar de Las vegas. Mais ne rigolez pas, c'est peut-être le look de demain..." *(23). Ce à quoi Peter rétorque avec le recul:* "sur scène, on était ridicules" *(24). En grande partie, sans doute, à cause des fringues.*

STAND BACK AND TAKE A GOOD LOOK
(The Nerves)
Les mois passent. Les Nerves frappent à toutes les portes, osent tout et n'importe quoi ("Avec les Nerves, tout était en bagout, en parlottes *(...)* On mentait comme des arracheurs de dents, on faisait ça à l'estomac" *(25)), bref ils se démènent. Mais leurs efforts ne sont pas récompensés comme le confie, désabusé, Peter:* "Dites que vous êtes un nouveau groupe, que vous avez sorti vous même votre disque, que vous vous occupez d'un club, que vous avez monté une tournée nationale, maintenant que peut-on faire de plus?" *(26). En effet, que peuvent-ils encore faire? La séparation semble inévitable d'autant que les problèmes se multiplient: Bomp! Rds ne sort pas le single prévu et l'ascendance de Jack au sein du groupe se renforce davantage chaque jour. Le trio, si soudé jusqu'ici, se désagrège peu à peu:* "Il y avait trop de tensions. Chaque décision, chaque mouvement était pesé, discuté, etc." *(27). Au printemps 78, les Nerves donnent leur dernier concert au Whisky-A-Go-Go lors d'une soirée organisée par Bomp Rds. Le point final est donné par Peter Case:* "Les Nerves étaient capables d'écrire des chansons mais pas de vivre de leur musique" *(28).*

POST-NERVES

WHY AM I SO LONELY?
(Jack Lee)
Jack Lee reçoit alors un coup de téléphone du manager de la pulpeuse ***Debbie Harry de Blondie****. Elle a écouté le Ep des Nerves et veut enregistrer* "Hanging On The Telephone". *De plus, elle souhaite que Jack lui écrive un original. C'est chose faite avec* "Will Anything Happen". *Les deux titres se retrouvent sur l'album* "Parallel Lines". *Les ventes sont faramineuses: le 45t* "Hanging On The Telephone" *est classé partout et l'album devient disque de platine aux Usa (un million de ventes). Jack touche 200.000 dollars de royalties et endosse sa nouvelle fonction de songwriter pour Chrysalis (le label de Blondie). S'il est reconnu et respecté comme auteur/ compositeur (****Phil Seymour*** *par exemple reprend régulièrement en concert* "Stand Back And Take A Good Look"), *Jack Lee a toutes les peines du monde pour se faire accepter en tant que chanteur et musicien. Habitué aux auto-productions, il décide en 1981 de sortir l'album* "Jack Lee Greatest Hits Vol.1" *(MA 1001) sur son propre label: Maiden America Rds (anecdote amusante: c'est un ami qui travaille à Chrysalis comme attaché de presse qui lui fait ses envois à la presse plus ou moins secrètement). Jack engloutit tous ses gains de* "Hanging On The Telephone". *L'album se vend à 10.000 copies. Les ex-Nerves sont en fait tous là: Paul frappe sur ses fûts sur certains titres, Peter file un coup de main à la basse et chante même sur une nouvelle version de* "Hanging On The Telephone". *Pat Strangl est lui omniprésent. Les arrangements sont parfaits, les nouvelles compositions égalent presque toutes celles écrites avec les Nerves, tout est impeccablement en place mais l'étincelle n'est pas là. Un groupe de Akron, Ohio, les* ***Rubber City Rebels*** *reprennent trois des onze titres de l'album:* "Women", "I'm Gonna Have Fun" *et* "Crime Doesn't Pay". *Jack contacte deux membres du groupe:* ***Brandon Matheson*** *et* ***Buzz Click****. Il projete d'enregistrer un nouvel Lp avec eux. C'est alors qu'en 1983* ***Paul Young*** *enregistre* "Come Back & Stay" *et transforme cette chanson datant de l'époque des Nerves en tube mondial. Les droits encaissés, Jack enregistre son nouvel album et se met en quête d'un label. Seule Lolita Rds, maison de disques parisienne, s'intéresse à lui. D'abord, elle réédite son premier Lp en 1984 (ref: 5019) puis son nouveau 30, tout simplement intitulé:* "Jack Lee" *(5044) en 1985 (un an plus tard sortira le fameux Lp des Nerves...). Jack se prend pour un playboy (cheveux bouclés et permanentés, pantalon et chemise à franges...) et surtout vire au Rock FM (synthé, ballades sirupeuses et faciles, gros son, etc.). Un maxi-remix ainsi qu'une vidéo sont prévus par Lolita qui espère vraiment beaucoup, comme ils l'avouent eux-mêmes:* "(nous allons) diversifier (nos disques) en nous ouvrant à des groupes ou des artistes qui peuvent dépasser le cercle Rock 'n' Roll pur comme Jack Lee par

exemple: nous sortons un album, un single et un maxi. Le maxi, *c'est nouveau pour nous, c'est pour toucher la clientèle des gens qui vont en boîte. Si pour passer en radio il faut être au Top 50 et bien on va essayer d'y entrer. Jack Lee fait partie de ces artistes qui peuvent séduire à la fois les fans du R'n'R et une partie du grand public"* (29). Vraisemblablement, ni les fans de R'n'R ni le grand public (ne serait-ce qu'une partie) semblent être séduits par ce disque. Le maxi-remix n'est jamais sorti. Et plus personne n'a entendu parler de Jack Lee depuis... Il mérite tellement mieux.

DREAMING
(Paul Collins)
Quand les Nerves se séparent en1978, Peter et Paul décident de continuer à jouer ensemble. Ils montent les **Breakaways** avec **Harlan Hollander** (futur guitariste de **Phast Phreddie And The Precisions** et qui rejoindra plusieurs fois les Plimsouls sur scène). Ils enregistrent un titre fou-furieux de 1'33": *"Walking Out On Love"* (plus Nerves-ien que les Nerves). Cette chanson apparait pour la première fois sur la compilation *"Waves - An Anthology Of New Music Vol.1 January 1979"* (Bomp LP 4003 0798), puis en 1980 sur *"Experiments In Destiny"* (Bomp 4016 (2)) et enfin deux ans plus tard sur *"Best Of Bomp!"* (Disc'AZ AZ/2 428). Mais en fait très vite (1979), Peter et Paul, à l'instar de Jack Lee, rêvent de voler de leurs propres ailes. *"Paul en voulait trop, dévoile Peter. Il voulait réussir. Par tous les moyens. Et il y a eu ces scènes très bizarres quand Eddie Money s'est ramené sur le coup; c'est à ce moment là que j'ai compris que je ne pouvais pas rester avec lui"* (30). Paul, qui s'est mis à la guitare, forme le **Beat** (en souvenir de ses années de batterie). Deux versions existent quant à la création du Beat: la première inclue Peter comme membre originel, la seconde (moins probable) l'écarte. Ce qui est sûr c'est que Peter se détache de Paul avant le premier contrat discographique du Beat et va fonder les **Plimsouls**. Pour l'heure, Paul signe chez C.B.S par l'intermédiaire d' Eddie Money (gros artiste C.B.S du moment) qui le met également en rapport avec **Bruce Botnick** (ancien producteur des Doors et de Love). Tous les moyens sont développés pour monter le désormais **Paul Collins Beat** (un groupe anglais ayant déjà utilisé le nom de Beat) en super-groupe des années 80. Il bénéficie même de l'opération *"Rock Of the 80's"* (prix réduits, grosse campagne publicitaire, etc.) le mettant au même niveau que Police, Squeeze, Joe Jackson et autres Nina Hagen. L'album (*"Paul Collins Beat"* 83895) qui en ressort est une véritable splendeur. Du Rock And Roll tout en finesse et en sauvagerie. Bien sûr la belle voix - quasi juvénile - de Paul est en avant, la rythmique attaque, tout est huilé. L'investissement (studio, producteur, etc.) étant élevé, C.B.S réduit les risques à leur minimum et sort un disque qui correspond au goût du jour. Mais Paul montre tellement d'ardeur et de plaisir à jouer que ce disque reste son chef d'oeuvre (exception faite de *"You & I"*, une ballade piano-mélo plutôt indigeste). Détail qui a son importance, Paul est encore marqué par son travail avec les Nerves (il nous livre ici une excellente version de *"Working Too Hard"*) et plus particulièrement avec Peter (reprise de *"Walking Out On Love"* des Breakaways et *"U.S.A"* co-signé Collins/Case). Clairvoyant (comme souvent), Philippe Garnier déclare en 1980: *"Collins a obtenu ce qu'il voulait: un aller-simple pour le paradis. Sauf qu'il risque de se retrouver bien seul la-haut. Et pour combien de temps?"* (31). En effet, son deuxième Lp (*"The Kids Are The Same"* 84610) est un échec commercial. L'album est plus calme, plus étiré et moins riche. En 1982, Paul est remercié. Changements de personnel et Passport Rds (gros label indépendant américain) l'acceuille l'année suivante. Paul doit payer les frais de studio, le label s'occupant du reste (fabrication, promo). C'est un cinq titres qui en résulte (*"To Beat Or Not To Beat"* PB 5002), descendu en flèche par la majorité des rock-critics alors que l' on retrouve un Paul plus sautillant et inventif que précédemment (hormis le déconcertant *"Give Me The Drugs"*). Le mini-lp (plus un inédit) est repressé en France en 1984 par Closer (CL 0016), ce qui pousse Paul à venir s'installer en Europe. Cette réédition précède *"Long Time Gone"* (CL 0057), nouvel Lp de 1985 suivi en 1986 du *"Live At The Universal"* (T3043) sur le label espagnol Twins. A noter la reprise de *"Working Too Hard"*, dix ans après sa première mouture avec les Nerves. La calvitie de plus en plus importante et de nouveau américain, Paul enregistre enfin en 1988 un album *"One Night"* (Stoneage Rds - A Division Of Closer Rds, Rock 01) plus intimiste et sentimental que les autres. "Le Parrain du Pop est de retour !!!" annonce la feuille promotionnelle. Malheureusement, peu de gens s'en soucient...

THE PLIMSOULS

OLDEST STORY IN THE WORLD

(The Plimsouls)

En 1979, Peter et Paul empruntent chacun un chemin différent. C'est dans un embouteillage à Los Angeles que tout va se jouer. Il fait chaud. Peter est coincé là depuis un heure. Tout d'un coup, il entend *"Papa's Got A Brand New Bag"* de James Brown crachoté par l'auto-radio d'une vieille Ford GTO. L'homme qui conduit cette voiture s'appelle **Lou Ramirez**, batteur et camionneur de son état. Peter et Lou font connaissance et se rendent chez ce dernier à Paramount. Là **Dave Pahoa**, vieil ami de Lou, branche sa basse tandis que Peter accorde sa guitare et que Lou s'installe derrière sa batterie. Les Plimsouls (jeu de mot sur *"PLIMSOLL"* qui signifie "Tennis/Basket" et la musique SOUL, Cf note en bas de page) viennent de naître. *"La première fois que j'ai entendu ses chansons,* se rappelle Dave, *j'ai su que je voulais jouer avec lui. Peter avait quelque chose qui avait manqué pendant longtemps, comme les tripes et le coeur, et il ne jouait pas à coups de tronçonneuse"* (32). Dave Pahoa a du sang hawaïen qui coule dans ses veines: il a passé son enfance dans les îles du pacifique avant de venir échouer avec sa famille dans l'un des quartiers les plus pauvres de Los Angeles: Paramount. Il est inscrit dans l'école chicano du block. C'est ici, à l'âge de quinze ans, qu'il rencontre Lou Ramirez, d'origine mexicaine. L'amitié qui les unit renforcera plus tard la section rythmique des Plimsouls *"Le plus grand compliment que l'on puisse (leur) faire est de dire qu'ils fonctionnent. Une écoute de la reprise des Equals "My Life Ain't Easy" démontre ici la force et l'enthousiasme de ces deux musiciens, sous-évalués et solides"* (33). Cette amitié prend aussi des allures de manifeste pro-Chicano comme en témoigne l'agacement de Dave vis à vis des groupes tels que X qui s'accaparent la - sa - culture chicano: *"Ils viennent tous d'ailleurs. Ils n'ont pas le droit de venir ici et de me dire: "Los Angeles ceci", "les Mexicains cela". Ils ne savent pas. J'ai VECU à Los Angeles. J'ai VECU avec les Mexicains. Ils ne reconnaitraient pas une attitude mexicaine si on la*

Note: D'après Jeff Silbermann (37) le nom du groupe viendrait du titre "Rock My Plimsoul" du Jeff Beck Group.



(CRAIG DIETZ)

leur mettait sous le nez" (34). Dans le même registre, Dave déclare encore: *"Nous sommes un groupe de la classe ouvrière; nous l'avons* toujours été. Personne dans ce groupe est un lâcheur et nous n'avons besoin de compter sur personne d'autre, on s'aide juste les *uns les autres" (35). Ceci en dit long sur la mentalité des désormais "Playboys Of Beverly Hills", surnom donné aux Plimsouls. "Le truc avec les Plimsouls, se souvient Peter, c'est qu'on a pris notre temps. J'en avais ma claque des parlottes et vantardises, je voulais FAIRE ce qu'on s'était vanté de pouvoir faire avec les Nerves" (36).* Carla Olsen (des Textones) présente son guitariste de boyfriend aux 'Souls. L'audition que passe **Eddie Munoz** (né à San Antonio, Texas) est concluante. Il est engagé mais cet ex-Putois (les Skunks, groupe d'Austin de la fin des 70's) doit se rendre sur la route avec Elvis Costello en tant que road-guitar (accordeur, réparateur, etc.). Les trois autres lui promettent de rester en trio et d'attendre son retour. Ce qu'ils feront.

INCH BY INCH
(The Plimsouls)

Peter, Lou et Dave écument alors tout le circuit Orange County, se rodent dans quelques private parties, jouent lors de fêtes d'associations d'anciens copains de classe ou même dans un hopital psychiatrique (le Camarillo State Mental Institution). Puis arrive le premier "véritable" engagement. Les Plimsouls se muent en backing group pour un guitariste aveugle de Country nommé Doc, au The Place à El Monte. Soient cinq jours sur sept, cinq sets de quarante cinq minutes par nuit pendant des mois. Le contrat stipule que la bière est à volonté et que le groupe peut jouer quelques originaux et des titres comme *"Paloma Blanca"* et *"Luckenbach, Texas". "Pour avoir ce job,* se plait à rapporter Peter, *il avait fallu qu'on dise qu'on savait jouer du Country & Western. La taule était pleine de vieux mecs. Le patron était ce cuisto pas possible, alcolo au dernier degré. Avec lui, c'était un hamburger, un coup de Whyskey. Il les alignait près du grill. Alors après le rush du diner, il était raide à l'écale... Il ronflait dans son coin. Nous, on a pas joué du Country très longtemps. On s'est mis à jouer du Rock 'n' Roll. Petit à petit, les vieux mecs sont partis et les mômes sont arrivés. Le patron, lui, il a encore rien compris: il s'est jamais rendu compte de rien!* (38).

Pourtant, un soir, le proprio du club n'apprécie pas que Lou se conduise *"comme un singe tandis que Peter rampait en éxécutant une version psychedelique et insenséee de "Polk Salad Annie""* (39). Les trois compères accompagnent ensuite un ou deux imitateurs d'Elvis en Californie du Sud et passent également dans un bar de bikers, l'Alibi Club. Le témoignage de Lou est éloquent: *"Je me souviens (...) que Peter cassait tant de cordes, je veux dire quelque chose comme trois à la fois, qu'il fallait qu'il termine un morceau sur deux cordes seulement. ça donnait un son terrible. Et puis la guitare qui était déjà félée s'est complètement cassée en deux pendant qu'il jouait!"* (40). Ce qui explique la réaction d'un certain **Jonathan Richman** dont la musique en 1979 devient de plus en plus intimiste: *"Il était venu voir les 'Souls en concert. Il avait marché pendant près de 20 miles d'Hollywood à la plage: il adorait marcher. Il est resté le temps de deux ou trois chansons: nous jouions trop fort pour lui (rires)!"* (41). Les Plimsouls acquièrent de l'expérience et... une sacrée réputation: *"Tout ce temps là, raconte Peter, on a parlé du groupe à personne. Ni à la presse ni même aux gens responsables des programmes dans les clubs. Et petit à petit, il y a eu ce bouche-à- oreille, le Troubadour, Madame Wong et ensuite c'est allé très vite"* (42). Très vite se traduit par vinyl.

ZERO HOUR
(The Plimsouls)

A l'été 79, **Stephen Zepeda**, propriétaire du label Beat Rds, signe les Plimsouls. *"J'ai fait sa connaissance aux puces de Capitol Rds en 77, l'endroit idéal pour rencontrer tout le monde. Les Nerves y flânaient souvent. On y rencontrait* **Phast Phreddie**, *Zepeda et plein de gens qui sont devenus des amis. A l'époque Zepeda sortait un* disque des Furys et un autre de Gary Valentine sur le label Beat. Et on a fini par travailler ensemble. C'est aussi comme ça qu'on a fait la connaissance du producteur **Danny Holloway"** (43). L'enregistrement du premier disque des Plimsouls a lieu à la fin de 1979. Eddie Munoz devient guitariste à part entière. Le format choisi est le single mais aboutit finalement au cinq titres: *"Zero Hour"* (BE-1001, réédité en France par Lolita Rds 5010). Danny Holloway est donc aux manettes. Il a auparavant travaillé pour Island Rds et en Jamaïque pour Blackwell Rds (notamment avec les Heptones), a

écrit quelques articles sur le Reggae dans le N.M.E et crée une maison d'édition (Impact) à Long Beach où il produit les Furys et Shock. Les moyens sont réduits: Beat Rds est un minuscule label, la pochette est en noir et blanc (du rouge est incrusté sur la pochette de Lolita Rds), Media Art (le studio) est tellement peu onéreux que Danny Holloway doit lui même le réparer quand il déconne, sans parler des instruments ni de l'inexpérience des 'Souls. *"Quand on est passé des clubs au studio,* avoue Peter, *nous étions comme des dames blanches. On jouait comme des animaux, en buvant tout le temps. C'en était au point qu'on gueulait les trucs juste pour le plaisir de le faire. Mais quand nous sommes entrés en studio, ça sonnait horriblement. Au début, on s'est dit: "c'est à cause du matériel". Alors j'ai recollé ma guitare et c'était toujours merdique. Alors je me suis dit: "c'est sûrement mon ampli". Nous sommes passés par toute cette période où on a appris à jouer en studio. J'ai finalement appris comment jouer sans que ma guitare fasse un vacarme infernal"* (44). N'empêche Stephen Zepeda assure une promotion digne des majors. Le disque sort le 8 février 1980 et reçoit des dizaines de bonnes chroniques, passe sur un nombre imposant de radios (dont l'intouchable KLOS-AM et quelques radios anglaises) et atteint la cinquième place au Top Ten du bi-mensuel B.A.M. Quant à la galette proprement dite, elle est excellente. *"Great Big World"* ouvre l' oeuvre des Plimsouls: la guitare sèche de Peter est appuyée par celle (électrique) d'Eddie. Lou et Dave soutiennent le tout. La voix de Peter est là, chaude et envoûtante, presque Lennonienne bien que Peter s'en défende: *"Lennon était chanteur, je ne suis pas un chanteur. Je ne fais que gueuler et essayer de chanter"* (45). Puis suit LE titre du mini-Lp: *"Zero Hour"*. Un riff incroyable. Des choeurs. Une date. Ce genre de raretés sont comme les monuments, indescriptibles, tout justes à contempler. La face B débute par un *"Hypnotized"* que n'aurait pas dénigré Eddie Cochran: la nervosité sèche d' une guitare acoustique alliée à la splendeur de quatre mecs à l'envie féroce de pouvoir enregistrer. A noter que le titre est co-signé Peter Case/Joey Alkes/Chris Fradkin et que ces deux derniers signeront plusieurs des compositions des Plimsouls (ainsi que *"All Over The World"* et *"Make You Mine"* pour Paul Collins). *"How Long Will It Take?"* est le type même de la chanson d'un premier disque d'un combo plus que talentueux: une indécente sophistication et une violente efficacité. Ce premier vinyl s'achève par une version cahotique

et amicale du classique d'Otis Redding: *"I Can't Turn You Loose"* (que les Blues Brothers reprennent à leur tour dans le film du même nom). Amicale car les Plimsouls, comme il reste un peu de temps et de bande, invitent tous leurs potes et enregistrent ce titre en une prise live. La conclusion est discrètement gravée sur le vinyl lui-même: *"Powered By Alcohol"* (Energie fournie par l'alcool). Les Plimsouls boivent et les fans transpirent. Pourtant, l'étiquette sixties est aussitôt collée à la musique des Plimsouls par une partie des critiques (exemples: *"à la couleur Rock et Soul proche des années 60" / "L'ensemble du coup offre plus facilement prise à la critique ("revivalisme, Byrds-isme, Sixties-isme"), se met à prendre des airs de "déjà-vu" embêtants et nostalgiques (Plimsouls, Unknowns & Co.)*). Peter est à cet égard très net: *"Oui, ça me fout en rogne. ça veut dire qu'ils n'écoutent pas. Tous ces tarés sont en extase en ce moment devant Madness ou le Ska revival, un truc qui date de 60-63... Ou ils nous comparent - défavorablement bien sur - à des mecs comme les Undertones. Bon, je ne veux pas jeter la pierre, mais on ne chante pas des trucs sur le pauvre petit Jimmy. On chante pas de chansons sur "That Girl" ou "My Baby". Tous ces machins geignards et trouduc, c'est les Sixties. Je chante jamais sur ça. Et même les trucs Soul, on les fait pas comme les noirs, on essaie pas, ça n'a aucun intérêt. On les fait à notre manière. S'il y a un seul rapprochement à faire avec les Sixties, c'est qu'on représente tous un retour aux MELODIES; et ça, après les diarrhées Hard Rock et le coup de balai Punk, c'était inévitable. On cherche pas midi à 14 heures. Je veux dire, je ne suis pas Elvis Costello, je n'écris pas des chansons impérissables. Ce qu'on fait, c'est de la Pop, pour faire danser. De la Pop pour MAINTENANT. La musique, le Beat, la façon de chanter, tout est plus INTENSE que dans les années 60. Je n'ai aucune espèce de nostalgie pour cette période. C'est l'époque de ma vie où j'étais le plus misérable: une époque ridicule en fait, le Vietnam, le LSD et toutes ces conneries. En fait, je ne suis jamais autant marré qu'en ce moment"* (46).

I'LL GET LUCKY

(The Plimsouls)

Les Plimsouls, à la suite du mini-lp, entament une tournée nationale difficile (de part son organisation): *"Notre agence nous appelait tous*

les soirs à minuit pour nous donner de nouvelles instructions pour le gig du lendemain: c'était comme dans une partie de Base-Ball avec des "Base Paths" longs de 500 miles et ils n'arrêtaient pas de crier "Steal"" (47). Ron Camacho, fidèle road-manager de Peter depuis les Nerves, les accompagne: *"A qui d'autre peux-tu donner un job*, demande Ron, *en lui disant: "Fais ta valise, on commence après demain" ?"* (48). Quand ils reviennent à Los Angeles, la scène est en pleine effervescence. Les **20/ 20**, **Cretones** et **Motels** arrivent à se tailler de bons followings. Ces groupes et quelques autres élisent les Plimsouls alors "Meilleur groupe local de l'année" dans le magazine Music Connection. Les Plimsouls enchaînent concerts sur concerts. Les quelques cassettes Live de cette époque qui circulent donnent un flagrant aperçu de leur fureur scènique, tout comme certains articles écrits à chaud: *"Après avoir cassé une corde de guitare pendant un rappel sur "Come On Now" des Kinks au Starwood fin août, le chanteur des Plimsouls, frustré, a démoli la batterie du groupe, les amplis et les guitares, donnant un spectacle comparable à l'apparition des Who dans le show télévisé des Smothers Brothers en 1967, coûtant au groupe mille dollars en matériel perdu"* (49). Peter Case se met (déjà) à jouer avec d'autres musiciens comme **Phil Seymour, Mike Gallo** (20/20) ou **Gary Sperrazza**, avec qui il pense monter un groupe de reprises qui doit être le band attitré du club Madame Wong's. Mais le projet en reste là laissant tout de même une trace dans le répertoire des Plimsouls: *"Minnie Skirt Minnie"* qui figurera sur leur premier Lp. Car, en effet, le succès et l'impact du mini-Lp provoquent une surenchère entre plusieurs maisons de disques de Los Angeles: *"Planet Rds est celui qui a eu le morceau. Nous étions très nerveux alors et plutôt déroutés. Et la première personne qu'on a vu était* **Mike Barckman**, *qui est un mec bien"* (50). Un contrat de deux Lp's et de trois singles est conclu en juillet 80 sur le parking de Tower Rds. Le représentant de Planet Rds s'appelle **Richard Perry**. Il fut choriste sur un album de Ringo Starr en 1973, producteur de Diana Ross la même année, puis percussionniste en 1974 pour Martha Reeves avant de s'établir comme producteur en 1975 avec Lon And Derrek Van Eaton, Carly Simon (1976) et les Pointer Sisters (1978). Planet appartient au groupe Elektra/Asylum fondé dans les années 50 par **Jack Holzman** avec seulement 600 dollars et des signatures Folk. Dans les 60's/70's, Elektra étend son catalogue: Love, Mothers Of Invention, Doors, Jackson Browne,

Linda Ronstadt, Eagles, etc. En 1973, Holzman prend la direction de Warner et **David Geffen** le remplace au sein d'Elektra. Les Plimsouls arrivent dans une période où le label accroit ses signatures avec de nouvelles étoiles montantes comme les Cars. Les Plimsouls composent une bonne vingtaine de chansons. Phil Seymour, que Peter rêve de voir entrer dans le groupe, enregistre une démo de *"Now"* avec Peter jouant sur une Vox 12-cordes. C'est cette même chanson (pondue par Case/Alkes/Fradkin), mais sous une version différente, qui est la première à sortir sur Planet le 16 février 1981 (P-47923). La face B est une version instrumentale de *"When You Find Out"*. Peter Case, tout comme Jack Lee et Paul Collins, nous rappelle qu'il fut dans les Nerves avant d'en arriver là. Le single sort quelques semaines plus tard en Angleterre (K-12519). Danny Holloway effectue ici un excellent travail à la production sur *"Now"* et arrive à donner à *"When You Find Out"* un certain relief pour cet instrumental plutôt anodin. Ce *"When You Find Out"* est considéré, à juste titre, comme le seul morceau dispensable des 'Souls. Quant à *"Now"*, Planet en fait deux tirages consécutifs réservés aux radios (avec une version stéréo en face A et une en mono en face B, P-47923). En réalité, ces trois singles (le "vrai" et les deux promos) précèdent de quatre jours la sortie le 20 février 81 du premier Lp des Plimsouls: *"The Plimsouls"* (P-13).

NOW
(The Plimsouls)
Le 30 comporte onze titres, dont deux déjà connus: *"Zero Hour"* (ici remixé) et *"Now"*. La précarité du temps est le thème phare de l'album, il apparait dans *"Lost Time"* (un gosse qui *"perd son temps"* à l'école et regarde par la fenêtre en souhaitant pouvoir être dehors dans le *"monde réel"*, Alkes et Frakin sont encore une fois co-auteurs du titre), *"In This Town"* (*"Vingt-quatre heures prennent deux fois plus de temps dans cette ville"*), *"Zero Hour"* (*"C'est juste une question de temps jusqu'au compte-à-rebours, l'Heure Zéro"*). *"In This Town"* et *"Now"* sont d'ailleurs les deux titres préférés de Peter. Au rayon des reprises, on en dénombre deux: *"Minnie Skirt Minnie"* et *"Women"*. La première est au compte de l'un des plus grands chanteurs noirs américains de Soul Music: Wilson Pickett. *"Quand les gens me demandaient*, commente Peter, *"Pourquoi est-ce*

que tu aimes tant la musique Soul? Au fond ce n'est qu'une bande de noirs qui chantent des histoires de problèmes maritaux !" Je leur passais "Minnie Skirt Minnie" en leur disant: "Voilà pourquoi!" et je les convertissais dans l'instant" (51). La seconde fut écrite par les Easybeats, fabuleux groupe australien du milieu des années 60. Peter n'a rien oublié du choc quand il les découvrit: *"Quand j'avais 14 ans, je me suis levé un matin pour aller à l'école et il gelait. J'étais en train d'enfiler mes chaussettes et j'ai allumé la radio. J'ai entendu "Friday On My Mind" pour la première fois. Je suis resté là et je me suis dit: "Oh mon Dieu!". J'ai séché l'école ce jour là et je suis sorti acheter l'album. "Women" était dessus mais je l'avais complètement effacé de ma mémoire jusqu'au jour où j'ai commencé à jouer le riff du morceau"* (52). Outre *"Now"* et *"Lost Time"*, Joey Alkes et Chris Fradkin apposent leur griffe sur un troisième titre de l'album: *"Hush Hush"*, écrit dans une petite pièce où traînait là également Phil Seymour. La chanson s'inspire d'un pannonceau publicitaire d'un journal qui disait: *"Record Business Hush Hush over Payola Scandal"* (Le secret absolu de l'industrie du disque sur le scandale de la Payola", la Payola étant le terme pour désigner les différents pots-de-vins versés aux Disc-Joskeys par l'industrie phonographique). Restent trois autres compositions originales: *"I Want What You Got"*, *"Everyday Things"* (titre des Nerves peu de temps avant leur split, inspiration directe d'Eddie Cochran) et *"Nickels & Dimes"* (jolie chanson qui traitre d'un ami de Peter qui jouait au sein d'un groupe et qui a abandonné la musique pour un revenu et un emploi fixes): *"J'ai toujours pensé que "Nickles & Dimes" a souffert d'avoir été enregistré trop tôt après avoir été écrit. On joue maintenant* (cette citation de Peter date de 1984, NDA) *une version plus ou moins réécrite qui sonne mieux"* (53). Une grande partie de ces chansons est réhaussée par des cuivres tenus par des invités aussi nombreux que prestigieux: **Jackie Kelso** (saxo Bariton, a travaillé avec Johnny Otis, Gene Vincent And The Blue Caps, Beach Boys, Dr John, Four Tops, Mink De Ville, Johnny Rivers, etc.), **Doug Richardson** (Saxo Tenor, session-man pour quantité de gens), **Herman Riley** (Saxo Tenor avec les Four Tops, Roy Brown, Dr John, Earth Wind & Fire, etc.) et **Harold Battiste** (ex-arrangeur pour Sam Cooke, Little Richard ou Dr. John et sur *"The Beat Goes On"* de Sonny & Cher). Le résultat est parfait, une véritable merveille.

LOST TIME
(The Plimsouls)
Hélas, les critiques sont extrèmement modérées et parfois même négatives. *"J'ai le sentiment,* regrette Philippe Garnier, *qu'il y a quelque chose qui cloche dans ce disque ou même quelque chose de cloche tout court (...) Il y a ce Rock. Gros. Juvénile. Sans frime, sans pose ni rien. Désarmant"* (54). Chris Morris est encore plus dur: *"Le Lp résultant est une dinde digne de Thanksgiving. L'étoffe sale du son live des Plimsouls est tamponnée et compressée en une ordinaire moribonderie dénaturée et raide."* La production de Danny Holloway se montre tiède, vieillotte, neutre, sans risque, sans idée, trop propre. Les cuivres sont accusés d'étouffer plus que de réhausser les chansons qu'ils accompagnent. Ce n'est qu'après la dissolution en 1985 des Plimsouls que tout le monde accordera à ce disque sa véritable place comme en témoigne cet extrait d'article: *"La production de Danny Holloway, pourtant remise en question par les Plimsouls eux-mêmes, semble toutefois très correcte. Beaucoup de groupes aimeraient parvenir à sonner ainsi, surtout dès leur premier album. Il faut insister sur l'importance de ce disque, lors de sa sortie en 1981. Il marquait en effet le réveil de Los Angeles. Depuis la fin des Byrds et des Doors en fait, il précédait la lame de fond qui allait engendrer une myriade de groupes, tels* **Dream Syndicate, Long Ryders, Three O'Clock** *ou* **Green On Red**. *Les Plimsouls plantaient les jalons de la nouvelle Pop Music made in USA"* (55). Cette remise en cause qu'évoque Jean-Charles Dubois, par les Plimsouls eux-mêmes, la voici: *"Notre premier album était, en fait, un travail immature: les influences venaient par paquet. Au lieu de mélanger les styles 60's, Rock, R&B et Folk en quelque chose leur appartenant en propre"* (56). Et Peter d'enfoncer le clou: *"La façon dont ça a été fait en séparant les prises d'instruments des pistes vocales (n'a pas convenu, NDA). Il est impossible de rendre sur disque l'excitation d'un concert de Rock, à moins d'enregistrer aussi live que possible. C'est ce qui a toujours été fait, depuis les Sun Sessions d'Elvis en passant par Motown (...) Ce n'est pas uniquement le mixage mais tout le processus qui n'a pas convenu. Je crois que le producteur n'est pas très satisfait non plus"* (57) ou encore *"Le premier album a été enregistré avec des doublages (overdubs), ce qui est la pire façon d'enregistrer. Comment peux-tu jouer de la musique ainsi: sans la lead-guitar ou le chant ou quelque chose? C'est tellement cli-*

nique. C'est comme si tu "imagines" que tu joues de la musique" (58). Le problème, c'est que personne ne semble croire en cet album, à commencer par Planet qui n'assure sa promotion qu'à moitié, notamment auprès des disquaires: le disque n'est dans aucune vitrine. Ou presque. *"ça n'a pas vraiment augmenté notre public d'être sur un major-label,* déplore Peter. *C'est ce que je disais à Richard (Perry) le jour où je suis allé le voir: "Nous avions ce disque sorti sur Beat Rds l'année dernière et avec ton building de un million de dollars sur La Cienaga et 90.000 personnes au téléphone; UN mec, Stephen Zepeda dans un loft à Long Beach, avec UN téléphone et une pile de disques et d'adresses de labels dans un coin, a vendu simplement autant de disques et l'a fait passer sur autant de radios"* (59). Peter ira même jusqu'à attester: *"On a reçu cinq fois plus de courrier pour "Zero Hour" que pour l'album Elektra, des lettres de Colombus, d'Ohio ou d'Italie"* (60). Le fait même que Peter glisse dans son discours de Planet à Elektra Rds souligne que les véritables conflits provenaient surtout de la maison-mère: *"La pire des choses c'était quand on allait à Elektra pour faire des interviews et que la receptionniste ne savait pas qui nous pouvions bien être. Elle était sur le point d'appeller les gardiens: "Oh les gars, vous êtes les Plimsouls. Combien de temps restez-vous en ville?". Et d'autres choses comme "Oh, est-ce que vous jouez dans les environs ?". Alors qu'on a fait quelque chose comme 300 concerts ici. Et c'était de la part des gens d'Elektra..."* (61). Le profond malaise vient du fait que les grosses têtes d'affiches d'Elektra comme les Eagles ne vendent plus. Elektra est obligé par le groupe Warner dont il dépend de licencier 80% de son personnel, de fermer la majorité de ses bureaux et de réduire au maximum ses sous-divisions. *"Ce qui nous a le plus démoralisés* (avec Planet, NDA), *c'est la rapidité avec laquelle ils nous ont laissé tomber. Je suppose qu'ils nous avaient signé à la hâte, puis balancés sans bien savoir qui on était. Cela nous a abattu qu'ils croient si peu en nous; jamais ils ne nous ont considéré à long terme"* (62). En sortant les Plimsouls, le but inavoué de Planet est d'égaler le succès des Knack (*"My Sharona"*, tube mondial en 81) mais c'est sans compter sur le franc parler d'Eddie: *"On a aucun point commun avec ces types! Ils étaient complètement préfabriqués, adaptés à la consommation et c'est tout. Nous, on est plutôt un truc organique, pas préconçu"* (63) ni sur la lucidité de Peter: *"Après The Knack, les maisons de disques se sont pointées et ont signé toutes sortes de trous du cul aux poupons visages qui chantaient à propos des filles. J'imagine que nous faisons partie du lot, ce qui me fout vraiment hors de moi, parce qu'on a rien à voir avec ça, la New Wave... Ma définition de la New Wave, c'est quatre mecs qui sont trop vieux pour traîner avec les copains et n'ont pas ressenti d'émotion adolescente depuis dix ans, qui chantent à propos de trucs qu'ils ne connaissent même pas - des enculés de vieux mecs avec des cravates fines et de futes luisants. Des VIEUX ENCULES ! La maison de disques s'aperçoit qu'un groupe vend beaucoup de disques, essaie d'en faire un clone et puis ensuite c'est la deception quand le groupe ne se vend pas bien. Mais bien sûr, nous, nous irons jusqu'au triple platine et là tout le monde s'habillera comme nous !* (rires)" (64). Planet se trompe assurément de groupe: *"Tu te souviens quand le Power Pop était un gros mouvement? J'ai dit: "Hey, Mec, si ça c'est du Power Pop, je ne veux rien avoir à faire avec. ça ne sonne pas "powerful" (puissant) pour moi et ce n'est pas non plus populaire, qu'y-a-t-il de Power Pop là-dedans? Nous ne nous sommes jamais dentifiés à ça, mais on a toujours été placé sous cette étiquette et c' était une sorte de fardeau"* (65). Planet a pourtant de quoi être prévenu puisque Peter proclame quelques jours avant la sortie du 33t: *"Nous n'avons jamais conçu nos concerts pour plaire à A&R. La seule chose qui n'est jamais eu un sens pour nous, c'est sortir et jouer pour un PUBLIC"* (66).

MY LIFE AIN'T EASY
(The Plimsouls)

Et jouer en public, les Plimsouls s'apprêtent à le faire avec leur deuxième tournee nationale qui débute peu de temps après la sortie le 11 mai 81 d'un Ep trois-titres fulgurant: *"Zero Hour"/ "Hush, Hush"/ "Dizzy Miss Lizzy"* (P-47930). *"Zero Hour"* est ici remixé une nouvelle fois en partant de la version de l'album et non du mini-Lp: *"J'aime bien ce remix de Danny mais je crois que tout le monde s'est laissé dépasser par le projet. Danny est vraiment un bon producteur mais ce n'était pas son genre de disque"* (67). La face B elle est entièrement live et c'est du T.N.T. Le même jour, Planet édite une ultime rondelle de *"Zero Hour"* sous forme de maxi (AS-11498) destiné aux radios. L'interminable tournée démarre, deux cent vingt cinq dates sont bookées. C'est durant celle-ci que les Plimsous apprennent que Planet tient à rompre le contrat. Un article et une photo des Plim-

souls sont publiés au printemps 81 dans le... Wall Street Journal! *"Je ne comprendrais jamais pourquoi nous étions en première page. Cet article a fait fuir beaucoup de gens. Je ne crois pas qu'on nous en ai parlé: ils ont parlé à tout le monde sauf au groupe. C'était l'heure de laver le linge sale à Elektra/ Asylum Rds"* (68). *"Ce n'est pas nous qui avons provoqué tout ce battage publicitaire. On n'a fait que travailler. Nous avons obtenu des concerts et si les gens voulaient y aller, ils y allaient. La fréquentation montre qu'il s'y passait quelque chose"* (69). L'article en question cite des observateurs industriels dont l'un affirme: *"Si vous ne voyez pas ce disque faire un succès d'ici deux semaines, il disparaîtra sans que vous ayez le temps de vous en apercevoir"*. L'insuccès étant au rendez-vous, le disque sombre dans les arrière-boutiques. *"Mais notre échec initial* (avec ce disque, NDA) *a été la meilleure chose qui nous soit jamais arrivée musicalement (...) Lorsque nous étions en tournée pour le premier Lp, ce fut une période assez sombre pour les Plimsouls. On a fait une tournée dans un break, conduisant d'ici (L.A) à Miami, puis à New York et Chicago, avant de descendre vers le Sud. Quand il y a six types dans une voiture pendant une longue période, tu écoutes beaucoup de musique et tu parles beaucoup. Grâce à cela, on s'est fait une idée beaucoup plus claire de ce qu'on voulait faire. Lorsqu'on a fait le premier album, nous étions vraiment déterminés mais nous ne pouvions entrer en studio pour un tas de raisons. Nous sommes donc revenus de la tournée démoralisés. Musicalement, on s'était rodés en jouant dans tous les clubs, ça aurait endurci n'importe qui. Il s'agissait de retrouver notre concentration"* (70). De retour de leur tournée, Peter et les siens sont au bout du rouleau. Ils n'ont plus de label et doivent *"déménager dans ce lieu de répétition derrière cette boite de strip tease, avec des types qui vivaient dans des caisses dehors en face. C'était l'hiver. On jouait là toute la journée et chaque week end on sortait et on jouait dans des endroits étranges"* (71). La plupart des groupes en resterait là. Ce genre de situations (une fatigue assommante et aucun contrat) tue rapidement les groupes même les plus conscients de leur talent. Mais les Plimsouls sont bien plus qu'un groupe comme l'établit Dave: *"Sûr que nous avons traversé une période de doute après le premier album. Mais nous sommes soudés en tant qu'amis et en tant que groupe. Après que tout se soit cassé la gueule, cela m'a incité à vouloir bosser encore plus dur"* (72).

I CAN'T GET THROUGH TO YOU

(The Action Dogs)

Nonobstant les critiques formulées contre les cuivres de leur premier album, les Plimsouls s'en adjoignent le plus possible sur scène: *"On avait* **Steve Berlin (Beachie & The Beachnuts,** *Phast Phreddie & The Precisions) et* **Marty Jourard** *(des* **Motels)** *quand on pouvait se le permettre. On les utilisait pour "Night Train", "Minnie Skirt Minnie" et "I Can't Turn You Loose""* (73). Pour la fête d'Halloween, le 31 octobre 81, les Plimsouls vont avoir des cuivres de grande valeur. Ils sont à l'affiche du plus prestigieux des clubs de Los Angeles: le Whisky-A-Go-Go. La salle est comble et sold-out depuis longtemps. Ce n'est ni la première fois ni la dernière que les 'Souls y jouent. La particularité de ce gig réside dans la présence en rappel d'un drôle de combo: The **Action Dogs**. Autrement dit: les **Fleshtones** ET les Plimsouls, ensemble sur scène pour une vingtaine de minutes. Un amour sans borne pour la musique noire américaine unit les deux groupes. Imaginez la finesse des Plimsouls alliée à la folie des Fleshtones. Les deux guitares des 'Souls avec le sax des Fleshtones. Les deux Peter (Case/Zaremba) hurlant jusqu'à en crever quand ils ne jouent pas de l'harmonica ou de l'orgue. New York rencontre Los Angeles. *"New Orleans", "Hey Hey Hey", "Run Run Run"* et autres classiques sont éxécutés avec passion et sauvagerie. Ce concert est enregistré et retransmis par la radio universitaire KROQ FM. Depuis, il circule de cassettes en cassettes et, malgré les innombrables copies et recopies, n'a rien perdu ni de sa fraîcheur ni de sa pêche. A quand une sortie vinylique? *"On a vu les Fleshtones il y a un an et on délirait simplement. Ils résument un tas de feelings Rock 'n' Roll que nous aimons vraiment"* (74). Ces feelings R'n'R, que réveille Eddie Munoz en 1982, sont tellement étroits qu' ils incitent les Plimsouls et les Fleshtones à s'enfermer ensemble (avec quelques amis) aux Pasha Studios: **Jeff Eyrich** est aux manettes. On le retrouvera quelques temps plus tard, signant la production du hit-single des Plimsouls *"A Million Miles Away"* et de leur magistral second album en 1983. *"Ouah, on était vraiment jetés quand on a fait ça, à commencer par Peter Case. On a fait un potin infernal dans le studio, c'était vraiment sauvage. ça devait sortir sur Bomp par Greg Shaw, il était dans le studio d'ailleurs. Il devait y avoir une version live de "New Orleans" de Gary US Bonds en face B mais on est tous partis à droite, à gauche et on a oublié*

l'histoire (...) je ne sais vraiment pas pourquoi ça n'est pas sorti, il faudrait que ça sorte, c'est vraiment bien, c'est vraiment sauvage" (75). Quand **Keith Streng**, le guitariste des Fleshtones, retrace cet enregistrement nous sommes en 1984, date à laquelle le single n'est toujours pas sorti. Bomp!, Faulty Product, Shaky City Rds ou I.R.S (alors label des Fleshtones) sont tour à tour les maisons de disques évoquées comme suceptibles de le sortir. Finalement, Il faut attendre le début de 1988 pour (enfin!!!) découvrir cette perle dont personne ne connait encore le titre (hormis les intéressés eux-mêmes évidemment et quelques amis): *"I Can't Get Through To You"*. En effet, le morceau surgit sur la compilation *"Fleshtones Present: Time Bomb! The Big Bang Theory"* (qui devait s'intituler un temps *"The Fleshtones Hidden Talents"*) sortie aux Usa par Skyclad Rds ((Bare) Flesh 3) et en France par l'inévitable New Rose (Rose 137). La galette regroupe plusieurs titres dans lesquels apparaissent d'une manière ou d'une autre les Fleshtones. A noter que l'on trouve au dos de la pochette deux photos couleur du fameux concert au Whisky-A- Go-Go. Quant au titre lui-même *"I Can't Get Through To You"*, c'est l'archétype d'une chanson enregistrée "vite-fait-bien-fait-pour-rigoler-et-pour- montrer-ce-qu'est-le-Rock-and-Roll" dans la veine de *"I Can't Turn You Loose"* du mini-lp de 1980 des Plimsouls. Une intro efficace: *"We Need Action/ We Need Dogs/ Ouh Ouh/ One And Two And One And Two Three Four/ Action!/ Wild/ I Say Wild"*. La suite est un parfait croisement 'Tones/'Souls. Normal, le titre est accrédité à Streng/Pakulski (pour les Fleshtones) et Case/Munoz (pour les Plimsouls). Ils sont tous là: Keith Streng, Eddie Munoz, **Danny Harvey** tiennent les guitares, Dave Pahoa et **Marek Pakulski** rivalisent de leur basse, Lou Ramirez est à la batterie, **Peter Zaremba** et **Bill Milhizer** frappent sur des Tom-Toms, **Uncle John** glisse ses doigts sur un piano, **Gordon Spaeth** s'époumone sur son sax et c'est Peter Case qui chante. Inachevées, brouillonnes, quasi- live, ces 2 minutes 58 sont totalement indispensables.

PLAY THE BREAKS
(The Plimsouls)

1981 voit encore la création de l'officiel fan-club des Plimsouls, mis en place avec passion et tenu de main de maître par **Rick Gershon** (aujourd'hui président du fan-club des **Long Ryders**). Douze newsletters (peut-être plus ?) vont être rédigées essentiellement par Rick de 1981 à 1984. Les Souls y écrivent aussi. Le tout est épais (20 à 60 pages dactylographiées par numéro), riche (des tonnes d'anecdotes et de détails d'une précision chirurgicale), drôle, enflammé et attisant. Et à dire vrai, les Plimsouls ont un crucial besoin de se sentir soutenus en cette fin d'année 81, après le fiasco de leur album et la rupture avec Planet Rds. *"Toutes les conneries, on les a faites. Mais bon, c'est à nous-mêmes qu'il faut nous en prendre. Personne nous a poussés. Dany Holloway était pas le producteur qu'il nous fallait, encore moins le manager qu'il nous fallait, mais c'est nous qui sommes venus le chercher, pas lui. (...) Tu sais, toute cette routine dans le Rock est si chiante: un disque tous les deux ou trois ans, une tournée et trois ans après on recommence. Fuck that shit. Je veux pas dire qu'on a pas besoin de signer avec une grosse boîte - et à présent on a un manager* (**Scott Anderson** *de Upstart Management, anciennement celui de The* **Knack**, NDA) *qui est en mesure de nous en dégoter une en temps utile. Mais, bon, y a pas le feu: disons qu'en ce moment on goûte les joies de la liberté; on va pouvoir respirer un coup. Comme, par exemple, tu vois, si on a envie de jouer avec des mecs, on joue avec eux. Et si on veut sortir un disque ensemble on peut le sortir sur leur label ou sur n'importe quel label. Et après tout, c'est ça le Rock; ou du moins ça devrait"* (76). Si Peter a du mal à cacher sa déception, Dave, lui, préfère carrément ne pas la dissimuler et s'insurge au quart de tour - et avec raison - quand on lui suggère que les paroles des Plimsouls ne sont pas d'une grande portée: *"Les Paroles, c'est pour des trous du cul comme Robert Hilbun (critique au L.A Times) (...) les critiques Rock se font trop vieux pour apprécier vraiment le Rock 'n' Roll alors ils se raccrochent aux textes. Elvis presley n'a jamais chanté sur la guerre civile Espagnole ou ce genre de conneries* (nous sommes à l'époque de la sortie de *"Sandinista"* de Clash, tari d'éloges, NDA). *Je veux dire qu'est-ce que ça à voir avec le fait de conduire une bagnole, baiser, danser et s'éclater? Chanter les trucs qui te tapent sur les nerfs et qui affectent ta vie directement, c'est OK. Ce qui se passe en Equateur ou au Salvador ne m'inspire absolument rien. Je m'en fous. On devrait écrire des paroles uniquement sur ce qui t'atteint directement dans la vie de tous les jours. C'est ça le R'n'R si tu veux mon avis"* (77).

EVERYDAY THINGS
(The Plimsouls)

Les 'Souls connaissent alors leur traversée du désert. Tout ce qu'ils entreprennent n'aboutit guère et semble désintéresser le gratin musical de Los Angeles. La poisse les poursuit: *"Je me souviens d'un jour où nous étions dans le studio et nous étions vraiment lessivés et brisés. Nous avons déposé notre matériel Marshall en gage, on a pris l'argent et on a été au champ de course pour miser tout l'argent sur Sea Biscuit ou quelque chose comme ça. Et quand on est arrivé, le champ de course était fermé. C'était une de ces années là"* (78). Une année où les *"Playboys Of Beverly Hills"* sont engagés dans des concerts foireux et... périlleux: *"On a fait ce gig qu'on a appelé Snake Pit Festival (fosse à serpents), dehors en plein désert, près de San Bernardino et notre matériel devait monter des falaises à pic sur une route dégueulasse. On a joué sur un camion-roulotte au beau milieu de cette énorme boule de poussière"* (79). Néanmoins, plutôt que de céder à certaines pressions commerciales, les Plimsouls demeurent radicalement intégres et propagent les déclarations en ce sens: *"On ne verra JAMAIS les Plimsouls enrôlés dans une quelconque vague: qu'elle soit Punk-Rock, Rockabilly ou Surf. Nous refusons toutes ces tribus"* (80) ou encore *"On a vraiment pas besoin de quelqu'un qui dise "voici les clés du Royaume""* (81). Tout logiquement, Peter et les trois autres ne voyant pas le bout du tunnel, éprouvent des désillusions de plus en plus grandes. Peter lâche alors cette terrible phrase: *"Crois-tu vraiment au Rock 'n' Roll Lifestyle? C'est juste une façon de mourir ou de finir con, de devenir comme les gens que tu as toujours détesté"* (82). Vaille que vaille, c'est dans ce pénible climat que les Plimsouls écrivent (depuis l'hiver 81) une grande partie de leur futur album et surtout ce qui est considéré comme leur chef d'oeuvre: *"A Million Miles Away"* (avec l'aide des inséparables Alkes et Fradkin). Et c'est par cette même chanson que tout (re)commencera.

A MILLION MILES AWAY
(The Plimsouls)

"A Million Miles Away" est avant tout le résultat de la recontre du groupe, par l'intérmédiaire de Danny Holloway, avec un homme: Jeff Eyrich. Ces deux derniers avaient officié ensemble vers la fin

des années 60 dans les **Mudd** aux côtés de Kim Fowley. *"C'est comme ça que je suis venu à la musique, situe Jeff. Etre un surfer consistait principalement à manquer le plus possible la classe, passer sa vie sur la plage et écouter de la Surf-Music. J'aimais surtout les groupes instrumentaux (...). Vers l'âge de dix ou douze ans, j'ai commencé à jouer dans des groupes. Je pense que c'était ce qu'on appelle aujourd'hui du Garage Punk"* (83). Et c'est le début d'un long itinéraire, tout d'abord comme session-man à la basse pour Tim Buckley, Nicol & Marsh (1974), Keith Carradine (1978), Tania Tucker (1979), Rick Springfield, Bette Midler ou même Bob Dylan à propos duquel Jeff raconte: *"Et le plus drôle, c'est qu'il est totalement au courant de ce qui se passe. C'est un fan du Gun Club"* (84) ou encore sur l'album *"Locals Only"* des hilarants **Surf Punks** en 1982. Parallèlement, Jeff fait ses premières classes de producteur pour *"Motown et des bandes-son de westerns italiens"* (85). C'est avec les Plimsouls qu'il deviendra le producteur renommé qu'il est aujourd'hui pour des groupes comme les **Blasters** (*"No Fiction"* Lp), **Beat Farmers** (*"Tales Of The New West"* Lp), **Gun Club** (*"The Las Vegas Story"*), **Rank & File** (*"Long Gone Dead"* Lp), **T-Bone Burnett** (*"Proof Through The Night"* Lp), **Dogs** (*"Down At Lulu's"*/ *"I Wanna Be Your Dog"* Sp) ou encore plus récemment les **Snapping Boys** (*"Domino Punch Out"* Lp). La collaboration entre Jeff et les Plimsouls débutent en fait par le remplacement de Dave à la basse, le temps que la main de celui-ci se rétablisse après un accident: *"Jeff a simplement bondi et a pris la succession de Dave le jour même où on le lui a demandé. Il avait été un fan du groupe et il a beaucoup contribué à notre son"* (86). Après la rentrée de Dave et l'installation de Jeff comme producteur; il ne reste donc plus aux Plimsouls qu'à enregistrer aux Pasha Studios: *"On a été réduit à pénétrer clandestinement dans le studio, en plein milieu de la nuit. Nous arrivions vers 2 ou 3 heures. On garait la camionnette au coin et on attendait que tout le monde ait quitté les lieux. Quand tout paraissait OK, on déchargeait le matériel et Mikey, l'ingénieur du son, nous laissait nous introduire par la porte de derrière dont il avait la clef. On s'installait rapidos et on jouait. On remballait juste à temps, avant que le concierge ne commence sa journée" (87)* et les foute dehors! En dépit des conditions difficiles, Peter Case assure que *"Jamais avant "A Million Miles Away" nous n'étions arrivés à enregistrer une chanson comme nous le souhaitions vraiment"*. Vraisemblable-

ment, ce titre accroche tout le monde et la plus belle critique est signée Chris Morris: *"Ce disque t'arrache la chair avec ses cascades sonnantes de guitares à la Byrds, sa cathédrale joliment orchestrée d'écho Spectorisé et ses choeurs émotionellement déchirants et insidueusement mémorables"*. La feuille de promo - rédigée par Peter lui-même - qui accompagnera le disque nous éclaire sur les influences musicales des Plimsouls: *"Notre musique est un conglomérat de toutes les musiques et les musiciens qui nous ont émus ou que nous avons aimés, réduits et recrachés à notre façon. Par exemple, si Leadbelly prenait de l'acide, allait voir Pete Townshend chez lui et essayait d'écrire une chanson pour les Ramones, peut-être que ça sonnerait comme "Shaky City". Enfin, ce n'est peut-être pas tout à fait ça. Peut-être que si Funkadelik jouait un morceau de Jimmy Reed et qu'ensuite Gary Glitter reprenait ça à la party de ton lycée... Non, ce n'est pas ça non plus... Je dirais que c'est la musique faite pour s'amuser"*. Pourtant, quand les Plimsouls ont la bande sous le bras, ils ont un tel mal à trouver acquéreur que la solution trouvée s'appelle Shaky City Rds, leur propre label: *"Nous avons gravé "A Million Miles Away" pendant les temps morts et c'est devenu vraiment excitant. Il y avait un sentiment nouveau à propos du groupe. Graver cette chanson nous a convaincus que nous étions toujours un groupe valable. C'était un pas en avant. Il fallait qu'on l'enregistre avec un sentiment vraiment spontané ou bien qu'on l'oublie. On a commencé à travailler avec Jeff Eyrich et il n'y avait aucune pression sur nous. Nous n'avions aucun contrat d'enregistrement, rien du tout. Sur ce plan là, rien ne pouvait nous arrêter. Mais le point le plus bas pour les Plimsouls fut le début de notre plus grande période de créativité. Les chansons étaient meilleures, le groupe jouait avec plus de feeling, Eddie est finalement devenu un membre important du groupe: on ne faisait pas que doubler la plupart des parties de guitare (...) nous faisions de la musique qu'on sentait toujours vraiment excitante. On a donc décidé de le sortir nous mêmes. (...) On a essayé d'obtenir un contrat avec une démo du single, mais rien n'est arrivé. Nous sommes allés voir Greg Shaw de Bomp Rds qui lui était décidé"* (88).

NICKELS & DIMES
(The Plimsouls)

Dans un premier temps le contrat liant les 'Souls à Bomp est le suivant: Shaky City Rds est contrôlé artistiquement par les 'Souls tandis que Greg Shaw avance la fabrication et a l'exclusivité de la distribution. Le disque sort aux Usa le 20 février 1982 sous forme de maxi (BOMP 12134) avec une splendide pochette d'un flou psychédelique merveilleux et de single (BOMP 134). L'Angleterre (Bomp International BOMP 02), l'Allemagne (LINE LS 1084, Promo: Teldec 6.13633) et la France (Disc AZ 1 893) ont leur propre pressage. Ouvrons ici une paranthèse en ce qui concerne Bomp Rds et plus précisement l'un de ses artistes, **Stiv Bators** (ex-**Dead Boys**, futur **Lords Of The New Church**), dont le label avait sorti un merveilleux album Pop et en solo *"Disconnected"* en 79 (réédité en 82 par Lolita Rds) où l'on trouvait une chanson intitulée... *"A Million Miles Away"*!!! *"Je pense*, explique Stiv, *que les Plimsouls s'en sont inspirés pour écrire la leur mais à vrai dire je ne l'ai jamais entendue. C'est simplement un ami avocat qui m'a téléphoné pour me dire que les Plimsouls avaient un hit avec une chanson qui ressemblait à la mienne et dont le titre était identique. Mais je n'ai jamais entrepris quoique ce soit en justice contre eux parce que les Plimsouls étaient des amis. Peter Case est vraiment adorable. Je l'ai connu quand il vivait avec Charlotte des Go-Go's. De temps en temps, il montait sur scène avec nous, c'était vraiment cool"* (89). *"Pure coïncidence. Les chansons n'ont rien à voir"* (90) rétorque formellement Greg Shaw. Fermons la parenthèse et voyons les chiffres: *"A Million Miles Away"* (tous formats confondus) se vend aux Usa à 30.000 copies, figure sur 76 play-lists de la côte Est à la côte Ouest et reste 26 semaines dans les charts *"Radio & Records"*. *"C'était de la folie, on arrivait pas à suivre les commandes. Ensuite l'usine de pressage avec laquelle nous travaillions ferma. On ne pouvait plus se maintenir. Nous savions dans nos têtes que nous étions bien partis mais on était toujours décidés à faire notre propre album. On utilisait nos cachets de concerts pour payer des heures de studio"* (91).

Des heures de studio qui ouvriront notre deuxième volet dans le prochain numéro de **Combo**: second album, consécration, rechute, splitt des Plimsouls, solitude, album(s) solo et aujourd'hui.

(Craig Dietz



------ INDEX DES CITATIONS ------

(1) = Peter Case in Bucketfull Of Brains #10, UK, 1984.
(2) = Peter Case in Bucketfull Of Brains #10, UK, 1984.
(3) = Rock & Folk, France, 1980.
(4) = Peter Case in Nineteen #9, France, Avril-Mai 1984.
(5) = Peter Case in Pulse, USA, Octobre 1986.
(6) = Peter Case in Datebook, USA, 17 Août 86.
(7) = Peter Case in Les Inrockuptibles #5, France, Mars-Avril 1987.
(8) = Peter Case in Datebook, USA, 17 Août 1986.
(9) = Peter Case in Datebook, USA, 17 Aôut 1986.
(10) = Peter Case in New Rose News, France, 1986.
(11) = Peter Case in Best, France 1983.
(12) = Peter Case in Datebook, USA, 17 Août 1986.
(13) = Peter Case in Nineteen #8, France, Fev-Mars 1984.
(14) = Jack Lee in BAM, USA, 13 Juillet 1984.
(15) = Peter Case in B.A.M, USA, 13 Février 1981.
(16) = Jack Lee in Bomp #18, USA, Mars 1978.
(17) = Danielle Faye in Music Connection vol.10, #5, USA, 1986.
(18) = Peter Case in Nineteen # 8, France, Fev-Mars 1984.
(19) = Paul Collins in Nineteen #12, France, Octobre 1984.
(20) = Peter Case in Bucketfull Of Brains #18, UK, Octobre 1986.
(21) = Peter Case in Trouser Press # 64, USA, Août 1981.
(22) = Paul Collins in Nineteen #12, France, octobre 1984.
(23) = Kenneth Funsten in Bomp #18, Usa, Mars 1978.
(24) = Peter Case in Rock & Folk, France, 1980.
(25) = Peter Case in Rock & Folk, France, 1980.
(26) = Peter Case in Bomp #18, Usa, Mars 1978.
(27) = Peter Case in Rock & Folk, France, 1980.
(28) = Peter Case in B.A.M, Usa, 13 Février 1981.
(29) = Didier Lorgeoux in Frissons #1, France, Octobre 1986.
(30) = Peter case in Rock & Folk, France, 1980.
(31) = Philippe Garnier in Rock & Folk, France, 1980.
(32) = Dave Pahoa in Daily News, Usa 10 Juin 1983.
(33) = Chris Morris, Usa, 1983.
(34) = Dave Pahoa in B.A.M, Usa 13 Février 1981.
(35) = David Pahoa in Daily News, Usa, 10 Juin 1983.
(36) = Peter Case in Rock & Folk, France, 1980.
(37) = Jeff Silbermann in Music Connection, Usa, 9-22 Juin 1983.
(38) = Peter Case in Rock & Folk, France, 1980.
(39) = Extrait de la bio des Plimsouls par Geffen Rds, Usa, 1983
(40) = Lou Ramirez in B.A.M, Usa, 13 Février 1981.
(41) = Peter Case in Boomerang, Radio France Bordeau Gironde, Aout 1986.
(42) = Peter Case in Rock & Folk, France, 1980.
(43) = Peter Case in Nineteen #8, France, Fev-Mars 1984.
(44) = Peter Case in B.A.M, Usa, 13 Février 1981.

(45) = Peter Case in B.A.M, Usa, 13 Février 1981.
(46) = Peter Case in Rock & Folk, France, 1980.
(47) = Peter Case in Daily News, Usa, 10 Juin 1983.
(48) = Ron Camacho in Rock & Folk, France, Novembre 1981.
(49) = Blitz #37, Usa, 1980.
(50) = Peter Case in Nineteen # 8, France, Fev-Mars 1984.
(51) = Peter Case in B.A.M, Usa, 13 Fevrier 1981.
(52) = Peter Case in B.A.M, Usa, 13 Fevrier 1981.
(53) = Peter case in Nineteen #8, France, Fev-Mars 1984.
(54) = Philippe Garnier in Rock & Folk, France, 1981.
(55) = Jean-Charles Dubois in Rock Ballad #2, France, Mai-Juin 1988.
(56) = Peter Case in Record Vol.2 #11, Usa, Septembre 1983.
(57) = Peter Case in Nineteen #8, France, Fev-Mars 1984.
(58) = Peter Case in B.A.M #158, Usa, 17 Juin 1983.
(59) = Peter Case in N.Y Rocker, Usa, Juin 1982.
(60) = Peter Case in Nineteen #8, France, Fev-Mars 1984.
(61) = Eddie Munoz in N.Y Rocker, Usa, Juin 1982.
(62) = Peter Case in Nineteen # 8, France, Fev-Mars 1984.
(63) = Eddie Munoz in Bucketfull Of Brains #10, 1984.
(64) = Peter Case in B.A.M, Usa, 13 Février 1981.
(65) = Peter Case in NY Rocker, Usa, Juin 1982.
(66) = Peter Case in B.A.M, Usa, 13 Février 1981.
(67) = Peter Case in Nineteen #8, France, Fev-Mars 1984.
(68) = Peter Case in Music Connection, Usa, 9-22 Juin 1983.
(69) = Eddie Munoz in B.A.M, Usa, 13 Février 1981.
(70) = Peter Case in Music Connection, Usa, 9-22 Juin 1983.
(71) = Peter Case in Record Vol.2 n° 11, Usa, Septembre 1983.
(72) = David Pahoa in Daily News, Usa, 10 Juin 1983.
(73) = Peter Case in Nineteen #9, France, Avril-Mai 1984.
(74) = Eddie Munoz in NY Rocker, Usa Juin 1982.
(75) = Keith Streng in Nineteen #8, France, Février-Mars 1984.
(76) = Peter Case in Rock & Folk, France, Novembre 1981.
(77) = David Pahoa in B.A.M, Usa, 13 Février 1981.
(78) = Peter Case in B.A.M #158, Usa, 17 juin 1983.
(79) = Peter Case in BAM #158, Usa, 17 juin 1983.
(80) = Peter Case in Happening Orange County vol.3 #5, Usa, Novembre 1982.
(81) = Peter Case in N.Y Rocker, Usa, Juin 1982.
(82) = Peter Case in Happening Orange County vol.3 #5, Usa, Novembre 1982.
(83) = Jeff Eyrich in Best #212, France, mars 1986.
(84) = Jeff Eyrich in Best #212, France, Mars 1986.
(85) = Peter Case in B.A.M #158, Usa, 17 Juin 1983.
(86) = Peter Case in Record Vol.2 #11, Usa, Septembre 1983.
(87) = Peter Case in Best, France, 1983.
(88) = Peter Case in Music Connection, Usa, 9-22 juin 1983.
(89) = Stiv Bators in Ruta 66 #21, Espagne, Septembre 1987.
(90) = Greg Shaw in Tant Qu'Il Y Aura Du Rock #14/15, France, Mai 1988.
(91) = Peter Case in Music Connection, Usa, 9-22 juin 1983.

DU RIFFIFI A PANAME ou les Wampas assurent comme des bites volantes.

"Chauds, Sales et Humides" (Rose 161)

Par Yannick Bourg

La critique, placée sous le signe du plaisir, se doit, dans un souci rédempteur, d'absoudre les partisans d'une musique sèche, creuse, et par conséquent stérile, pour leur offrir la jouissance d'une VISION mouillée, dansante, jubilatoire et érotique, qui mène au sourire illuminé. Et les "chauds, sales et humides" Wampas sont les iconoclastes parfaits et rêvés pour réaliser pareil voeu. Ces vils coyotes urbains et turbulents ont réussi à capter et à graver ce qui manquait tant au rock hexagonal: un mauvais esprit frondeur et bouillonnant, un tempérament chaotique, des nerfs, du muscle et un peu de cerveau frais. 14 titres donc; et pas de rogatons, du bon, du meilleur et de l'Olympique: *"Bloc de Glace"*, *"Les Psychos Tournaient"*, *"Ver de Terre"*, *"J'ai Quitté Mon Pays"*, une reprise à l'arrachée (catégorie poids-mouche) *"Revanche"* (Coronados), l'hommage tendre à Jonathan Richman, etc... Leur prodige est d'équilibrer dangereusement la force et le mouvement, la générosité et la teigne, l'innocence et le mauvais goût corrupteur, et de triturer puis de concentrer ce foyer d'énergies pour lui faire péter le feu par tous les

bouts (rythmes et mélodies) et à toutes les sauces suaves et riches (LE GRAND JEU DES SIX CORDES de Marc Police est un échantillon étalon à la grâce de la guitare, écoutez les cuivres gouailleurs entre autres joyeusetés...). Et c'est ROCK'N'ROLL!! *"L'esprit"* tant de fois invoqué est là, limpide, vivant dans chaque cellule des morceaux, qu'ils soient slow crémeux, surf mords-moi le noeud ou mid-tempo psychobilly moisi. Précisons que la voix de Didier Wampas sonne et racle comme un autre instrument, avec ce timbre unique, éraillé, égosillé, alliant la conviction, la fierté et l'humour. La simplicité de ses paroles n'empêche pas la virulence et la pertinence (*"Bloc de Glace"* dédié à Ian Curtis). Mine de rien, c'est la clef de voûte de l'édifice Wampas. Et si le disque est par de menus détails de guingois, ce n'est pas du bricolage pour autant; ou si brillant qu'avec les Wampas on peut évoquer les artistes de l'art brut, au sens de ceux qui ne s'embarrassent pas de préjugés, références, révérences, déférences (*"... par des voies toutes différentes de celles qu'emprunte l'art officiel, il est possible d'obtenir des moyens d'expression plus complets et plus féconds"*: Jean Dubuffet). Mais ils nous offrent ce trésor de pirates hallucinés et irrévérencieux qui, s'ils pillent vertement un riff ici, un bout de mélodie là (et qui se fera suer à faire le tri entre souvenir et vol à l'étalage?), n'en restent pas moins les maitres absolus à bord, tous fiérots Pieds-Nickelés euphoriques; tels des Cramps français me disait un ami. Et qui criera aux Cramps quand les Wampas sont là pour vous piétiner le coeur?


(ALAIN DUPLANTIER)



NOTES DE LECTURES ET REACTIONS PSYCHOTIQUES

Par Yannick Bourg

La première fois qu'un imbécile m'a traité de namateur de rock, j'étais aux zanges. Enfin, quelqu'un m'attribuait une compétence, pour ne pas dire une qualité. Je suis comme ça, le plus petit zéphir me fait frémir. C'est dommage que sa moue de commisération fut déplaisante. Je ne voyais que trop parfaitement ce qu'elle trahissait. Abruti, pensait la tête bien défaite du cuistre. Le cliché du rocker analphabète a encore de beaux jours à tirer. Et c'est un peu par goût de l'éristique (allez hop: au dico) et pour frimer qu'on va causer littérature. Oh, bien sûr, sans endosser la panoplie du professionel, faute d'appareillage technique, et d'appétence, aussi. Lisez ça comme un dialogue amoureux avec des livres et des auteurs élus (beurré comme un p'tit...); un amour qui ne calcule pas donc, et qui ne cherche pas à tout prix à faire rentrer l'objet de sa passion dans un tiroir de la commode(ité) chérie par l'expert éclairé, le plus souvent, par une ampoule à baïonnettes de 5W, trieur et coupeur de merdes de mouche en quatre. Si l'amateur a son mot à dire, il en profite le bougre, je suis le maître de ma chronique. Et aux pions et spécialistes de tous poils qui s'étonneront que cette première livraison fait la part (trop) belle à des écrivains abondamment commentés par ailleurs (pour deux d'entre eux), je leur répondrai que passer à côté de ces trois énergumènes là et de leurs chefs d'oeuvre, c'est comme se refuser à parler dans les mid-sixties de Dylan, des Beatles et des Stones, sous prétexte qu'ils deviennent énormes et

populaires. Et Ellroy, Crumley, Harrison, (on y arrive), appartiennent à cette génération pour qui le rock a été une force vitale, et ils en ont gardé des beautés et des stigmates; et conçu de l'amertume (Crumley, Harrison) ou du dégoût (Ellroy). Bon, tirez la chasse; je vous abandonne à mes caprices bizarres et imprévisibles, na.

DERRIERE LA PORTE VERTE
"Minuit, encore une nuit de veille
A guetter jusqu'aux lueurs de l'aube
Quel mystère abrite cette porte verte"
"Green Door" JIM LOWE. (reprise par les Cramps)

Dans les fentes assombries de ses yeux, juste sous le cristallin, stagnent les années de vagabondage, de délinquance alcoolisée, de folie autodestructrice de junkie, et de mort. L'homme a failli crever. Stop, baffe baffe, il se calme. Je prends déjà des tics d'écrivain et je me laisse glisser sur l'étal glua~t de la fausse poésie. James Ellroy est l'homme par qui le polar est à nouveau fêté partout; et les chroniqueurs stipendiés auraient pu tirer leur chapeau mou à J.P Manchette qui est à la source de sa découverte et de l'engouement des gazettes. Voilà qui est dit, et à notre tour nous n'allons pas nous priver du plaisir d'enfoncer une porte ouverte. Fût-elle verte. Parce que ce qu'elle dérobe au regard est un trésor, au fond d'un abîme. Or donc, Ellroy a choisi de vivre et d'écrire, peu avant son 31ème anniversaire. Neuf années se sont écoulées. Et il est en passe de réaliser son voeu: être le PLUS grand auteur de polars; le nécrophage de ses glorieux aînés et le cannibale de ses talentueux contemporains. *"Pourtant, le visage inquiète, le tarin patatoïde ne fait pas sourire, et je ne me fierai pas à sa moustache de courtier en assurances. La mise impeccable de cette grande bringue costaude me glace"* confie un témoin. Ellroy demeure opaque. Il a l'air tranqui-lle-ment dé-traqué. Sous le front plissé par trois larges rides, on devine le plongeon yeux écarquillés, très jeune (11 ans), dans le drame. Sa mère a été assassinée, et le ou les assassins courent toujours, ou morts de leur "belle-mort", à jamais incognito. Alors Ellroy fait mine de n'en pas être affecté. Déjà il fait peur. Il s'est fondu dans la tragédie, et confesse *"un grand respect pour les circonstances plutôt sombres qui m'ont formé"*. Alors Ellroy est devenu ce

grand magicien broyeur de noir et bouilleur de cru infernal, créateur cuit occulte (science) de Golems en papier: ses livres anthrax.
Son premier livre paru en France, *"Lune sanglante"*, fut qualifié par Duane Tucker, journaliste américain, de "roman urbain d'épouvante néo-noir". La formule est bonne et reste valable pour les deux volumes suivants qui constituent la saga du Sergent Hopkins. Hopkins qui ne supporte pas la musique et les bruits forts; Hopkins et le secret partagé avec le frère maudit; Hopkins et ses visites à sa mère invalide; Hopkins face au miroir à rouler des yeux hallucinés; Hopkins et les histoires qu'il raconte à ses filles, et en particulier à la cadette Penny, sa parabole du chevalier avec ses dilemnes et l'absolution que lui accorde celle-ci (les passages sont parmi les plus beaux et révélateurs; l'éducation de sa fille est, de ce point de vue dérangeant, un régal); et surtout, Hopkins l'obsessionel face au Mal. En contrepoint de l'emblématique Hopkins, Ellroy aligne ses portraits minutieux de dingues. Psychopathes puissance 10. Des monstres immémoriaux qui ont échappé la camisole. Et Hopkins leur fait écho. Entre ces titans, la femme. Et *"une motivation particulière: le sexe"**. La destination finale, *"c'est la terreur suprême: des être humains étrangers à tout notion d'amour ou de raison et leurs obsessions à eux."** Leurs forces antagonistes (mais aussi soeurs fratricides) convergent, et quand la confrontation est rendue inévitable, consommée et sanctionnée, une chappe de viscères poisseux et lourde de sang retombe sur l'histoire toujours recommencée. Seulement le sale goût de cortide flottera encore longtemps dans l'air. Cependant, Ellroy est, peut-être à son insu, un satiriste. La proposition peut sembler saugrenue, mais c'est lui m'sieur qui m'y oblige tant sa vision tragique du monde et des êtres est ambigüe: quand des sentiments et des émotions contraires fusionnent à ce point, la position (verticale, fière et absolue ou blanche, anglo-saxonne, protestante, de droite et hétérosexuelle) de l'auteur devient casse-gueule. Italo Calvino l'a très bien dit: *"la répulsion interdit au satirique de comprendre mieux le monde qui l'attire, et l'attraction le contraint à s'occuper du monde qui lui répugne"*. Ainsi Ellroy donne corps au vaste continent de l'inconscient poubelle de l'américain moyen. L'auteur est dangereux, et sa prose a des relents émétiques. Son style est évidemment brutal, hyperréaliste, tranchant; d'une efficacité vraiment terrifiante. Plus d'une fois, mon coeur de pauvre lecteur a palpité au bord des lèvres. Les livres vous laissent

secoués de spasmes, pressé (ravi et affolé) d'arriver au terme de ces voyages au bout (goût) du sang. Ellroy veut votre peau. Et il la dépèce sans peine.

BIBLIOGRAPHIE:
"Lune sanglante", *"A cause de la nuit"*, *"La colline aux suicidés"* (Rivages/Noir). On doit lire *"Le Dahlia noir"* (Rivages/Thriller): T.E.R.R.I.B.L.E. *"Brown's requiem"* (Rivages/Noir): son premier roman. A paraître *"The big nowhere"* (Rivages/Thriller).

Les citations suivies d'un * sont extraites d'un entretien avec Duane Tucker paru dans "The Armchair Detective", vol.17 #2.

A l'heure où vous lirez ces lignes, l'adaptation cinématographique de *"Lune Sanglante"* sera sortie sous le titre *"Cop"* réalisé par James B Harris.

Entracte; on peut aller pisser ou sucer un eskimô.

"Il y a un dessinateur qui s'appelle Gébé qui avait fait une bande sur le personnage du flic, expliquant le paradoxe: le policier, le privé, représente (pour les femmes, je ne sais pas) mais pour les occidentaux surtout, représente le maximum de liberté: c'est un type qui n'a rien à foutre, qui entre dans un café pour un oui ou pour un non, qui conduit une bagnole, qui allume une cigarette, qui peut aborder les gens en leur posant des questions ou les envoyer promener s'ils l'ennuient... Et c'est à dire, il représente la liberté au sens un peu bête: faire ce qu'on veut". J.L Godard. (Et pourquoi pas Karl Marx pendant qu'il y est? Tope-là, un bout de Karl: *"Le criminel apporte une diversion dans la monotonie de la vie bourgeoise; il la défend contre le marasme et fait naître cette tension inquiète, cette mobilité d'esprit, sans quoi le stimulant de la concurrence finirait lui-même par s'émousser."*)

UN GRIZZLI A PLUME

"Le privé est amer et patient et passablement désespéré parce que la merde règne et qu'il voit bien qu'il n'y arrivera pas tout seul; et puis parce que vivre dans la merde et le sang et combattre des dégueu-

lasses, ça change le privé, ça la rend insensible et dur, ce qui est aussi une façon d'être vaincu". J.P Manchette (grand éclaireur de lanternes duquel je suis infiniment redevable; ce nom reviendra souvent dans ces colonnes, il faut s'y faire). (Fin des citations). Comme l'introduction le laisse entendre, les héros des bouquins de Crumley sont des privés. Nommés Milodragovitch ou Sughrue, ils n'en sont pas moins frères jumeaux, caractèrisés par le même tempérament romantique qui doit filer la nausée à Ellroy. Mais Crumley n'est pas un autre avatar de Chandler, même si au besoin il lui pique une intrigue. Crumley, c'est une nature. Réfugié dans le Montana, après le parcours type de la légende de l'écrivain américain (engagé volontaire dans l'US Army, homme de peine, barman...), et soumis à son redoutable climat, il s'est livré plus qu'à son tour aux consommations de drogues, d'alcools, à passer des nuits blanches dans les bars à essayer de repousser cette folie autodestructrice qui le saisit parfois et qu'on retrouve dans les périples et la psychologie (pathologie) de ses personnages. Ses privés, ils les a choisis matois et sentimentaux, mais c'est cette fragilité et l'équilibre précaire de leur situation qui les rendent si personnels et attachants (et précisons, pour une plus juste mesure, qu'ils n'hésitent pas à se montrer violents et à tuer si les événements l'exigent; en celà, ils enfoncent les critiques et les écrivains qui reprochent à Crumley de s'apitoyer sur ses personnages). Ils sont avant tout des être humains sensibles et intelligents qui percent le voile de la réalité (rarement attrayante) et découvrent la dualité de la vie. Et ce n'est pas un hasard si on retrouve nombre de barmen, barmaids et autres piliers de bistrot dans ses romans. Qui, mieux que ceux-là, peut être à la coule et à la redresse; des hommes et femmes qui existent, et pas des images ou des icônes. Résumer les intrigues offre peu d'intérêt dans son cas atypique, tant ses efforts et son talent sont dévoués à ses personnages. Il les soigne, et il faut les écouter raconter: *"_ ça, on ne le saura jamais, et en plus on s'en fout; ils sont morts tous les deux. _Eh ben! t'es gai toi, dis-je. Bon, je vais pisser un coup, histoire de penser un peu à tout ça. _ Ah, parce que t'es le genre qui pense mieux avec la bite à la main? - Exact."* Voilà Crumley, l'homme et l'écrivain; avec son rire et la mort derrière.

BIBLIOGRAPHIE:

"Le chien ivre" (10x18).
"La danse de l'ours" (Livre de Poche).
"Fausse piste" (Christian Bourgois).

MANGER ET ECRIRE OU MOURIR

Dans cette livraison (invasion) américaine, Jim Harrison occupe une place à part, celle d'un coeur royal et énorme. Je l'ai découvert avec *"Légendes d'automne"*; un recueil de trois longues nouvelles ou de trois courts romans, c'est selon, comme il préfère le lecteur. Les deux premiers textes étaient PARFAITS, surtout le premier (plus que parfait alors, vous exagérez mon cher): . Une histoire de passion et de mort recomposée avec le triangle archi-rebattu du mari, de la femme et de l'amant. Mais l'archétype pris à bras le corps prend une toute autre figure (change de couleur), et Harrison lui fait cracher ses tripes et boyaux (l'auteur est un gourmet et fin cuisinier). Il réduit en purée les clichés, bouleverse le jeu et vous bouleverse à son tour. Et à l'issue du récit, c'est comme une peau exsangue qui git. Sortez les mouchoirs. Il ne vous reste plus que vos yeux pour pleurer. *"J'écris comme un acte de culte envers les créatures, les paysages, les idées que j'admire; pour commémorer les morts, pour créer de nouvelles femmes à aimer"* (1). On ne trouve pas de flics ou de privés dans ses bouquins, mais des héros toujours. Qui n'en sont pas moins hommes, mais qui doucement ou brutalement ont chu, au figuré comme au propre (ainsi Strang, le héros de *"Faux soleil"*), et qui partent à la reconquête de leur identité blessée, et ça les emmène très loin, et dans leurs pensées (ce qui compte finalement pour peu) et dans leurs actes (qui sont tout). Des actes décisifs et cruciaux où se pose la seule question: la vie ou la mort (ben oui... ben mon cochon!..). Harrison a aussi ses bons moments réjouissants (quand il livre la recette succulente des andouillettes aux pâtes par exemple). Il est complet, comme le pain. Et il ne vous laisse jamais sur votre faim. LISEZ-LE, LISEZ-LE, LISEZ-LE! Harrison est un grand chef cuistot des lettres. "Garçon, l'addition..."

(1): in *"Pourquoi écrivez-vous?"*, Libé hors-série.

Allez, je tire le rideau de fer, mais que ça ne nous empêche pas de continuer de lire, à penser et à en profiter. A la revoyure, et gare aux oxyures!



LES MANIACS

Interview. Bio. Chronique.

Par ProvocKmaN & Yannick Bourg.

Malchanceux avec leurs deux premiers labels, la cohésion et la compacité scéniques des **Maniacs** n'éclatent au grand jour qu' aujourd' hui sur vinyl, sept ans après leur formation. Ils sont cinq. Ils sont suisses. Ils sont un grand groupe. Les voici.

Leurs origines sont diverses: Punk (Alex, ex-**Yodler Killers**), R'n'R à la Vince Taylor (Thierry et Patrick, ex-Rocky Feller Et Ses Millionaires), Blues (Alain) ou Rock-tout-court (Stéphane, ex-**Mystics** et **Kingsnakes**). Guitares-basse-batterie-chant- harmonica. L'idéal pour exécuter un R'n'R urgent, simple, direct. Leurs premières parties pour quantité de groupes célèbres furent tellement impressionnantes que rapidement les Maniacs acquirent une excellente réputation et se retrouvent aujourd'hui chefs de file d'une scène Rock suisse aussi méconnue que talentueuse. C'est en 1985 que les Maniacs apparaissent pour la première fois sur disque (sur la compilation genêvoise *"Brand New Faces"*). Quelques lunes après (86), un maxi 45t surgit dans les bacs. *"Maniacs"* est son nom, **Robin Wills** (ex-**Barracudas**, actuellement dans les **Fortunate Sons**), son producteur: *"Robin Wills a des liens plutôt étroits avec Genêve,* raconte Alain (chanteur bassiste des Maniacs) *puisqu'il y a passé une partie de sa jeunesse et qu'il a conservé des attaches. Il était naturel que nous prenions contact avec lui car il avait une véritable expérience. Auparavant, il fut producteur pour d'autres groupes*

suisses comme les **Needles** *ou les Mystics. Notre rencontre avec lui nous a été des plus utiles car tous seuls, en studio, sans expérience, nous n'aurions pas pu faire grand chose".* L'empreinte Wills se fait sentir: Pop ou Soft rock, à vous de choisir. Un premier jet impeccable mais un premier jet tout de même. Un véritable drame se produit alors. Le label Suisse-Allemand **Phantasmagoria In Tow** qui sort le maxi est dirigé par une seule et unique personne et *"le type qui s'en occupait est mort et tout reposait sur lui: autant la comptabilité que le reste. Alors quand il a disparu, tout s'est englouti avec lui".* Par la force des choses, les Maniacs perdent leur label et ne se voient proposer que deux compilations (*"We Can Work It Out"* sur **G.M.G** en France et une sur **Calypso Now** en Suisse). Les Maniacs répètent d'arrache pied, tournent partout où ils le peuvent et se constituent un répertoire de plus de vingt cinq originaux. Robin Wills en conserve six pour le mini-lp *"Bring Back The Night"* qui sort en 1987 chez **Madrigal** (France). Le son se durcit, les compositions sont plus élaborées et le disque reçoit des dizaines d'élogieuses chroniques (des fanzines aux magazines établis, en France comme ailleurs). Et hop, le label merde: *"Madrigal a disparu à son tour, puis fut repris par MD mais nos rapports avec ces derniers étaient quasi-inexistants: nous avions signé avec des gens qui sont partis et les nouvelles personnes du label ne voulaient pas entendre parler de nous. Ils ne se sont pas investis, n'ont pas exporté le disque alors qu'il y avait des commandes et nous n'avons jamais pu connaitre les chiffres de ventes et encore moins récupérer de l'argent".* C'est ainsi que s'achève l'histoire des Maniacs. Non, mais vous rigolez... Leur talent n'a d'égal que leur persévérance. Daniel, nervous-manager, n'est pas homme à se laisser abattre après deux "broutilles" (hum...) de ce genre comme en témoigne ses dires: *"C'est vrai qu'il n'y a rien de plus décourageant surtout quand tu t'engages à fond toi-même au niveau de la promotion: concerts, tournées (Suisse, Allemagne, Autriche, France, Espagne) et s' apercevoir ensuite que personne n'a entendu ton disque, qu'il est mal ou pas du tout distribué... Le plus grave c'est que même si les gens veulent ton disque, ils ne peuvent pas le trouver. C'est véritablement minant. Alors, tu tires les leçons de tout cela et tu repars avec plein de nouvelles idées".* 1988 sera l'année des GRANDS changements pour les Maniacs. En premier lieu, ils se détachent de Robin Wills: *"Disons que le saut que nous avions franchi entre nos débuts et le*

maxi était plus important que l'évolution entre le maxi et le mini-lp. Nous étions vraiment contents du travail de Robin mais c'est vrai que les Barracudas avaient emprunté de nouvelles directions musicales qui étaient encore encrées en Robin et qui ne correspondaient pas vraiment aux Maniacs. En fait, Robin a deux aspects: l'un Punk, très fun, Ramones et l'autre plutôt Folk. Ce côté Folk avait tendance à ressortir un peu trop, toujours par rapport à ce que nous voulions faire alors que nous devenions de plus en plus lourds. Déjà "Bring Back The Night" était un peu décalé en comparaison à ce que nous faisions sur scène. Par ailleurs, c'est vrai que Robin commençait à produire de plus en plus de groupes du coin et il y avait une certaine saturation sur ce plan". **4-Eyed Thomas** (producteur des **Nomads** et autres **Pushtwangers**) est choisi pour les manettes: *"le son des Nomads nous convenait tous, quelque chose de plus vivant, de plus "live", de plus lourd. Visiblement c'est ce qui faisait défaut sur nos disques par rapport à la scène. Ce fut assez difficile de contacter 4-Eyed: on a passé quatre mois à lui téléphoner encore et encore. Chaque fois, il nous disait qu'il n'avait pas le temps ou des choses comme ça mais jamais il ne nous disait ni non ni oui d'ailleurs (rires), espérant qu'on allait être excédé et que finalement on allait abandonner. Le but avoué par la suite, c'était de savoir si nous étions vraiment motivés pour travailler avec lui au quel cas, il le ferait volontiers. Bref, il est venu nous voir en concert à Zurich et nous avons enregistré trois morceaux* (dont *"I'm Goin' Home"* des Sonics qui figure sur *"Tant Qu'il Y Aura Du Rock: The Compilation Vol. 1",* **Stop It Baby Rds**, NDLR) *mais il y avait des petits problèmes de communication entre l'ingénieur du son suisse et 4-Eyed Thomas qui préfère travailler dans son studio attitré à Stockholm avec son propre ingénieur du son. Il est très important pour 4-Eyed Thomas de pouvoir travailler en Suèdois avec son ingénieur du son. De plus, ces enregistrements étaient vraiment très "live" et pas assez lourds. Wolf* (dit *"4-Eyed Thomas"*, NDLR) *nous a alors proposé de nous faire venir en Suède pour enregistrer l'album. Quand nous nous sommes résolus à partir là-bas, ce fut pour nous un assez grand pas à franchir entre le budget, le voyage, la barrière de la langue et tout ça. ça nous plaisait bien".* Treize titres sont enrgistrés dans des conditions minimales: *"Quatre jours pour la base (guitare / basse/ batterie) en prise directe, quatre jours ensuite pour les voix, l'harmonica, quelques parties de guitare, deux jours de repos et*

deux pour le mixage". Les Maniacs, cette fois-ci, signent avec deux labels: **Vieklang** (Allemagne) et **Stop It Baby** (France). Les deux pressages de *"Can Also use Fruit"* se ressemblent comme des frères mais sont plutôt des cousins germains (l'allemand possède une nouvelle version d'*"Im Goin' Home"* et le français un inédit: *"From That Day"*, les deux titres se retrouvant par ailleurs sur le Compact sorti conjointement par les deux labels et sur single). *"Nous nous sommes intéressés de plus près aux gens qui allaient sortir notre album*, explique Daniel. *Le fait qu'il y ait deux labels, c'est plutôt un choix stratégique: un label allemand travaille mieux dans son propre pays qu'un autre, idem pour un label français pour la France. Il était aussi intéressant pour nous d'avoir l'Allemagne car il y a plein de groupes et de choses intéressantes qui se passent là-bas. D'autant que c'est un marché encore très étendu"*. Quant à la musique elle-même, son évolution est nette: *"Tant sur scène que dans le son ou dans la conception des morceaux, nous nous sommes "alourdis", assagis dans ce sens où nous n'avons pas perdu notre énergie mais plutôt nous avons éliminé notre côté très désordonné, très chaotique, très Garage de nos débuts. Petit à petit, tout cela s'est canalisé pour que l'énergie ressorte mieux"*. A priori, les Maniacs pourraient devenir des sous-Nomads mais à l'écoute du disque, cette crainte se volatilise: *"Nous avions peur que l'album sonne comme les Nomads mais on s'est très vite aperçu que c'était impossible car nous jouons très différemment. La qualité sonore ressemble à celle des Nomads car c'est le même studio, le même ingénieur et le même producteur. Le fait qu'Hans* (guit. des Nomads) *joue avec nous, c'est plutôt un clin d'oeil"*. Deux des principales qualités des Maniacs sont leur lucidité et leur intelligence (n'est-ce pas aussi cela qui sépare les bons groupes des autres...). Quand vous leur parlez de chanter en Français, ils rétorquent: *"Nos racines ne se situent pas trop dans le Yé-Yé ni dans la musique à consonnance française en générale. Ensuite, ça n'est naturel pour personne de chanter en Français en Suisse car il y a quatre langues officielles: l'Italien, le Français, l'Allemand et le Romanche. Chanter en Français tient plus du ghetto linguistique qu'autre chose. On chante pas spécialement en Anglais ni en Français mais plutôt en Rock* (rires)". S'il s'agit des paroles, Alain se plait à en toucher deux mots: *"ça va du délire sexuel le plus poussé aux textes sur le devenir du monde, le déclin du Christianisme, les gens qui sombrent dans l'alcoolisme, etc. Nos*

chansons expriment des sentiments très profonds et très personnels. Je ne sais pas si dans la forme, tout cela ressort de façon parfaite mais dans le fond, ce sont certainement des sentiments et des émotions les plus crus possibles. Nos chansons peuvent prendre des formes légèrement cabalistiques, pas toujours très compréhensibles car si nous commencions à traduire dans les formes admises nos impressions, nous perdrions notre spontanéité". Ou encore si vous décortiquiez leur press-book, vous tomberiez sur de minuscules mais véritables pamphlets comme *"Pas d'attitudes factices ni de chapelles insensées"* et si vous leur demandez de détailler, voici ce que vous obtenez: *"C'est clair que c'est une attaque contre les chapelles et les ghettos de tous bords, contre ces groupes qui ne font quasiment que du plagiat. C'est également une défense contre les étiquettes qu'on nous a collées comme celle du Rock 60's car nous ne pensons pas en jouer particulièrement, du moins pas plus que de la Soul, du Punk 77. Nous n'avons pas de groupes fétiches que nous essayons d'imiter ou même de nous en rapprocher. Nous avons trop d'influences diverses qui bien sûr se combinent: notre musique est plutôt synthétique, pas dans le sens de la musique d'Avant-Garde, mais dans ce sens que nous faisons une synthèse de tout ce que nous aimons, nous brassons tout cela et le ressortons à notre manière"*. Le résultat - brillant - se trouve quelques lignes en dessus. Merci et Bravo aux Maniacs.



PHOTO M. DELLAMULA

MANIACS

"Can Also Use Fruit"
(Stop It Baby O3/Dist. New Rose)

Je suis rond, noir et brillant. Rien de follichon. Comme des millions avant moi, et comme des millions après, je le crains. Ce qui me singularise et me rend unique, c'est le macaron central, approche-toi, lis; tu vois "Les MANIACS" écrit en plus gros que tout le reste. C'est mon tatouage. Il est important, fondamental. Maintenant, laisse-moi me glisser dans ton oreille. Je sais que tu dormais. Ou que tu étais assoupi. Dans une attente interminable et insupportable. L'attente du miraculeux disque qui te laverait du gâchis musical généralisé. Et me voilà, abracadabra. Frais, et éclatant de santé. Etincelle grisante. Les disques, et je suis bien placé pour le savoir, ont un arrière-goût de mort. Quand nous reposons dans nos pochettes, ce sont autant de petits cercueils qui t'entourent. Il faut nous sortir, nous faire prendre l'air, et surtout nous jouer. Et quand tu tiens entre tes doigts un OVNI (Objet Vynilique Noir Indispensable) comme moi, je vois sur ton visage réfléchi qu'à cet instant fugace il y a comme une vague de mystère qui te noie. Et que rien ne peut endiguer. Une suffocation donc, et une peur. Car l'excitation qui te saisit est si follement intense, parce que tu attendais ce moment avec ferveur, que cette attente peut être déçue; et c'est un précipice froid qui s'ouvrira alors sous tes pieds. Il n'y a qu'un moyen pour le savoir, ton bonheur ou ton malheur en dépendent, c'est de me faire vivre. Jouons ensemble. Je souris déjà, dès *"Adult World"* le premier morceau, quelque chose se passe. C'est physique. Un frémissement qui, avant la fin de la face, aura gagné tout ton corps. Envahi. Les fricottis, gratouillis, entrechats, entrelacs des guitares te démangent comme des minuscules vers aphrodisiaques. Oh là là, et l'harmonica, avec ce SON, plein, juteux, ce SOUFFLE vital, et ses riffs formidables qui secouent les morceaux brutaux et les réoxygènent. Goûte aussi l'alternance et la complémentarité des deux chanteurs. Je ne sais pas si tu réalises vraiment le don mélodique des Maniacs, leur éxubérance rageuse dans les compositions, *"It Means Hate"*, *"Sad Sunday"*, par ex., mais il faudrait toutes les citer. DOUZE bijoux; pas de toc, du Rock'n'Roll! TOUT ce que tu aimes je l'ai, avec une touche, une saveur, une couleur originales en plus qui créent la différence. Et mentionner encore l'apport décisif de 4-Eyed Thomas à la puissante production, qui a étoffé, ouvert, enrichi l'espace sonore. Je donne du plaisir, et quel plaisir, comme dans l'amour quand éclate l'orgasme partagée. Si tu es un homme, je te fais femme, capable de jouissances répétées; terminée la mesquinerie de l'éjaculation calculée parce qu'unique. Et si tu es une femme, je suis l'AMANT idéal, une rondelle à douze coups (un brin de vulgarité est salubre). Je suis l'île enchantée. Celle qui te permet de continuer à rêver d'une musique rock sincère, enthousiaste, jouissive, magique. Je sais qu'il faut sans cesse se pincer pour se prouver qu'on est vivant. Et je suis ce pincement délicieux au coeur qui t'arrache des cris de plaisir. Et si les discothèques sont des cimetières, si les disques sont parfois des tombes, mêmes prestigieuses, je suis aussi un fossoyeur joyeux: j'enterre tous les autres. Je suis le MEILLEUR disque de rock de l'année 88, et j'en suis fier.



JACKIE BERROYER

Par Yannick Bourg

Jackie Berroyer est né en I946 à Reims. Chroniqueur et journaliste à "Zinc", "Charlie-Hebdo", "Hara-Kiri", "Métal Hurlant", "Zéro", etc... S'il est parfois scénariste de BD et de cinéma, il est surtout l'auteur de livres littéraires: *"Rock & Roll et chocolat blanc"* (Henri Veyrier), en tournée avec Téléphone et Starshooter il raconte, ça plus des anecdotes et des histoires sans rapport, le style Berroyer est en place. *"J'ai beaucoup souffert"* (Albin Michel), vingt-six histoires hilarantes de zonards. *"Je vieillis bien"* (Albin Michel), tranche de vie romancée, avec ses hauts (ah) et ses bas (oh). *"Je suis décevant"* (Balland), roman désopilant d'initiation et d'errance poétiques. *"Journal intime pour tous"* (Balland) où il accompagne quelques défunts dans leur dernière demeure (comme on dit) et nous fait part de ses réflexions pertinentes sur *"le même ton plaisant, l'auteur ne sait pas faire autrement"* (extrait de l'introduction). On attend avec une impatience mesurée mais croissante le prochain volume; sinon on peut toujours le retrouver dans "Professeur Choron Mag", "Passages", "Les cahiers du cinéma", et parfois dans "Rolling Stone".

L'entretien qui suit a été effectué en deux fois, au mois d'Août 88, chez l'auteur. Berroyer s'est montré un hôte affable, attentionné et généreux. Souvent, en filant une idée, il digresse, puis ponctue d'un silence, cherche ses mots, bafouille même, et c'est cet élan joyeux et sincère qui le suspend léger et l'entraine qui est emballant pour l' interlocuteur (et le sera, j'en suis sûr, pour le lecteur). Berroyer est un bonheur pour un entretien débridé; qu'il soit ici remercié.

Il est la plume de toutes les situations. Tout est bon à ce fertile fakir des lettres. Un oeil et une oreille lui suffisent, mais si affûtés que ses organes révèlent ce qui est latent et indicible dans le quotidien transcendant comme dans l'inconnu prosaïque. Berroyer, c'est la face cachée et pensive de la vie qu'il épingle ou qu'il invente. Et il se plait à conter par le menu dans une langue sapide et vive les jouissances et les déceptions d'une curiosité en éveil. Source de joie supplémentaire, il n'est jamais pédant; il n'exhibe pas son fond comme le premier BécHameL venu. En sa compagnie, rien n'est simple, on est pas accoudé au zinc (quoique le bistrot...), mais rien n'est jamais aussi compliqué qu'à l'université, poil au... Bref, lisez- le! En guise de pirouette: si la nature ou la société m'eussent fait pédé, j' eusse aimé aimer l'homme; je me contenterai de savourer l'écriveur, pour le plus grand bonheur de ma femme.

Ton premier livre *"Rock'n'Roll et Chocolat Blanc"* était lié à ton activité de rock-critic (Zinc, Charlie-Hebdo, Métal Hurlant), quelle était ton intention ?

C'était un peu un prétexte pour faire un livre. Un premier livre. J' avais été poussé à ça par des copines. Elles m'avaient dit *"fais un livre, on s'occupera de toi, on te fera à manger etc..."*, elles n'ont rien fait du tout (sourire). Et puis, à l'époque, j'avais découvert Starshooter dans une cave, et ça m'avait vraiment beaucoup plu. Téléphone, quoiqu'on en dise, a eu des moments magiques. Il y a eu un moment où il valait mieux aller voir un concert d'eux que de Chuck Berry. Parce-que Chuck Berry, il a beau avoir une grâce naturelle et avoir inventé tout ça, c'est vraiment un gros feignant. On sait qu'il fait le tour du monde et qu'il loue des mecs qui connaissent tous ses morceaux, et c'est souvent lui le moins bien accordé. Des gens pas très exigeants marchent, mais des fois tu dis, merde... Alors que Téléphone, avec leur fougue, leur jeunesse... Donc, j'ai eu envie d' essayer de faire un livre plutôt que de ne faire que des articles, et ça a donné *"Rock'n'Roll etc... "*. Je venais aussi de créer une rubrique dans Charlie-Hebdo qui s'appellait *"Il y connait rien"*. Il y avait une raison pour laquelle j'avais fait ça, c'est que, en fait, dans ma vie j'ai toujours écouté de la musique, énormèment, et plus particulièrement du rock. Mais je suis plutôt éclectique, et dans le rock, et dans la musique en général. Mais je savais qu'en créant une rubrique

comme ça, pour les gens de la presse spécialisée ce serait les mecs de Charlie Hebdo se mettent à parler de Rock... Comme j'avais une petite patte, on me l'avait dit, et que je parlais de ça assez passionèment et d'une manière des fois un peu amusante, je savais d'avance que le jugement des confrères ce serait *"Oh, il est marrant, c'est pittoresque, mais enfin son avis sur les choses, ça vaut pas grand-chose"*. En fait, j'étais quelqu'un comme eux, c'est à dire qui était extrêmement passionné par le rock, sauf qu'avant je n'en parlais pas. Je l'ai fait aussi parce-que c'était le renouveau, l'espèce de renaissance des années 76-77 avec le mouvement punk, et finalement tout, du plus crade au plus clean, renaissait. Il y a eu une explosion soudaine, comme souvent d'ailleurs, et puis d'un seul coup après, plus rien. En 80, c'était déjà fini, les mecs vivaient là-dessus, sur ce qu' avait inventé la nouvelle vague. Bon, tout ça m'avait bien plu. J'en ai donc parlé de façon enthousiaste, il y avait de quoi faire, et ça a duré un certain temps, et dans la foulée, comme j'étais là dedans, des gens m'ont dit *"tu devrais étoffer"*, et je l'ai fait d'une manière un peu paresseuse.

Le livre a disparu de ta bibliographie, pourquoi?
C'est moi qui ait voulu ça. Ce n'est pas que je le renie, mais tous les aspects purement musicaux sont un peu dépassés. Quand tu vois le type qui dit que les Talking Heads devraient avoir du succès, alors que le groupe n'existe presque plus... Mais comme je suis un peu paresseux et récupérateur, je pioche dedans de temps en temps et je reprends des bouts que je mets ailleurs, dans d'autres livres. Ce sont les moments qui se suffisent en eux-mêmes, qui ne sont pas liés à l'actualité, etc... Donc, j'ai largué le bouquin, et je crois que j'ai bien fait, puisque c'est un truc qu'on ne trouve plus.

Le suivant, *"J'ai beaucoup souffert"*, est un recueil de nouvelles tirées d'Hara-Kiri. Y en a-t-il d'inédites?
Peut-être, je ne me souviens plus. Dans la quarantaine que j'avais à l'époque, j'en ai choisi vingt-cinq.

On te l'a demandé?
Oui. C'est à dire, maintenant, je commence à accepter d'être ce que je suis, et de dire c'est comme ça et de faire avec. Mais pendant très longtemps j'ai eu la sensation de faire ça provisoirement. On

m'aurait dit *"arrête, c'est pas bon, tu nous fais chier"*, j'aurais dit *"ils ont raison"*. Je ne me suis pas poussé sur le devant de la scène, j'ai fait ça par hasard. C'est par la musique que je me suis mis à écrire, avec des chroniques de disques dans un petit journal, Zinc. Pour en revenir au livre, un directeur de collection d'Albin Michel trainait un peu aux Editions du Square, où il y avait toute la bande, Choron etc... Il essayait de ramasser des signatures, il avait eu Reiser, ça leur a réussi d'ailleurs. Et il y a eu un moment où ce type là m'a dit *"tu voudrais pas..."*, et il y a eu un espèce d'arrangement avec Choron, qui était le patron des Editions du Square, qui m'a dit *"il vaut mieux que tu sois chez eux, moi j'aurais du mal à te faire distribuer etc..."*.Et c'est comme ça que l'affaire s'est faite. J'ai fait deux livres chez eux, et ensuite je les ai quittés.

Le passage au roman avec *"Je vieillis bien"* s'est-il fait naturellement?
Il y avait une part de récupération. Il y avait des choses qui existaient dans mes chroniques et je me suis arrangé pour y ajouter un certain nombre de choses, et ordonner ça de manière à ce que ça fasse un roman, qu'on puisse mettre dessus roman. Parce-que l'éditeur me disait *"très bien, vous avez du talent, c'est marrant et tout, mais les gens ne lisent pas de nouvelles, faut faire un roman, alors là, vous allez voir..."* Et j'ai dû vendre deux fois moins du roman que des nouvelles (rires), et c'était déjà pas beaucoup (rires). Voilà.

Est-ce que la part autobiographique est importante?
C'est toujours un peu de l'autobiographie, mais elle peut être arrangée aussi. C'est par paresse que je suis autobiographique, plus que par nombrilisme. Parce-que j'ai ça sous la main, et quand on est un peu observateur de ce qui vous arrive, on peut aussi voir ce qui aurait pu arriver, en poussant le truc un peu plus loin. Mais par exemple, le personnage de l'homme de ménage, il a vraiment existé. Un jour, j'ai payé quelqu'un pour faire le ménage, et il se trouve que c'était un mec. Un Mauricien qui avait une cinquantaine d'années, très sympa, un peu fou. Mais au bout d'un moment, c'est vrai que c'est moi qui passait l'aspirateur et puis lui était en train de danser sur des morceaux qu'il avait amené en cassettes. On en était là. On a arrêté (sourire).

Coup sur coup, *"Je suis décevant"* et *"Journal intime pour tous"*, y a-t-il un lien ou est-ce fortuit?
J'ai changé d'éditeur et j'ai retrouvé Balland, qui avait publié Zinc, et qui m'a demandé où j'en étais. J'avais su que la première fois où j'avais publié chez Veyrier, il avait dit *"merde, le salaud, il aurait pu venir chez moi"*, de mon côté, je ne lui ai pas proposé mes trucs pour ne pas lui poser le problème d'avoir à me refuser si ça ne lui plaisait pas. Je lui ai expliqué que j'en avais un peu marre d'Albin, parce-que j'ai l'impression que c'est des boîtes qui te signent comme ça, pour t'avoir sous le coude, et puis si ça marche dans dix ans ils ont de la réserve, mais ils ne font rien pour aider. En fait, je me suis rendu compte que la politique éditoriale c'est la fuite en avant, totale, comme dans tout le système capitaliste. C'est à dire, il vaut mieux faire dix bouquins auxquels on ne croit pas parce que ça fait tourner la machine, on alimente les libraires, plutôt que de prendre trois types auxquels on croit vraiment, de se bagarrer dessus, essayer de les pousser. Alors c'est un peu n'importe quoi... Et les mecs s'en foutent que tu aies du talent ou pas. Il ne suffit pas d'avoir du talent pour vendre. Mais il y a quand même quelques éditeurs qui ont une autre politique, qui essaient de faire moins de choses, et puis qui se disent *"si je vous prends, c'est que j'y crois, maintenant est-ce que les gens vont marcher..."* C'est plus que jamais la loterie, c'est comme pour les disques. Bref, le père Balland m'a donné la possibilité de faire autre chose, en me donnant une avance plus substancielle, etc... Mais j'ai pas eu de pot, j'ai été malade entretemps. Il m'est arrivé un truc épouvantable, que j'ai inclus plus tard dans le livre. Mais il y a eu une interruption d'une année environ, et enfin on l'a sorti. J'avais dis aussi à Balland *"il y a autre chose que j'aimerais faire, ça serait des petits trucs, un petit bouquin vite fait, pas cher"*. D'ailleurs, il est trop cher à mon avis. J' espérais vraiment un machin pas cher, mais je me suis rendu compte après que de toute façon tout ça n'avait aucune importance. Ce n'est pas le prix qui détermine le choix des gens. Alors le jour où ça sera la mode de me lire, si ça arrive, ce n'est pas le prix qui jouera. Donc, on ne m'aurait pas plus lu si on avait mis le livre à la portée des bourses.

Et ta "qualité" d'écrivain; je cite: *"Je resterai "variété". Ou un peu "jaze" dans les bons moments."* Pour quelqu'un qui écrit des livres littéraires, c'est un peu sévère...
Pour soi-même tu veux dire?

Oui, comme autocritique.
En même temps, c'est une manière amusante d'énoncer qu'on a pas la grosse tête. Mais, c'est lucide de ma part. (silence). Quelqu'un qui m'aime beaucoup va trouver que je suis trop modeste, et un autre va m'entendre et me trouver prétentieux, parce-que, si tu veux, j'ai tellement l'esprit critique et d'admiration pour le talent de certains grands, que je me dis que je ne suis pas de ce niveau là, je m'en rends bien compte. Par contre, je sais que ce que je fais est bien mieux qu'un tas de choses dont on parle et qui marchent. Je lis leurs livres, je jette un coup d'oeil, je les surveille, et je me dis que je n'oserais pas faire ça. Ils écrivent, c'est des bons élèves, et il y en a de très connus. Ils n'ont pas de manière personnelle. Ils font des livres comme on fait des livres. Je trouve que les critiques sont vraiment responsables de beaucoup dans ces affaires là. Les critiques, ce qui leur manque c'est l'esprit critique justement. Il y a quelque chose que je défends et dont je parle dans ce livre, en dépit de la quantité de talent et de la profondeur de l'auteur, c'est au moins qu'on puisse dire *"ah, ça c'est bien lui"*. Déjà là, il y a quelque chose, c'est le début. Après, on dit en plus *"ça vole haut, c'est très intense, la psychologie, c'est Dostoiesky, etc..."* Mais qu'un livre commence par, je ne sais pas, *"Jacques avait mis quatre heures pour rentrer de Berlin"*, et ça s'appelle *"Les feuilles d'automne"*, là tout va bien, c'est le package, et au lieu que les critiques disent *"ah non, ça suffit!"*, tout ce petit monde en parle. Moi, par exemple, je trouve injuste d'avoir aussi peu de succès, je suis jaloux de Djian, alors je le dis. Mais à vrai dire, je ne suis pas si jaloux que ça, et je vis très bien... mais je préférerais que ça marche quand j'ai du mal à payer le loyer ou des choses comme ça... Je me dis que c'est dommage que ça tombe sur moi, parce-que si j'en trouvais comme ça un autre, je ferais une croisade pour le défendre, au moins on pourrait dire *"il est pas prétentieux, il défend un mec..."*. Pour en revenir au mot variété: Rimbaud c'est Hendrix, et Berroyer c'est Téléphone (rires). C'est comme ça que je considère les choses. Il y a Nabokov qui était prof de littérature européenne dans une université aux USA, on a sorti ses cours, ça s'appelle *"Littératures"*, et il y a un moment où il parle de *"Docteur Jeckyll et Mister Hyde"*, il trouve que c'est un chef-

d'oeuvre de la littérature mineure, enfin il fait une classification comme ça. C'est une manière de dire qu'il vaut mieux un chef-d'oeuvre de la littérature mineure qu'un bouquin raté de la catégorie majeure... Mais il est vrai qu'à la base il y a un niveau. Hendrix ratait ses concerts parfois, d'ailleurs le public n'y voyait souvent que du feu quand il cassait sa guitare, et il rentrait en coulisses en pleurant. Les mecs avaient sauté et tapé dans leurs mains en faisant *"WAOH"* autant qu'au concert d'avant où il avait été génial, mais parce-que tout ce qu'il savait faire déjà en pensant à autre chose produisait pas mal d'effets. Mais lui savait qu'il n'avait joué que ses clichés. C'est pour ça que je disais au début qu'à certaines periodes il valait mieux entendre un concert de Téléphone, parce-qu'ils avaient la flamme, où il y avait une espèce de cohésion et c'est beau quoi... où il y a la poésie du rock qui passe. Après je parle de Téléphone à des gens pour qui ce sont des choses pas très intéressantes... je trouve que les gens ne sont pas très nuancés dans le monde du rock pour parler de ça, c'est comme partout, mais j'ai l'impression que c'est encore un peu plus dans le monde du rock. On n'y fait pas beaucoup d'efforts intellectuels, alors du coup les mecs parlent avec des clichés, encore plus que dans le monde littéraire où ils ont quelques méfiances, où des fois ils savent te dire *"je suis pas sectaire..."* ou je ne sais pas quoi (rires), même s'ils le sont quand même. Dans le rock, il n'y a pas les mêmes précautions, alors on les voit bien les boeufs... Enfin, variété, c'est ça, pour dire, eh bien... Je ne suis pas complètement dupe... Voilà, de toute façon tout ça n'a pas beaucoup d'importance. Les gens qui m'aiment bien trouvent que j'ai tort de dire ça, que je touche à des choses plus profondes etc... Et probablement que ceux qui ne m'aiment pas se disent *"mon pauvre vieux, tu crois pas si bien dire..."*

D'un point de vue technique, par exemple, tu prends des notes?

Pas du tout, toujours la paresse. Ce n'est pas par une espèce de volonté de pureté que je ne le fais pas, je n'y arrive pas. C'est aussi parce-que je ne me suis jamais senti journaliste, comme je l'ai écrit, je ne me sens jamais ce que je suis... je ne me sens pas mari quand je suis marié, journaliste quand je fais un reportage. De sortir le carnet, de prendre des notes, d'un seul coup je me sentirais presque comme le journaliste de caricature, :avec le carton au chapeau "presse", *"bonjour madame la concierge, alors ils étaient combien ces hommes?"* Moi, je vois ça aussitôt, c'est comme d'écrire comme les autres écrivent des romans. J'ai l'impression d'être un enfant qui joue au docteur ou à l'épicière, sauf que là il joue à l'écrivain ou au journaliste. Peut-être que c'est pas bien d'avoir ce genre de sensation, qu'il faut la dépasser, que c'est peut-être mon attitude qui est infantile. En tout cas, je ressens ça comme ça. Je ne sors donc jamais de carnet et je ne prends pas de notes... et quelquefois j'ai essayé, malgré tout ce discours. Eh bien, je m'aperçois que ça n'a servi à rien, j'avais le carnet à côté, je commençais à taper, à raconter des choses, mais c'est autre chose qui me venait, j'étais emporté tout de suite par le travail. Pareil pour les choses de fiction, par ex. les nouvelles de *"J'ai beaucoup souffert"*, avec les histoires de prolos qui se foutent sur la gueule la plupart du temps, des histoires dans la zone. Je me disais *"c'est demain dernière minute qu'il faut rendre l'article, sinon je vais pas être dans le journal, et je vais emmerder tout le monde, parce-qu'il va manquer des pages, tant pis, quitte à y passer la nuit, il faut le faire..."*, j'écrivais n'importe quoi *"Gérard, où t'as mis ma mobylette?"*, et l'autre répondait *"Ben, j'y ai pas touché à ta mob"*, *"Oh hé, me prend pas pour un con"*, après tu es en train de regarder deux personnages qui ont une mentalité que tu connais, donc tu devines un peu ce qu'ils peuvent se dire, et puis après commence à naitre une histoire que tu n'avais pas imaginé avant. Elle prend forme. Voilà comment je procédais plutôt que de me dire *"j'ai eu l'idée de l'histoire d'un mec qui se fait tuer parce-que sa soeur est mariée avec un arabe"*, je ne fais pas comme ça. Je suis le bonhomme qu'il fasse un livre ou un reportage ou une petite histoire de fiction, il se met à sa machine à un moment parce-qu'il faut le faire, et puis quelque chose sort, plus ou moins réussi...

Dans *"Je suis décevant"*, le narrateur expose ses certitudes et ses doutes. Topor et Rubinstein dans *"L'équation du bonheur"* écrivent: *"Peu importent les questions, seules nous importent les réponses"*, qu'en penses-tu?

Je ne dirai pas que je pense le contraire... mais ce qui m'intéresse, c'est de formuler de nouvelles questions, et la réponse n'a aucun intérêt. Si, elle a de l'intérêt parce-que ça fait continuer le jeu, mais elle n'en a que très peu, puisqu'on sait très bien qu'on ne connaitra jamais la vérité du monde, et c'est ça qui est intéressant. Par

exemple, c'était assez stupide de la part de Cavanna, bien qu'on comprenne très bien ce qu'il ressente, d'écrire ses trucs dans *"Stop, crève"* en disant *"au lieu de dépenser notre énergie à trente six stupidités, puisqu'on aime la vie, on devrait s'arranger pour essayer de trouver un moyen pour ne pas mourir"*, et je crois qu'il n'a pas assez réfléchi; que c'est la mort qui rend la vie intéressante, et que la vie éternelle serait quelque chose d'épouvantable. Alors, justement la philo c'est en partie pour certains une manière d'apprendre à mourir. Et de ne pas en faire toute une histoire, mais autrement que par le biais mystique, avec un truc qu'on t'explique, comment tu ne dois pas avoir peur de la mort parce-que l'au-delà va être merveilleux... Non, mourir en adulte. C'est un peu mourir d'une manière infantile que d'avoir recours à la religion. Le mysticisme, au sens de l'existence de la vie spirituelle, est quelque chose d'indispensable, qui est lié à la poésie du monde. On peut user de toute la terminologie qu'on veut pour parler de ça, mais je crois qu'un des grands maux qu'on peut devoir aux religions, c'est aussi de dégoûter certaines personnes du mysticisme, parce-qu'ils deviennent des brutes rationalistes, des gens qui s'arrêtent presque de s'étonner d'être sur Terre. Au lieu de travailler à s'émerveiller, ils sont pris par des contingences, même quand ils n'ont pas un trop lourd fardeau. Ils s'en inventent un, parce que parfois quand les bombes vous tombent sur la gueule, on comprend que les gens soient pas forcèment en extase devant la vie. Mais par contre, quand ça va à peu près, on devrait justement arriver à se débarrasser de ce petit fardeau en se disant *"mais c'est complètement fou cette histoire, on sait pas ce que c'est..."* et puis d'un seul coup entrer dans la poésie de la vie.

C'est pour ça que dans *"Je suis décevant"* tu écris *"j'ai pris en horreur la routine, je ne me plais que dans l'inconnu"*, tu peux le revendiquer.

J'exagère... C'est tellement un cliché de dire *"oh la routine, moi non"*, mais c'est vrai que je vais plutôt de l'avant, mais pas comme un battant, mais spirituellement. J'ai une curiosité qui est en marche. Et je ne m'ennuie jamais. Si je m'ennuie, c'est parfois avec des gens, parce que j'ai accepté une invitation et on ne se raconte rien d'intéressant, et où je me dis que j'aurais mieux fait de rester chez moi à lire ou étudier quelque chose, ou faire de la musique. La mondanité ne me convient pas du tout. Je suis plutôt du genre à sortir un jour et à

prendre une cuite, faire la fête et puis rentrer fatigué, avoir mal à l'estomac deux jours, et attendre un peu avant de recommencer. Mais les petites fêtes tous les soirs, j'ai horreur qu'on me dise *"tiens, on fait une fête tel jour chez moi, tu veux venir?"*. Pour y aller, il faut vraiment que je sois très en forme, parce qu'alors je peux être voyeur, avec le pathétique de la situation, c'est à dire des gens qui ne s'amusent, mais qui ne se l'avouent pas et qui sont un peu gênés. Alors ils boivent un peu, et tout ça passe très vite, et ils n'ont joui que du projet, mais il n'y a pas de fête, il n'y a pas de joie... Je trouve que c'est un grand problème social: les night-clubs, les boîtes... Tu vas en boîte, il n'y a pas de joie, il y a de l'angoisse dans les yeux (sourire). Sinon l'inconnu, par exemple je lis un bouquin de théorie, de polémique même, de Boulez paru il y a 25/30 ans, et je trouve ça vraiment intelligent. Je comprends ce qu'il veut dire, je connais ses arguments pour d'autres domaines. Et si je me place en arrière dans le temps, et que je me dise que je ne suis pas très séduit par la musique dodécaphonique, si je mets un piano et que j'entends POING, PLING, PLONG, mais c'est moi qui ne comprend pas. Ce n'est pas eux qui font n'importe quoi et moi, très finaud, à qui on ne la fait pas. Bon, j'admets aussi de ne pas pouvoir tout embrasser et jouir de tout. Mais comme la musique c'est mon domaine, je me dis qu'il faudrait que je persévère là-dedans, et si aujourd'hui j'écoute des oeuvres modernes ou des anciennes oeuvres modernes, comme l'école Viennoise, le truc des douze sons, avec un grand plaisir, où j'y sens tout, le rythme, la poésie musicale... J'ai mis un pied dans l'inconnu et il est devenu familier. Et je me dis qu'il y a plein de domaines, de sphères comme ça dans lesquels je peux jouir. De toute façon, je suis vraiment un éclectique, et je comprends très bien les spécialistes, mais il ne faut pas qu'ils soient sectaires. Qu'ils soient simplement spécialistes, qu'ils se disent: *"oh moi, mon domaine est assez vaste en lui-même, j'ai assez de toute ma vie pour que ça me comble"*, mais qu'il ajoute *"je me doute bien qu'il y a des milliers d'autres trucs riches"*. Et souvent ce qu'ont de triste les sectaires, c'est qu'ils croient aimer la bonne chose alors que les autres écoutent de la musique chiante. Mais avec mon éclectisme, il faut savoir que j'irais toujours moins à fond dans chaque domaine que j'approche, et ça va assez avec mon caractère velléitaire. Maintenant je connais énormèment de choses, je sautille d'un truc à un autre, je reviens... Je peux avoir une période Merseybeat, parce que je connais

quelques groupes, que c'est un style, un son, une manière régionale qu'ils ont développé dans la musique moderne comme le rock, et voilà...

Toujours dans *"Je suis décevant"*, anecdotiquement, on reconnait en filigramme des personnages plus ou moins connus, pourquoi ne les nommes-tu pas? Je pense à Djian, Depardieu...

C'est bien la première fois que quelqu'un s'en aperçoit, enfin quelqu'un qui me le dit. Je ne peux pas, parce que c'est une fiction. Cela dit, si je pense à Einstein, je vais écrire Einstein. La raison pour laquelle je ne le fais pas, c'est que je m'en sers plutôt comme d'un caractère... Mais à partir du moment où tu mets le nom, ça prend des proportions, ça fait réglement de comptes. Les gens ne veulent pas de ça, ils ont tort, c'est un cliché, il y a des comptes qui doivent être réglés. Mais d'un seul coup, ils ne pensent plus qu'à ça, tu te dis que tu aurais mieux fait de ne pas le mettre... C'est pas une chronique, c'est un roman. A partir de ce moment là, c'est un personnage intemporel qui dit *"j'ai un collègue journaliste..."*, tu diras pas on veut savoir le nom. Par exemple, j'ai inventé un personnage d'écrivain qui peut-être dans la vie n'existe pas, toi tu as trouvé que c'était Djian parce que tu as repéré des choses... Il se trouve que j'ai lu Djian, je ne suis pas à le trouver absolument mauvais, mais comme souvent je trouve disproportionné l'intérêt qu'on lui porte. Je trouve aussi dommage que Libération ait mis si longtemps à faire un article dessus, c'est dommage pour eux parce que dans ce journal on couvre au lieu de découvrir, alors qu'ils auraient dû le fêter depuis longtemps au lieu de le mépriser, parce que c'est le mec à qui je donnais le prix Libé, c'est comme si c'était le meilleur des gens de la page courrier. Il y a tous les clichés de l'époque: il aime pas les cons, il est pas réac, il est plutôt progressiste mais un peu anar, sauvage, personnel, etc... Il a synthétisé tout ça, c'est pas étonnant qu'il ait une clientèle. J'ai eu une critique sympathique dans "La quinzaine littéraire", et le type qui disait du bien de mon bouquin écrivait *"il a échappé à ce truc de Marcel Duhamel avec la Série Noire qui a fait traduire les bouquins dans un argot qui était déjà dépassé à l'époque, mais les lecteurs l'ont consommé et après eux ceux qui se sont mis à écrire, ça a créé toute une génération de gens qui écrivent en traduit, et le chef de file est Djian"*. Moi, j'étais assez

content qu'un type dise ça parce que c'est ce que je pensais. Quand je dis que je suis jaloux ce n'est pas le mot, le mec qui serait jaloux ne le dirait pas, j'ai plutôt tendance pour rigoler à dire qu'on ne se méprenne pas, qu'on sache bien tout de suite que je suis jaloux.

Dans *"Journal intime pour tous"*, tu cotoies la mort sous différentes formes. Est-ce que ta vision de la vie s'est trouvée modifiée?

Oui, j'ai fait une espèce d'introduction où je dis que j'avais fait ça un peu par hasard. Je suis allé enterrer premièrement un voisin d'Hara-Kiri, un concierge qui était devenu le fameux Bison Bourré. Et je vais l'enterrer comme ça, par politesse presque. Comme on était deux, c'était assez curieux, et j'en ai fait ma chronique du mois. Les autres m'ont dit *"dis donc, c'était intéressant ton truc ..."*, Gébé me dit *"t'as qu'à en enterrer d'autres"*, j'ai répondu *"allez hop, je t'amène un mort par mois "*, on rigolait et je l'ai fait quand même. C'était une manière de me propulser dans des zones desquelles j'ai tendance à m'écarter d'habitude, parce que je ne suis pas du tout, justement, attiré par ça. Mais par contre, je sais que je fais partie des générations qui sont déjà âgées, et qui n'ont jamais vu de violence à leur porte. Et dans ma vie je ne me suis pas trouvé confronté à ça non plus. Comme je me sentais très vulnérable, j'ai trouvé ça intéressant. Ce que j'aime faire en général, c'est mélanger ma vie et le travail. Ce qui est emmerdant , c'est que normalement il y a un certain nombre d'heures à passer pour ramener la bouffe, et c'est pas forçèment des choses que les gens ont choisi, après seulement ils s'adonnent à ce qui les intéressent. Et moi, j'ai la chance de pouvoir mélanger un petit peu de ma vie et mon travail. Donc, il y avait un fond sérieux. Un peu engagé dans la démarche, mais pas du côté de la morbidité, plutôt une sorte de courage d'aller se foutre dans des machins qui ne m'attirent pas du tout, et pour voir ce que ça va provoquer en moi, parce que ça va éveiller des choses. Ca la fait. J'ai lu des livres sur la mort, c'est comme ça que j'en suis venu à dire qu'au fond peut-être on est dans une société qui est infirme du deuil. On a de plus en plus tendance à planquer ça sous le tapis, et puis un peu comme on l'explique en psychanalyse le processus du refoulement, les choses refoulées ressortent sous une autre forme. Ca peut exister à l'échelle d'une société. Peut-être que ces rites funéraires qui étaient assez abondants avant et spêctaculaires, qui sont de plus en plus

discrets, cachés, ce n'est pas bien, que ce n'est pas un bon penchant pour une civilisation. J'ai été amené à me poser des questions profondes.

Toujours dans *"Journal..."*, je cite: *"Et dans une époque et une région sans tempête, il nous appartient de nous faire vibrer avec ce qu'on a"*. Qu'est-ce qui fait vibrer Berroyer?
C'est ce que je disais auparavant; à nous de nous étonner d'être au monde, parce que si on s'habitue on s'emmerde, à moins d'avoir un hobby et puis très peu de vie intérieure. Le type qui répare des moteurs et qui est passionné, eh bien il a gagné. Quand on a pas ça, si on a plutôt un tempérament inquiet, on peut très bien se briser, se détruire, simplement croire que tout va mal parce qu'on ne sait pas se faire fonctionner, on sait pas s'émerveiller, etc... Ca se mérite la vie, c'est vrai que ça nous est pas donné, c'est ça qu'on découvre, on ne la demande pas et en plus elle peut être pénible. Je ne crois pas que ce soit un esprit supérieur qui nous la donne en disant *"allez, méritez la, on va voir, et puis trouvez, on va pas vous dire comment c'est ..."*, mais il y a un peu de ça, sans que je sache de quoi ça vient. Je m'aperçois que les clichés *"on a rien sans efforts"*, etc... sont vrais. Je suis plus content de moi, qui suis un fainéant terrible, à chaque fois que je fais un petit effort et que je remplis un peu ma journée. Eh bien je m'amuse mieux le soir si je dois voir des gens que si je traine une culpabilité pour un truc que je n'ai pas fait. *"Il nous appartient de"*, c'est si les gens ne communiquent pas par exemple, si demain une bombe tombe à Aubervilliers, à la boucherie d'un seul coup les gens se mettent à discuter, ils ont un petit lien. Quand on parle de 68, les gens disent *"on se parlait"*, forcèment il était tombé une bombe à aubervilliers, façon de parler. Je me dis *"il m'appartient de ne pas attendre que ce soit 14 ou 68 pour vivre des moments forts, c'est mon boulot de m'occuper de moi et d'avoir des petites vibrations à l'intérieur"*, ça signifie qu'il faut que je lise, que je me force à lire des choses pour éveiller mon esprit, parce qu'il ne s'agit de dire qu'on a essayé Proust, c'est chiant, que la mécanique quantique, on n'y comprend rien... La poésie par exemple, avant j'étais là à ricaner, la poésie... Je suis content d'évoluer parce que j'ai eu des grandes joies avec la poésie. J'ai quarante ans, et jusqu'à vingt-huit, trente ans, je tenais le même discours imbécile en disant *"oh le mec, y fait des veeeers, y'a de la pose là dedans, ça m'agace"*,

alors qu'en fait quelqu'un qui fait quelque chose, de la peinture, de la musique, il fait du mieux qu'il peut, c'est tout. D'ailleurs, j'ai compris aussi que la poésie, ça pouvait être une manière très concise de dire des choses que les autres tartinent sur des longueurs. Je veux savoir ce que dit le mec, après je découvre qu'il n'y a pas que comprendre qui compte, il y a aussi sentir etc... En tout cas, je me suis aperçu qu'on est facilement tiré vers le bas, la pesanteur peut-être qu'elle tire aussi l'esprit (sourire), et qu'il faut se battre un peu contre ça; c'est pour ça qu'on parle de notions comme vertical, l'élévation, c'est vrai que ça a du sens; S'élever spirituellement, ça existe, on peut le comprendre, le ressentir. En plus, j'ai passé beaucoup de temps à ne pas apprendre, et maintenant j'apprends mal, je sais mal lire, il faut que je fasse des efforts terribles pour ne pas que mon esprit s'envole... je le fais, et des fois j'y gagne. Et quand la machine est en route, je m'aperçois que je fais des associations peut-être plus intéressantes, plus profondes que d'habitude quand mon esprit paresse. C'est ma même chose que quand tu vas courir, que tu transpires et que tu t'aperçois qu'après le verre d'eau est meilleur. La sensation de la promenade est quelque chose d'agréable, tu te dis *"on peut réveiller le corps, le chauffer"*, au moins quand tu ne le fais pas, tu sais que c'est ton affaire. C'est pas la société. Par exemple, les situationnistes ont dit beaucoup de choses intéressantes (*"Traité à l'usage des jeunes générations"*, Raoul Vanengeim), mais tu as des phrases définitives du genre *"il n'y a pas d'amour heureux dans un monde malheureux"*, mais si mon vieux, c'est vraiment bizarrement foutu, mais il y en a. C'est possible, c'est pas ça le truc. J'ai vu des néo-situ, ceux qui s'en réclamaient et qui étaient encore plus sérieux, plus donneurs de leçons que leurs maitres à penser, qui mettaient tout sur le dos de la société. C'est normal s'ils étaient si malheureux, alors que tu avais envie de les secouer en leur disant *"mais non, c'est toi, regarde, t'es dans une période où tu as la chance de pouvoir t'occuper de toi, t'as qu'à t'en prendre à toi ..."* Je ne peux pas être moraliste de cette façon là, je sais bien que les choses sont très compliquées, j'ai aussi passé des périodes où je me dis maintenant que mon comportement n'était pas bien. Rétrospectivement, je suis sûr que c'était pas la société, c'était... En m'intéressant à beaucoup de choses, j'en suis vite venu à l'homme, parce qu'il y a les thèses des sociétés où les gens vivent naturellement etc... mais tu vois aussi que si tu apportes du scotch à n'importe quel mec qui



vit au fond de la brousse, il se met à se défoncer, alors que s'il était bien, il y toucherait pas. Tu te dis *"pourquoi l'homme, et certains plus que d'autres?"*, parce qu'il y a une espèce de chimie qui se fait; on sait maintenant qu'on ne parle plus de l'inné et de l'acquis d'une manière grossière. On sait que c'est très complexe, que tout est mêlé, qu'on ne peut pas analyser les doses. Il y a beaucoup de mystères en l'homme, et il y a des périodes où les gens se trompent de cible dans leur vie. Par exemple, si je me réécoute demain, je vais dire *"oh là là, qu'est-ce que j'ai mal dit ça, parce que j'ai l'air de dire que..."*, pour moi c'était évident que ce n'est pas ça que je disais, que là il y avait une parenthèse, là des guillemets. En plus, je sais que des fois les gens ne savent pas écouter, et quand en plus tu as quelqu'un qui ne sait pas bien écouter qui écoute quelqu'un qui ne sait pas bien parler, chez qui ça fuse dans tous les sens... Quelquefois, je faisais une blague, je disais *"attendez, en telle année, je n'avais écrit que deux chefs-d'oeuvre, pas trois"*, le lendemain je rencontre quelqu'un qui me dit *"quel prétentieux tu fais..."*, il a croisé l'autre à une soirée qui lui a répété, et je me dis *"c'est pas vrai, pourtant c'est pas le plus crétin que j'ai rencontré, mais il a entendu ça, et il ne voyait pas ma gueule"*. Est-ce que j'ai si mal dit le truc, ou tellement bien dit... Bref, si ta question était *"il nous appartient de ..."*, c'était une bonne question comme ils disent à la télévision, parce que c'est un truc qui m'obsède un peu. J'ai envie de dire aux gens *"je ne suis pas sûr que ce que je vous dis est la vérité, mais j'ai tendance à pencher vers ça, et puis on peut en parler si vous voulez"*. Mais je sais bien que la pression d'une société c'est pas aussi simple que le coup de matraque. Justement c'est de ça dont je parle dans *"Je suis décevant"*, parce que Rimbaud, lui, dit *"la vraie vie est absente"*, dans sa période où il voulait changer les choses, je me dis *"tiens, ce type là, il a une nature où justement le monde tel qu'il est ne lui suffit pas, il est vraiment très très insatisfait"*, et il y en a d'autres qui peuvent en jouir. Si tu prends un type comme Marcel Aymé, c'est un petit peu linverse. C'est un type qui te fait aimer la vie, qui te dit *"il faut éveiller en nous toutes les capacités d'appréhender ce qu'il y a de merveilleux dans l'existence"*. Dans son roman sur la libération qui s'appelle *"Uranus"*, (un de ses romans urbains, il y en a beaucoup de paysans), il y a un personnage qui a été choqué par un bombardement, et il s'est vu d'un seul coup en rêve sur Uranus, et c'était tellement épouvantable, une

horreur tellement glaciale, qu'à son réveil, tout sur la Terre lui parait merveilleux: les fleurs, les gens, et même les pires des gens. En l'occurence, dans le contexte, c'est le collabo, que lui n'arrive pas à voir comme le plus horrible des mecs. C'est un sujet très chatouilleux... On regarde l'histoire des civilisations, on parle en terme d' envahisseurs, de retombées de la science, de la guerre; en arrivant dans les pays arabes, c'étaient nous les barbares et on a ramené de là-bas quelques sophistications, après c'est l'inverse... Mais pendant que toutes ces choses se passent, c'est trop chaud, parce que d'un seul coup tu te retrouves dans un camp ou dans l'autre. Si tu ne parles pas avec horreur de certaines choses... J'aime bien les auteurs comme ça, un peu philosophes. Ca m'intéresse la philo, je sais bien qu'on dit que ça ne sert à rien, mais ça m'intéresse que des gens aient compris que ce qui était important ç'était de s'intéresser. Et non pas de s'intéresser parce qu'on croit à la finalité. Un militant, c'est la foi qui le porte, il attend le grand soir, s'il ne sert qu'à éviter le pire, ce n'est pas très bandant et il arrête, alors il ne faut pas lui dire. Il y a très peu de militants qui seraient capables d'être militant quand même tout en sachant qu'ils ne servent qu'à éviter le pire. Il faut qu'ils rêvent du grand soir. Alors, un adulte c'est quelqu'un qui continue effectivement de se battre pour un idéal, mais en n'y croyant pas. Le mec qui résiste parce qu'il sait que le mal peut se mettre à être vraiment dominant, mais qui ne se fait pas d'illusions sur le bien. Reiser avait dit un truc très juste à la télé; il y avait un type qui parlait du massacre des Cambodgiens et qui venait témoigner du génocide, et on demandait à Reiser ce qu'il en pensait *"ben oui, mais vous pouvez pas prendre des types comme vous et moi pour s'opposer à des mecs cruels et sanguinaires, il faut des types un peu entrainés, costauds, qui font le poids, mais une fois qu'ils ont repoussé les autres, vous les avez et ils sont de la même trempe, puisqu'il fallait des gens comme ça..."* C'est un peu comme dans la police, tu ne peux pas mettre des agneaux en face de la pègre... Le flic, il faut qu'il voyoute un peu, donc ça ne peut plus être un type vraiment bien, il peut se défouler, il est en carte. Mais il ressemble souvent à l'autre. Il se laisse aller à ses mauvais penchants de temps en temps. Il le fait peut-être plus souvent envers des petites frappes, ça lui évite de le faire sur des braves gens. On trouve pas l'idéal. Ce que j'aime, c'est l'idéalisme raisonné. Le paradoxe: c'est pas parce que ça n'arrivera pas qu'il faut arrêter de rêver. C'est un style, je

crois, qu'on trouve chez des gens un peu nuançés, mais je ne me vante pas qu'être comme ça est la meilleure chose, parce que le cliché populaire *"il faut de tout pour faire un monde"*, j'y crois. S'il n'y avait que des gens comme moi, ça n'irait pas très bien, mais s'il n'y avait pas de gens comme moi, ça irait vraiment très mal (sourire)... Il en faut un peu qui mettent leur grain de sel...

Parlons musique et de ton goût pour la guitare...

Ca me plait depuis toujours, mais je m'y suis mis très tard. J'ai connu les années 6O et tout ce qui s'y rattache, et donc j'ai vu pratiquement naitre le rock, et les premiers groupes en France. Il y avait des tas de gens qui ont essayé de faire des groupes, comme maintenant. J'ai aussi été admirer des petits groupes locaux dans les salles de bal. Et étant un peu timide, je n'ai jamais vraiment osé toucher à ça. Ca doit être un mélange de conditionement du milieu et de ma personnalité. Il m'est arrivé quelques fois de dire *"fais voir, montre-moi un accord"*, et ça me araissait tellement difficile que je laissais tomber. A trente ans, là j'ai commencé à apprendre. Tu me diras, j'en ai quarante et je ne suis pas très fort, mais je fais ça en dehors du boulot. Je ne suis pas très méthodique, je papillone, je touche à tout, je connais quelques accords de rock, de jazz, de bossa, etc... mais je n'ai pas fait comme certains, bien travailler un genre et mener ça assez loin. Enfin bon, je peux jouer un peu le blues ou du rock. Je le fais souvent avec Luis Régo, qui lui a été professionnel. On continue de jouer dans la cave comme des gamins et on s'amuse bien. La guitare, c'est vrai que je crois que c'est mon instrument préféré. J'aime les regarder, regarder les livres où il y en a dedans, etc... Je ne suis pas non plus quelqu'un qui sait reconnaitre tel modèle, de telle année, de telle marque, mais je les connais bien quand même. D'ailleurs, j'ai une Rickenbaker, une Stratocaster et une Telecaster, j'ai jamais eu de Gibson mais j'aimerais bien. La guitare, en ce moment, il y a beaucoup de nouvelles techniques qui apparaissent, comme le taping, des choses qui ont toujours existé, mais qui d'un seul coup vont très vite, et vont faire partie du matériel de tous les guitaristes, tout le monde en fera un peu, mélangera tout ça. Finalement, il y a des interpénétrations des genres, et la technologie suit. Tu vas avoir un type comme Steve Vaï qui va développer une certaine façon d'utiliser le vibrato par exemple, mais il en casse trois par semaine, du coup il demande à la marque d'

instruments qui lui donne des guitares pour se faire de la pub, d' essayer de lui inventer un modèle qui va pallier à ses problèmes. Ce qu'ils essaient de faire en général, de lui fabriquer une guitare qui lui permette de le faire plus facilement. Après, quelqu'un qui est moins doué que lui peut commencer à le faire. Les artiste réclament aux techniciens certaines choses qui font que la technologie évolue, et c'est intéressant parce que l'évolution de la musique se fait comme ça.

En tant qu'auditeur, tu continues toujours à t'intéresser, à découvrir des choses, récentes ou anciennes?
Oui, je surveille un peu les nouveaux groupes. Comme c'est une période sans mouvement, sans flambées, on voit arriver un mec de temps en temps. Il y a aussi un autre aspect, c'est le côté, je dirais poétique des choses, qui me fait souvent entrer en conflit avec des musiciens, ou avec des amateurs de musique extrêmement bien faite, mais plus avec les musiciens. J'ai tendance à dire qu'il y a des gens qui écoutent la musique avec une attente de poétique, et d' autres plus technique; j'ai une expression des fois, que j'ai "inventé", péjorative, *"c'est de la musique pour musiciens"*. J'ai beaucoup d' amis musiciens rock, je les collectione pas, mais en fréquentant des tas de musiciens, on finit par en renconter qui n'ont pas les défauts, les travers du musicien type, et qui sont un peu plus ouverts ou pour qui on a de la sympathie spontanèment. Et parfois, il y a des engueulades. Il y a une époque où j'étais encore un peu naïf, je sentais quelque chose qui me touchait profondèment dans un groupe, je le faisais écouter à un copain musicien qui me disait *"mais qu'est-ce que c'est que cette merde, t'endends pas, y joue faux..."*, je répondais *"mais je m'en fous, il y a quelque chose là-dedans qui me touche"*, ou alors le mec disait *"c'est bateau"*, ou encore le conflit entre jazz et rock. C'est drôle d'ailleurs parce que c'est un truc que je mettais dans un des livres, j'étais en bagnole avec Starshooter, ils cherchaient le hit-parade pour voir s'ils étaient dedans, et on entendait une musique qui était d'un haut niveau, je ne sais plus qui c'était mais ç'aurait été Charlie Parker c'était pareil. L'un d'eux disait *"arrête ta musique de supermarché..."* Pour eux, il y avait une espèce d'écoute globale qui fait que tout ça les renvoie à de la musique d'ascenseur ou je ne sais quoi. Ceux qui s'intéressent à la musique sophistiquée sont pareils, quand ils écoutent du rock, et ils pourraient écouter un génie du rock, ça leur apparait aussi merdique que

les stupidités des types qui n'ont aucun goût. C'est un vrai problème dans les discussions, on se dit *"mais avec qui on est là ?"*. Il y a des gens qui peuvent s'en rendre compte et qui peuvent s'ouvrir et d'autres qui sont bornés, et qui peuvent avoir des arguments. J'ai un ami qui est vraiment musicien, qui peut m'expliquer certaines choses techniques, et quand je lui donnais mon argument de la poésie, de l'émotion, lui me disait *"mais moi, je ne peux pas, quand j'entends quelque chose de faux, ça m'agresse..."*, c'est un peu vrai aussi, une certaine habitude qui amène une exigence fait qu'après tu entends une dissonance qui te fait mal. A la limite je dirais que c'est dommage pour eux, d'arriver à autant de sophistication d'oreille, parce qu'on est condamné à n'écouter que des choses parfaites, et avoir des plaisirs médiocres parce qu'on juge d'après une certaine perfection justement. Je dirais que la midinette qui écoute une stupidité, si elle est très émue, c'est déjà mieux que de rester "mort", et de la même façon, le savant qui écoute des choses chiantes mais parfaites et que ça fait vibrer, tant mieux. Moi, je me situe entre les deux. Je suis assez critique envers les choses qui sont très bêtes et trop standards, parce que je peux aimer les choses très bêtes (sourire) du moment qu'elles sont un peu décalées... J'ai tendance à avoir presque un argument pour protèger toutes les attitudes. Mais j'aime pas trop les gens haineux. Il y en a que ça rend haineux ou méprisants le fait qu'on s'intéresse à ceci ou cela. C'est le problème de l'identité, je vais faire de la socio à bon marché. Les gens ont besoin d'avoir l'impression d'avoir compris un certain nombre de choses en étant sur Terre, sinon s'ils apprennent à quelques années ou à quelques heures de leur mort qu'il y avait moyen de prendre ça tout à fait autrement, qu'ils se sont gourrés, c'est très décevant. J'ai l'impression qu'il y a des gens qui ont besoin de croire et d'autres qui ont moins besoin. Je n'ai pas besoin de beaucoup croire, mais j'ai besoin de maintenir ma curiosité en éveil. En musique, je cherche plus des complices que des ennemis qui vont m'expliquer que Téléphone ou XTC c'est de la merde. XTC est un groupe que j'aime vraiment beaucoup et qui a très peu de succès. Je comprends qu'on puisse trouver ça très chiant, parce que moi même, très souvent, je dois me forcer à les réécouter parce que la première approche ne me séduit pas forcèment. Et plus ça vient, plus j'en découvre les richesses. Un de leurs disques les plus riches, à mon avis, c'est *"Black Sea"*. Je trouve que les choses y sont, mais sans le

pathos et le romantisme en grosses godasses... Il y a un problème de subtilité, c'est comme le fantastique en littérature, par exemple l'horreur, on écrit *"c'était un monstre hideux, effrayant, horrible"* et tu en as qui ont peur, c'est pas ça, il faut suggérer.

C'est flagrant avec Lovecraft où il n'y a rien, *"l'horreur indescriptible, innommable"*...

Il est chiant. Il y a des gens qui sont étranges sans le savoir, d'autres qui le savent très bien, ils fabriquent le truc, mais ils sont tellement riches avec des milliers de détails qui font qu'ils sont autrement que les autres, qu'à la fin, pris en bloc, ils donnent quelque chose d'étrange, même si ce sont des gens qui consciemment cultivent leur différence... Je reviens à XTC, j'y vois des tas de choses, et parce qu'ils ont un esprit critique, ils se disent *"oh, on va quand même pas le faire comme ça"*, parfois peut-être qu'ils ratent aussi... Mais je ne passe pas ma vie avec XTC, même s'il y a des dominantes, comme dans le jazz où c'est plutôt Miles Davis, parce que je l'ai trouvé un peu plus large, plus créatif, et que j'aime bien sa personnalité... J'ai une plus grande passion pour Miles Davis que pour Coltrane, alors que j'ai écouté presque tout Coltrane pour lequel j'ai beaucoup de respect, il m'en impose, son côté mystique me plait beaucoup, il y a une espèce de noblesse. Mais il se trouve que ce qui a été le plus proche de moi, c'est Miles Davis.

Je me souviens, il y a deux ans, t'avoir vu au concert des Cramps. Un groupe-culte comme on dit, qu'est-ce que tu en penses?

Voilà, justement un groupe comme les Cramps c'est un des aspects de la musique rock... Musicalement il n'y a quasiment rien, encore faut-il en avoir le goût... Ce que je voulais dire à propos des jazzmen qui se moquent du rock parce qu'il est fait de trois ou quatre accords, c'est d'être d'une stupidité totale que d'avoir cet argument là, puisque ça n'a jamais été l'harmonie qui fait la richesse d'une musique, il y a des cas où ça l'est, mais par exemple la musique indienne se joue toujours sur le même accord et elle est autrement plus complexe que le jazz parfois. Les gens qui s'intéressent au bebop par exemple, où il y a des tas de renversements et des harmonies avec des accords toutes les demies-secondes, ils ne savent pas qu'ils ne savent pas jouer du rock, parce que c'est une autre approche. Harmoniquement c'est l'enfance de l'art n'importe quelle grille de rock, mais il y a un esprit qui fait dire à celui qui aime ça *"c'en est ou c'en est pas"*. Les Cramps c'en est; cette perversion du rockabilly, je trouve que c'est poétique. C'est pour ça que je vais les voir une, deux ou trois fois, et que j'écoute leurs disques. Il y a des fois où c'est le moment, avec la réverb et les hoquets du chanteur. Il faut que ça soit fait dans l'esprit. Par exemple, dans le flamenco, il y a la tradition et les progressistes. Ces derniers n'apportent pas grand-chose, ils amènent une basse... mais ils peuvent être très forts quand même. Tu as un type comme El Camaron, qui est le grand chanteur gitan. Il a parfois des groupes électriques, et d'autres fois où il est juste avec son guitariste; il est très fort dans la tradition, et il reste bon quand il est progressiste. Mais on ne peut pas dire qu'il a inventé, la tradition elle-même a été tellement loin avec les choses de base que c'est une musique tout à fait comme le blues; c'est à dire qu'il faut arriver à faire quelque chose avec cette formule quasiment imposée, dont il ne faut pas sortir sinon ce n'est plus l'esprit. Les Cramps font partie des choses éphémères que j'aime bien et je suis content que ça existe. Maintenant, l'identification c'est finie depuis longtemps, heureusement, mais je sais aussi qu'il y a des gens qui peuvent aimer les Cramps, parce que c'est la famille Cramps, ils achètent les mêmes godasses... Encore que je le conçoive, je ne méprise pas ça, parce que c'est poétique d'être dans un "trip" comme on dit. On peut le faire plus ou moins bêtement. On peut être pathétique tellement on existe pas, comme on peut être de la famille, avec une certaine complicité... enthousiaste et gaie. Pour prendre une antithèse des Cramps, j'ai beaucoup aimé Joy Division. Il y avait quelque chose, pourtant, on aurait pu dire c'est du bazar, de la pacotille. On met de la réverb, la voix d'outre-tombe, tout ça, eh bien non, ça marchait. Il y a des gens qui ont l'air de sortir de nulle part, ou alors ils sont tellement de *"là"*, comme quand on dit *"c'est tellement anglais"*, ça pouvait pas être américain. Je peux marcher à l'éxotisme. Au bon sens, de ce qui est vraiment étrange pour moi, et qui est quelque chose d'inconscient chez la personne qui l'exprime. Elle est anglaise, et elle ne sait pas que c'est ça qui est spécifique chez elle. Au contraire, peut- être que si elle le savait, pour peu que ce ne soit pas quelqu'un de nationaliste, elle s'en débarrasserait. Souvent quand c'est inconscient, ce qui est bien ce sont les spécificités. Joy Division, c'était très étrange, personnel, et quand même

anglais. Après, tout ce qui a été influencé, c'était vaguement européen, qui donne dans l'incantation. Ce que je sais, c'est que je suis très prudent en tout. Je suis content d'être assez ouvert, parce qu'au lieu de dire toute ma vie, après avoir reçu les premières impressions d'une chose, moi ça, ça me fait chier. Combien de choses auxquelles j'ai pu m'ouvrir m'auraient échappé si j'avais été quelqu'un qui aime bien avoir des "idées" sur les choses. Mais je suis aussi contre l' argument *"je le sens ou je le sens pas"*. J'ai envie de dire *"tes tripes peuvent se mettre le doigt dans l'oeil"*, on ne peut pas savoir à quel point on est bouché, comme on entend pas, on ne sait pas voir, et d'un seul coup on nous les ouvre. Je suis pour l'approche culturelle, l'enseignement, essayer de savoir, la curiosité par rapport à un domaine.

On ne te voit plus beaucoup comme scénariste de BD?
Je faisais ça en plus, en dehors du boulot. Quelqu'un comme Gibrat c'est sa vie, c'est son travail. Quand il a un scénario en main, il passe huit heures par jour à sa table à dessin. ça l'amène à faire du travail d'illustration, de la pub, sinon il crève de faim. Si les Goudard marchaient bien, on en ferait plus, en essayant de faire mieux. Mais il est question d'en refaire un où le héros part au service militaire. AvecVuillemin, c'est plutôt accidentel. On est potes, et on a fait ça en sifflotant. ça ne voulait pas dire qu'on commencait une collaboration régulière.

Et tu n'as pas été sollicité par d'autres dessinateurs?
Non, pas tellement. Les professionels de la presse ne font pas leur travail. ILs ne savent pas qui fait quoi. Les mecs qui pourraient le faire, Phil Casoar par exemple, qui ont l'oeil, qui sentent, qui comprennent, qui font la part des choses, qui ne sont pas dans une bande, qui savent quels sont les qualités et les défauts de Libération, d'Actuel, se refusent à faire ce boulot. C'est vrai qu'en mesurant, comme pour tout, mes capacités dans le domaine du scénar, je me dis que dans une certaine catégorie, avec la fantaisie que j'ai, et puis un petit sens du réalisme et du dialogue, je pouvais, si on me titillait, donner des trucs. Mais si on ne vient pas me chercher, il y a des tas de choses qui ne se font pas et qui auraient pu se faire. En faisant de la BD en dilletante, ça l'est plus que jamais.

Et le cinéma?
J'ai d'abord été repéré par des gens comme Stévenin, Pialat. J'ai passé des moments avec eux. Ils se trouvent que ce sont des "zauteurs" comme on dit. Maintenant, je suis peut-être guéri de ça. Je me sens assez proche d'eux, il y a des choses d'eux que j'aime bien, et en même temps j'ai compris que c'étaient des fous. Il ne fallait pas trop les approcher, dans le domaine du travail. Et ils pensent à peu près la même chose de moi... On pense chacun les uns des autres qu'on ne peut pas travailler ensemble... sauf qu'on le pense d'une manière péjorative pour l'autre. On se dit *"lui il veut toujours se faire aider, mais en fait personne ne peut travailler avec lui"*, enfin, personne de digne, parce qu'ils finissent toujours par trouver un collaborateur qui supporte les humiliations ou je ne sais quoi. Mais l'autre va dire *"il est très bien, il fait des bouquins, mais dès qu'il faut bosser avec quelqu'un il peut pas"*. Or c'est faux, je l'ai prouvé, je l'ai fait ailleurs... J'ai toujours cette tendance à vouloir dire à la fin, à glisser un petit mot, pour montrer que c'est moi qui ait raison. Avec eux, il y a eu des moments intéressants, et en même temps, pas grand chose n'a abouti...

Dans *"Double messieurs"*, tu es crédité pour les dialogues...
Oui, au début j'ai été un peu puni, et puis il m'a remis... Par exemple Pialat, je l'aime bien, je dirais que c'est dommage qu'on ne puisse pas profiter de ce qu'il y a de bien chez lui (sourire)... Stévenin, c'est un peu plus, on s'est vraiment baladé comme des potes, à rigoler énormèment, ce qui est plus difficile avec Pialat. Mais au bout d'un moment, j'en ai eu marre des intelligents. Je me suis dit *"laissons-nous aller dans la variété"*, parce que ce qui est intéressant aussi c'est d'avoir assez d'argent pour vivre tranquillement, et puis se passionner pour des choses, ne pas être obligé de créer etc... J'ai aussi eu des déboires de ce côté là, avec des gens pas auteurs, ceux qui fabriquent des films, pour qui tout est une idée. Ils voient passer les pompiers (bruit de sirène dans la rue), ils se disent que ça serait bien de faire un film sur les pompiers... C'est le contraire de ceux qui ont un univers à eux, avec des obsessions, c'est ça les auteurs; les autres tout est bon... Il y a un moment où j'ai eu un dégoût du monde du cinéma. Je me suis aperçu qu'ils étaient malpropres aussi. Parce qu'il y a cet aspect là, des types qui viennent te voir *"j'ai lu vos livres, ça me plait beaucoup peut-être qu'on pourrait*

travailler ensemble, est-ce que ça vous intéresserait? Oui, bien voilà ce que j'ai envie de faire, ok. Ecoutez je pars en Italie quinze jours à mon retour je vous appelle, on commence." Pas de nouvelles un mois après, ni jamais, quatre, cinq comme ça. Un jour, j'ai compris, en fait ils ont toujours six ou sept projets ensemble, et quand il y en a qui démarre, ça les prend complètement, et ils n'ont pas la correction élémentaire d'aller dire aux autres qu'ils ont plus ou moins engagé moralement *"dites donc, là ça s'arrête..."* Ce côté goujat, au début m'a profondèment choqué, et maintenant je me dis *"écoute, ou tu es radical et tu ne veux plus rien à voir avec ça..."* et de radicalisme en radicalisme, tu deviens un anachorète au fond d'une grotte, *"ou alors, tu essaies de ne pas trop t'abimer, de te respecter en ne faisant pas les trucs les plus crados"*, en te disant qu'au fond ce n'est pas très important. La compromission où elle s'arrête, etc... Alors tu trouves ta limite, comme moi quand j'écris dans les journaux, je me suis dit *"maintenant que Charlie-Hebdo n' existe plus, les supports m'indifférent"*, si on me prend, eh bien j'écris mes clowneries. Je n'irais pas jusque dans Minute, parce que c'est très moche, ça pue... et j'ai regardé, je l'ai lu, pour voir. Je suis choqué par la bêtise, ça me fait très peur. La bêtise qu'on voit dans France-Soir fait peur aussi, mais c'est un peu niais, c'est la tradition, mais bon, il y a une mesure, même quand c'est réactionnaire. Tandis que les autres, il y a une pathologie, quelque chose de très laid, une menace, une envie de cogner tout ce qui n'est pas droit qui est assez effrayante. Je ne pourrais pas aller là dedans, mais sinon bon... J'ai eu des habitudes de luxe en travaillant à Hara-Kiri, Charlie-Hebdo, c'était la liberté totale. Tu pouvais même dire du mal d'un mec du journal; je m'étais moqué de Wolinski, à son retour de Russie, qui disait *"on est très bien reçu, on avait des limousines..."* (sourire), et je n'ai jamais eu de problèmes avec lui. Tandis qu'ailleurs, j'ai remarqué qu'il faut être de la famille, que les gens écrivent pour les autres journalistes, c'est tout un petit monde. J'ai eu l'occasion d'éprouver ça à Libération ou dans d'autres journaux... On est avec les nains, et pourtant je ne me prends pas pour un immense... Tu te dis *"ouais, je sais que c'est ça la nature humaine, mais pas eux..."* Eh bien si, eux! Mais très platement, comme on en fait la caricature. D'un seul coup, j'ai été ramené à la réalité (sourire), bon, maintenant je connais ça, et comme je suis un grand garçon, je vois ce que c'est, je vais faire attention en faisant ceci, cela... Alors, je vais un peu

partout... Dans le cinéma récemment, j'ai eu la chance de connaitre un type qui avait lu mes bouquins et qui était intéressé. Il s'appelle Bernard Stora, et il a été assistant-réalisateur pendant très longtemps de tas de gens comme Melville etc... Il a fait des films, et il m'a dit *"j'aimerais bien qu'on travaille ensemble"*, je lui ai répondu que ça me tentait. On lui a proposé d'adapter un roman pour la télévision, il était déjà sur l'écriture d'une série sur Bonaparte, et il accepté de le réaliser mais il n'avait pas le temps de l'écrire et il me l'a filé. Là, je suis en train de faire ça. Et on a d'autres projets, si tout se passe bien, ça entraine d'autres choses, si ça se passe mal, ça s'arrête là. Je suis beaucoup plus reparti sur un truc très simple, très droit. Ce type là n'est apparement pas comme 90 % des gens là-dedans. Il a plus de rigueur. Alors, justement aux yeux des autres dont je parlais, il va apparaitre comme une espèce de faf du cinoche (sourire), le bon élève ou je ne sais quoi. Et moi je m'aperçois qu'il a autant de fantaisie qu'eux, et de poésie intérieure, mais il n'a pas leurs défauts. Peut-être que pour avoir la petite pointe en plus, il faut le défaut aussi, je n'en sais rien... En tout cas pour l'instant, je préfère des gens comme lui... à ceux avec qui les choses s'accumulent. Il y a une complémentarité, si moi j'ai la fantaisie, lui a plus de rigueur. Donc, je ne me mettrai pas en colère en disant *"mais qu'est-ce qu'il m'a fait celui-là ?"*, et je suis aussi porté à ne pas le décevoir. C'est une collaboration qui marche bien. Comme en BD, je n'ai pas été très recherché. Et là aussi, ils ne se basent pas sur tes capacités, mais sur un ouï-dire, une vague approche. Si demain tu es dans un coup qui a marché, tu reçois dix coups de fil aussitôt; mais si ce n'est pas le cas, tu peux être le plus génial écriveur que tu n'auras personne pour t'appeller. Ils sont comme ça. Est-ce que je suis autrement ?... Je crois que je suis un petit peu autrement, je crois l'avoir un peu prouvé. Justement quand je faisais de la presse, parce qu'on peut dire *"ah c'est facile de parler comme ça..."*, mais quand tu es dedans, c'est difficile de prendre du recul... Avec la chronique *"Il y connait rien"*, j'essayais d'aller découvrir, je me mettais à la place du mec au fin fond de sa province qui n'a pas le temps, ni les moyens d'aller fouiller, et si tu as un excité qui lui signale des trucs et lui donne envie, eh bien ça y est, c'est à ça que servent les journaux. Mais les trois-quart en ce moment couvrent au lieu de découvrir. C'est le terme consacré, on couvre l'événement, mais on ne découvre rien du tout. Si on se met à découvrir, il y a le rédacteur en chef qui vous accuse de faire dans le misérabilisme...d'aller chercher

les obscurs pour se montrer original... Donc, c'est une impasse partout, et en même temps s'ils ne sont pas putes ils crèvent, parce qu'il n'y a pas assez de gens qui exigent une certaine qualité pour faire un journal. Trente mille exemplaires déjà ça meurt. C'est beaucoup de monde trente mille. Mais il en faut cinquante, soixante mille. C'est pour ça d'une certaine façon, vive le fanzine (la revue confidentielle, estimé Jackie, N.D.L.R.). Je continue quand même de garder un contact, à faire des trucs, parce que ça me pousse à écrire. Sinon, je ne fous rien, je joue de la guitare tout l'après-midi. Je crois que j'aime bien tout faire, un peu dans la presse, un peu dans le cinoche... Maintenant, j'avoue que ce que je redoute le plus, c'est d'être obligé d'être dans une équipe. Travailler tout seul est très difficile parce qu'on est son propre ennemi, mais c'est formidable , on est totalement libre. Evidemment, on remet au lendemain etc... Mais c'est l'idéal. Il y a de bons moments parfois dans les équipes, il y a de la camaraderie comme on dit, on se fait rire les uns les autres. Quand ça marche, on se stimule, d'une idée médiocre rattrapée au vol on tire un fil qui nous amène à LA bonne idée, qui ne serait pas venue toute seule. Mais je suis un peu fatigué des gens. En plus, en vieillissant, je suis plus timide, plus coincé quoi. J'ai une formule dans *"Je suis décevant"* que j'utilise pour le narrateur mais qui est vraiment moi *"je ne suis impressionné par personne, et mal à l'aise devant presque tout le monde"*. Et puis, j'ai eu à souffrir des rapports avec les gens. J'ai vu des jalousies, des choses comme ça, ça m'affectait énormèment. Je ne suis pas bon pour les rapports passionnels; les gens qui se font des crasses, je n'en reviens pas. Quand je m'aperçois d'un truc, je deviens muet, je constate, et ça me fait du mal, et ça me fout très mal à l'aise. Je ne suis pas quelqu'un qui en tire une espèce d'arme de sa sacoche en disant *"lui, je vais lui faire comprendre que je sais qu'il a fait ça, je le tiens, il va être merdeux"*. ça arrive fatalement quand il y a des groupes, tu découvres ça chez un mec qui fout son pied dans la porte, je l'ai vu à Hara-Kiri, des gens se comporter ainsi, avides. Ou alors, croire que je l'étais. Alors qu'au contraire, tu as le défaut de t'être arrêté devant les portes qu'on t'as ouvert. Bref, seul je suis bien mieux.

C'est une bonne conclusion (rires).

One Night In America
THE PLUMSOULS

One Night In America
disponible sur CD (FC 048 CD) LP (FC 048) K7 (FCK 048)
FAN CLUB
distribution New Rose

PARIS tête DE MORT

JIM BONES RULES

JIM BONES RULES! OK! LE HEROS DE Y5P5, UN MORT VIVANT BORGNE, CHARMANT ROMANTIQUE ET PLEIN D'APPETIT MERITERAIT BIEN UNE POSTERITE AUSSI RICHE QUE LES MULTIPLES FREDDY ET AUTRES ALIEN...

IL SUFFIRAIT QUE Y5 P5 RENCONTRE SON ROMERO OU SON SAM "EVIL DEAD" RAIMI ...IL EST JUSTE L'HEURE.. LE MONDE ATTEND LA LOI DE JIM BONES: ENFIN UN OEIL GRAND OUVERT SUR LA SITUATION: EH OUI... APRES AVOIR COMBATTU SOUS LE DRAPEAU DE PARI BAR ROCK ET DES BARROCKS JIM BONES REPOND A SA MANIERE AU BICENTENNAIRE EXSANGUE DE 1789: AUX LIBERTE! EGARITE! FRATERNIQUE! PARIS! FRANCE! UNIVERS! DES SANS CULOTTES RAILLE! 1989? RANCE UNIVERS! RIS PAS TETE DE MORT!

ET COMME DISAIT NOTRE AMI JOSEPH STALINE "TOUJOUR LA MORT GAGNE..." EN INTITULANT AINSI CETTE CHRONIQUE AU MOINS SUIS JE CERTAIN D'ETRE DU PARTI DES VAINQUEURS... OU... ENVAHISSEURS... UNE PLANETE ...UNE CAPITALE, STYLE DU NEW ORDER... QUE NOUS EVOQUIONS IL N'YA PAS SI LONGTEMPS DANS LE LEGUME D'UN CERTAIN JOUR...

OK LOGO Y5 P5

EH OUI! LE ROCK YUPPIE S'INSTALLE... ET JACK CHIRAC AIMERAIT BIEN STAPER MADONNA PENDANT QUE JACK LANG ESSAYE DE S'Y MAITRE...



...J'ENTENDS DEJA D'ICI CERTAINS HURLEMENTS INTEGRISTES: "NON SEULEMENT IL FAIT DANS LE SYMBOLISME RELOU MAIS EN PLUS IL OSE IDENTIFIER MADONNA AU ROCK'N ROLL ?!!? ☠ ! ◉ !! "

MAIS LA, SI JE DEMANDE SON AVIS A JIM BONES, IL EST TOUT A FAIT DU MIEN ET TROUVE LA MADONNE TOUT A FAIT COMESTIBLE MEME SI ELLE S'EST RETROUVEE MELEE A BIEN DES MENUS ET DES PLATS INDIGESTES... ET LE SHOW BIZZ EST BIEN OBLIGE DE VENDRE DES CHAIRS FRAICHES AUX VENTRES AVIDES S'IL VEUT QUE LA COURBE DES VENTES NE BAISSE...

ON A LE DROIT DE NE PAS COMPLETEMENT DESESPERER D'UN MONDE QUI POUR SUBSISTER DOIT ENCORE LAISSER PASSER DANS SES TOP 50 DES TRACES DE VARIETE NON AVARIEE, DES TRACES DE ROCK N ROLL AU SENS TRES LARGE ET TRES POP DU TERME; DANS CERTAINS MOMENTS DE GENS COMME PRINCE, M JACKSON, DAHO, ELLI NIAGARA, FAT BOYS, BEASTIE BOYS, VOGUE NEO FOLK POGUES ASHOKED, DE M. FARNER, A MIT SOUKO ETC ....

EVIDEMMENT TOUS ARRIVES MAIS DANS QUEL ETAT...

TOUS UN PEU + OU MOINS MANGES PAR LES PETITS COCHONS HI.HI.TECH, SUR PRODUCTIONS ET REFROIDISSEMENTS D'HIVER GLOBAL... LE LISIER ENVAHIT TOUT COMME EN BRETAGNE ET BIENTOT PLUS D'EAU POTABLE?...

QUOI QU'IL EN SOIT LE REPLI FRILEUX SUR LE GARAGELAND OU LE HARDCORELAND NE SEMBLE PAS LA JUSTE RIPOSTE... ET RESTENT A INVENTER LES SONS LES CHANSONS IMPARABLES QUI NAITRONT POUR FRAPPER L'AVARIETE...

ET S'IL NE VOUS RESTE QU'UN OEIL IL EST FACILE DE VOIR QUE LE ROCK'N ROLL N'A JAMAIS ETE AUTRE CHOSE QU'UNE HISTOIRE DE BOUGES DE BOUGER, DE S'AGITER DE CRIER, DES'ENREGISTRER DE SE PHOTOGRAPHIER, DE SE RADIOSTARTELEVISER (VOIR "HAIRSPRAY" DE JOHN WATERS) EST CE TELLEMENT PLUS MAL QUE LES STING RAYS OU LES BERURIERS? VIVE LA VARIETE! DANSER, S'AMUSER L'ETERNELLE NOUVEAUTE, A CHAQUE FOIS OUBLIEE... ET QUI SOUS LA NEIGE DU VILLAGE PLANETAIRE GARDE TOUTES SES

CHANCES DE POUVOIR TOUT INCENDIER...

"FUGAZI"?

"SITUATION FOUTUE" EN SLANG DE GI RICAIN AU VIETNAM, NOM DU NOUVEAU GROUPE DE IAN MAC KAYE EX CHANTEUR DE MINOR THREAT GROUPE PHARE DE LA SCENE H-CORE DE WASHINGTON DC ENTRE 80 ET 85, INSPIRATEUR DU "STRAIGHT EDGE"...UN DES MOMENTS LES PLUS FORTS DE LA RENTREE 88 AVEC HENRY ROLLINS, LE CHARLIE MANSON HC AVEC UN GRAND SOLEIL TATOUE DANS LE DOS AVEC ECRIT TOUT AUTOUR "SEARCH & DESTROY"

BEAUCOUP DE FANS DE ROCK BLOQUENT SUR LE HC ALORS QUE DE SNFU AUX STUPIDS EN PASSANT PAR NAKED RAY GUN, HARDS ON NOUS BIEN MONTRE QUE LE PLUS FORT DE LA SCENE SE PASSE LA AUJOURD'HUI (A PARIS IL YA PEUT ETRE SURPRESE A ATTENDRE DES COSMIC WURST ET DES TOUT NEUFS ELECTRIC BOOGIES) SANS PARLER DES GESTATIONS EN COURS EX HEIMAT ETC...

TEL QUE LE "BLOB" LE HC EST EN TRAIN DE TOUT REINTEGRER ET DE TOUT RE-INVENTER; DE TOUT AIGUISER : POINT FAIBLE LES RACINES SEVENTIES, MAIS SIXTIES REGGAE FOLK DISCO TOUT Y PASSE OU Y PASSERA...

SEULE IMPASSE ET DE TAILLE LES FIFTIES LA OU LE MAXIMUM POUVAIT ETRE FAIT PAR LE MINIMUM... OU L'INTENSITE, LE VERTIGE VENAIT D'ABORD DE LA VOIX DU CHANTEUR...

L'AVENIR APPARTIENDRA PEUT ETRE A CEUX QUI AURONT SAISI QUE RESTE A FAIRE LA DERNIERE JONCTION MAJEURE; LA FEERIE DE L'EMOTION GLAMOUR DE LA VIS;;, L'ULTIME CELESTE VENGEANCE DE GEGENE ET LA FURIE DIFFICILEMENT DEPASSABLE DES "RAW POWER" "KRE ATOR" OU NAPALM DEATH"

L'EMOCORE" DE FUGAZI, LES GRANDES LENTEURS DE ROLLINS... PREMIERES TENTATIVE DE DEPASSEMENT DU CONDITIONNEMENT HC

"COMBO"? JE N'INTITULERAIS JAMAIS UNE PUBLICATION "ROCK N ROLL" DE CE NOM... D'ABORD ÇA FAIT TROP INITIÉ ENSUITE, EN BON CANNIBALE JE PENSE AVEC JIM BONES QUE LA CHAIR FRAICHE A COMMENCE A

MANQUER QUAND AU DEBUT DES SIXTIES SONT APPARUS CES PUTAINS DE GROUPES ... AVANT IL Y AVAIT D'ABORD LES CHANTEURS... LA VOIX BIEN EN AVANT... ...ET MEME SI IL YA EU LES STONES ET LES BEATLES IL FAUT BIEN AVOUER QU'UNE SEULE PERSONNE SERA TOUJOURS PLUS FLASHANTE QU'UN GROUPE MEME SI CE GROUPE FLASH.

EN ATTENDANT MALGRE LA RESERVE "ELITISTE" (AUSSI HELAS, PAR SON PRIX) LA TENTATIVE DE COMBO N'AURA PAS ETE INUTILE SI ELLE CONTRIBUE A UNE RENCONTRE PAS SI EVIDENTE ROCK ET LITTERATURE ET SURTOUT ECRITURE SANS SOMBRER DANS L'UNIVERSITAIRE, NI LA LITTERAIRE TRAP... A QUAND ENFIN LE "DISCOREVUE" SLC DES ANNEES 90, REMETTANT LES PENDULES A L'HEURE ENTRE SCENES PARALLELES, LE CRYPTIC FANATIC, ET LES ECLAIRCIES DU TOP 50, ENTRE ECRITURE ET POSTER, ENTRE GRAPHISME DELIRE ET MISE EN PAGE PARIS MATCH GRANDE EPOQUE TYPO-POIDS DES MOTS, IMAGES -CHOC DES PHOTOS? REVELATION ET PUBLICITE DES REALITES NEGLIGEES, OUBLIEES, CONDAMNEES...

VOIR REEDITION DANS JUKE BOX DE CE CAS UNIQUE DE LA PRESSE ROCK EN FRANCE DURANT LES SIXTIES : INTEGRE, OUVERT ET TEEN AGER

UN MAGAZINE COUVRANT TOUTES LES SCENES "ROCK" ET DONT ON PUISSE DIRE COMME COPPOLA PARLANT DE SON DERNIER FILM "FUCKER" DANS LES CAHIERS DU C... "JE SUIS SÛR QU'IL YA AUJOURD'HUI PLEIN DE GENS QUI ONT QUELQUE CHOSE A DIRE ET QUI SONT ARRETES. ET LE FILM S'ADRESSE A EUX POUR LEUR DIRE DE JAMAIS SE DECOURAGER."



Bertrand Delcour

MEZCAL TERMINAL
EDITIONS CLIMATS

PREPARANT UN SALON INTERNATIONAL DE LA TETE DE MORT" JE SUIS CONTRAINT D'EVOQUER UN JEUNE ROMANCIER DE GOUT : EN COUVRANTE, POSADA LE ROI MEXICAIN DU SQUELETTE DE BUT DE SIECLE "MEZCAL TERMINAL"? POLAR ROMANTIQUE NOIR BRANCHÉ DREPOU ET PORT PEU MEZCAL... UN NOUVEL ANDRE HELENA ??

NON PAS DE FLEUVE ICI! COLLECTION GHERE ET ELEGANTE, TON TROP LECHE MAN POUR LE GRAND ROMAN DESTROY... MAIS DELCOURT PEUT TRES FORT...

"VOILA L'EMPLACEMENT PUBLICITAIRE DU VAGUE A L'AME... LE FOND DE TOUT EST AMER ET SERPENTIFORME... LA VIE A DES GESTES DE NOYEE SUFFOQUEE PAR DES LARMES DE CROCODILE"

WE NEED MORE TERMINAL DELCOURT!!!

OMNES DEAD

HERETIQUES, ARNAQUEURS ET AVANTAGEUX. LE POINT SUR LES CD.

Par ProvocKmaN

Le Compact Disk est la plus grande escroquerie du Rock 'n' Roll. Et de toutes les musiques d'ailleurs. Un CD coûte en moyenne 100 Frs, un album vinyl 70 Frs. Trente francs de différence alors que les coûts de fabrication sont IDENTIQUES. Ce n'est plus du vol, c'est de l'arnaque, surout quand il s'agit de produits mille fois rentabilisés (les rééditions). Un Beatles-plastique se déniche à 60 balles, pour le laser, vas-y mon vieux, sois pas radin, raque 115 francs. Et que les grosses compagnies ne viennent pas nous dire que *"vous savez, le marché du disque, c'est pas Byzance, c'est plus c'qu'c'était..."*. Mon cul, ouais... De la zique, on en vend BEAUCOUP, surtout depuis l' explosion du compact (50% des ventes discographiques à peu près, avec une majoration de 30% des bénéfices par CD vendu, ça en fait du pognon). Pour les moyens ou petits labels, c'est autre chose (d' autant qu'ils ont tendance à faire baisser les prix). Bref, le Compact est encore considéré comme un objet d'élite, un luxe et pourtant des avantages, il en a. Le son évidemment (bien que je serais curieux de savoir combien de lecteurs CD sont couplés avec des enceintes de haute qualité car les chaînes complètes à moins de 3.000 frs n'offrent pas cette condition sine qua non pour profiter pleinement du

plus sonore que proposent les Compacts), l'inaltérabilité (puisque qu'il n'y a pas de contact physique entre le lecteur et le CD et très peu de poussière entre le boitier et le lecteur rééllement hermétique), la commodité d'utilisation (choix des titres, saut rapide de morceaux en morceaux, toutes les chansons sur une seule face, programmation, répétition de l'écoute même si cela frise parfois la gadgetisation...), les bonus (titres spécialement enregistrés pour le format CD, singles rajoutés ou deux Lp's pour le prix d'un seul ou d'un et demi, malheureusement c'est loin d'être systématique, attention aussi aux fonds de tiroir: live, remix, musique sans le chant, bandes passées à l'envers (oui, oui, ça c'est entendu!)), les livrets (rares, parfois intéressants, parfois somptueux, parfois non), le gain de place (touts petits mais tellement moins plaisants à regarder qu'un album) et un éventail de choix désormais convaincant pour les "gros" artistes (méfiez vous quand même des *Best Of* douteux...) et qui commence à s'étendre sérieusement à des productions plus confidentielles (celles qui nous intéressent, quoi!). Par contre, honte au re-travail hérétique (digitalisation) de certaines bandes pré stéréophoniques sans parler des coupures dans les enchaînements des titres (pour permettre la programmation). Madame, Mademoiselle, Monsieur, Jeune Homme: les CD sont là et l'industrie phonographique fait tout pour les imposer (jusqu'à passer au pilon les vinyls et les supprimer de ses catalogues). En faisant gaffe, vous (oui, VOUS) pouvez y gagner au change. Et pas qu'un peu ! (Scoop: bientôt les lecteurs laser vinyl (le bonheur) et mieux encore: les lecteurs laser compatibles CD/Vinyl (la perfection). Et pour finir, mini sélection de CD indispensables pour leur rapport qualité/prix: **Chuck Berry** (*"Hail! Hail! Rock 'n' Roll"*, Carrere, 28 classiques à la file, 80 Frs), **Eddie Cochran** (*"CD Box Set"*: quatre compacts soit 113 titres, un livret en couleurs, EMI/Liberty, 300 Frs), **The Remains** (*"The Remains"*, l'intégral, 26 titres, 70 minutes de bonheur, Fan Club/New Rose), **Les Satellites** (*"Du Grouve Et Des Souris"*, idem que le Lp + 3 bonus, splendide livret, Bondage, 80 Frs), **Paul Roland** (*"Happy Families"*, magistrale nouveauté, 2 inédits, New Rose, 95 Frs), compilation *"Blues Roots"* (23 titres, une heure de Bluueeees de grande valeur, beaucoup d'inconnus, Tomato, 70 Frs), *"Back From The Grave #1/ 2/ 3/ 4"* (désolé, celui-là n'existe pas... peut-être qu'un jour... Tu me diras, ça servirait à quoi?).

BONDAGE

BOUTIQUE !!!



VENTE
ACHAT / ECHANGE
DISQUES
COMPACTS
K7
INDEPENDANTS
IMPORTS
RARETES
ZINES

HORAIRES: 11h-19h

46, rue du Roi de Sicile.
75004 Paris
(Métro Hotel de Ville)

BACK FROM THE GRAVE VOL.7

Par Yannick Bourg

Ce volume 7 de la série est aussi le 13ème album paru chez Crypt. Et être placé sous la domination du fameux chiffre treize, est-ce de bon augure pour le plaisir du consommateur? Ou des maléfices accompagnent-ils l'obscur objet de nos délices pour mieux s'emparer de nos esgourdes endormies et se frayer une voie jusqu'à notre âme corrompue par l'écoute des six précédents volumes? Pour le savoir, il suffit de poser la pointe du diamant sur le vynil. Aussitôt une aile noire-corbeau s'élève, glisse sur le mur salpétré et envahit peu à peu la pièce où résonnent les premiers accords d'*"Egyptian Thing"*. L'aile a tôt fait de vous couvrir de son ombre et de fournir l'exacte métaphore. Ainsi s'exprime l'ingénue et pourtant suprême magie. Vous êtes possédé. Et tapi dans un coin, il faut se résigner; l'allergie Crypt a encore touché. Les lecteurs agacés par cette byzantine introduction, je leur conseille de s'abandonner, le Garage-Punk (sixties) est ainsi fait, substance volatile. Mais qu'est-ce que le Garage-Punk? demande le voyageur spacio-temporel hébété, et la réponse fera bailler un nombre considérable de lecteurs avertis à qui je conseille donc de sauter (et non se faire...) au paragraphe suivant. Dans mon docte dévouement, je dirai aux rares témoins que la constellation des milliers de groupes dans ces années d'or 65-66-67 était formée de jeunes américains (entre 11 et 18 ans) bien mis et mal dans leur peau qui, euphorisés par l'invasion anglaise (Beatles, Stones, etc...), expriment à leur tour des sentiments purs et digitaux (amour/haine

le plus souvent) avec la plus grande ferveur. Le phénomène fut aussi spontané que bref (fin pour X raisons: psychédélisme, Vietnam, fac, mariage, etc...), et les traces de leur fulgurante existence sont les morceaux rescapés de 45t édités par le groupe lui-même ou par une petite boîte de disques locale. Alors, avec ce double Lp, la somme est définitive, et si l'on en croit Tim Warren (wild-punk guru de l'Oeuvre exhumée) le filon est épuisé. Bye, bye, B.F.T.G! Le forceps a été raccroché. Et ce dernier accouchement ne fut pas sans douleur, mais l'attente est récompensé au centuple, les bébés (des jumeaux, rendez-vous compte...) sont splendides. L'emballage est toujours du bel ouvrage: notes complètes, commentaires enragés, photos, pochette ad-hoc. Un modèle pour toutes les compilations. B.F.T.G agit sur l'auditeur comme une ultime potion magique; qui nous guérit des impuretés et des débris agglutinés comme autant de parasites et saloperies (teignes, morbaks, staphilocoques, poux...) dans chaque fibre de notre matière parfois végétative et engluée dans la soupe chiasseuse servie par les média. Il serait temps de compisser et conchier les radios et TV serviles (pléonasme), et d'applaudir (à retardement, mais bon...) à s'en faire péter les osselets les forces vives incarnées par les amateurs sauvages des groupes mid-sixties. Dois-je décortiquer le fruit défendu du plaisir? Oui, il doit! L'oreille impénitente a de ses exigences que la raison refroidie veut ignorer. Soient 34 façons de se laisser exploser le cérumen dans les conduits, et d'être récurré à fond les écoutilles. 34 diamants bruts qui écorchent la sensibilité émoussée par de trop fréquentes expositions aux rayons émollients des radiotévémenstruelles et leur jus infâme où baigne le moindre pollueur sonore (fin de la digression répétitive). Le peigne-cul cherchera en vain dans ce testament la scorie qui déprécierait l'ensemble. Mais les sons ici-bas gravés marquent à tout jamais la valeur inestimable du dynamisme innocent et frais de ces teenagers. La naïveté fougueuse et inventive leur permet toutes les audaces (rarement) égalées par la suite. Qu'est-ce qui fait que ce double Lp est affolant?! Simplement, c'est le sommet de la pyramide bancale punk-sixties; c'est la cerise confite sur la crème de foutre; la métamorphose des deux ou trois accords fondamentaux en pierre philosophale sur laquelle tous les apprentis rockers peuvent venir se recueillir. Retiendront-ils seulement les vertus de la modestie de leurs géniaux précurseurs? Modestie acnéïque combinée à une inconscience folle qui a autorisé tous les

excès et permis de révéler une vraie démence jubilatoire. Passons l'éponge sur la force de la transgression (on a ni le temps ni l'espace, une autre fois peut-être...). Et reprenons depuis le début en épluchant nos notes: *"The Egyptian Thing"*/**Syndicate**: les riffs d'harmonica mènent la sarabande et une voix fiévreuse lance des appels à une Cléopâtre des banlieues. *"I Want You*/**Tombstones**: les bien- nommés, le fameux et irrésistible Diddley beat pour une love song déchirée par une guitare saturée. *"Another Day"*/**Moguls**: la vie sur la route, et c'est pas tous les jours la joie; harmonica, break pour changement de ton. *"Now You Say We're Trough"*/ **Puddin'Heads**: Diddley beat encore et guitare endiablée. *"Elisabeth"*/ **Jim Whelan & The Beau Havens**: basse ronflante et roulements de toms couverts par des choeurs, et cette love-song détonne. *"I Love You"*/**Worlocks**: guitare sous influence surf, vocaux furieux avec ses "GIRL" hurlés! *"Look For Another Love"*/**Hush Puppies**: breaks farfelus, choeurs chantés à plat, déconnades avec riffs d'orgue piqués à *"La Cucaracha"* et *"Yankee Doodle Dandy"*. *"Slide"*/ **Bugs**: loué soit l'ingénieur du son qui a eu l'idée grandiose d'enregistrer cette jam à l'insu du groupe; vocaux dérangés, rythme hypnotique, et sauvagerie réelle. Fin de la première face.
"Wild"/ **Gentrys**: tout est dans le titre, bonus d'un saxo et "Wild" qui revient comme une incantation; et belle bouillie sonore fangeuse d'où émerge la guitare. *"My Baby's Barefoot"*/**Syndicate**: la voix entraîne le groupe collée à la langue, diction punk incroyable prérap (?!) ponctuée d'un yoddle final impeccable. *"If It's All The Same To You"*/**Bends**: omniprésence de l'orgue maniaque. *"Hey, Stop Messin' Around"*/**Hush Puppies**: couple guitare-orgue comme dans un rêve. *"So Hard"*/**Cliques**: la déception amoureuse peut produire des effets intenses sur la voix, break de guitare au couteau. *"The Other Way Around"*/**Heatens**: mélodie superbe, greffe de guitare parfaite. *"True Love Knows"*/**Beep Beep & The Roadrunners**: l'émotion adolescente à son acmé. Choeurs innocents, lead-vocal concerné. *"Snails Love Theme"*/**Snails**: voix pincée terrib', riffs et trois (3) breaks dégraissés sur mid-tempo; ambiance de fête (réelle) avec les cris ("I want my hamburger!", "More Cornbread", etc...). *"Orphan Boy"*/**Half-Pint & The Fifths**: rythme basique (mais comme les autres quoi...), voix assurée et émouvante, choeurs parfaits, que demander de plus à cette fin de seconde face.
"That's For Sure"/**Mustangs**: guitare-fuzz et orgue, lead-vocal

emporté. *"Land of 1000 Dances"*/**Tyme**: reprise vrombissante du hit de Wilson Pickett et ré-invention garantie. Un SON énorme et touffu, hurlements introduisent deux solos vitaminés C. *"Short Time"*/**Noblemen**: mid-tempo et CRI! *"Do You Like What You See?"*/**Invasion**: orgue/guitare ravageurs, vocaux rageurs. *"Jailbait"*/**Travel Agency**: rythme sleazy et lourd, leit-motiv "Jailbait" entêtant. *"The Maid"*/**Ron-De-Voss**: l'ode aux serveuses de bar, riffs et solo légers de guitares. *"Don't Want Your Lovin'"*/**It's Us**: vocaux désabusés et cool, twangin' guitare émouvante. *"Ski Bum"*/**Moguls**: glissando boum-boum. Fin de la troisième face.
"Don't Blow Your Mind"/**Spiders**: Alice Cooper adolescent! Mid-tempo sous tension fuzz et accélération. *"Keep Dreamin'"*/**Grifs**: riffs tendus, persuasion énergique du chanteur. *"No Price Tag"*/**Spiders**: harmonica, sale ambiance. *"Black Mona Lisa"*/**Retreds**: chanteur subjugué par une beauté fatale, harmonica sur mid-tempo. *"Gone and Left Me"*/**Mike's Messengers**: encore et toujours là déception amoureuse qu'on joue à l'indifférence, lead-vocal superbe. *"Are You For Real, Girl?"*/**Mystic Five**: une vraie question que la hargne du chanteur ne résout pas. *"Seven Days Of Cryin"*/ **Cavaliers:** cavalcade, solo de guitare claire, piano aigrelet. *"Don't Be Difficult"*/**Hides**: Diddley beat éternel! Et BEAU cri! *"Slander"*/ **Ty Wagner**: départ trompeur, orgue-furie, guitare suspense et faille, imprécation "COM' ON!". On ne pouvait espérer plus belle, déséquilibrée et jouissive conclusion. Répétons-le: c'est l'intensité maximale du plaisir, 34 chocs émotifs, ruptures sonores aux solutions inhabituelles, le style brut du "bruit" dompté, et la fonction libératrice capitale accomplie; trois petits tours et puis s'en vont, les garage-punkers, étoiles filantes des mid-sixties, nous laissent pour toujours inconsolés.

CRYPT

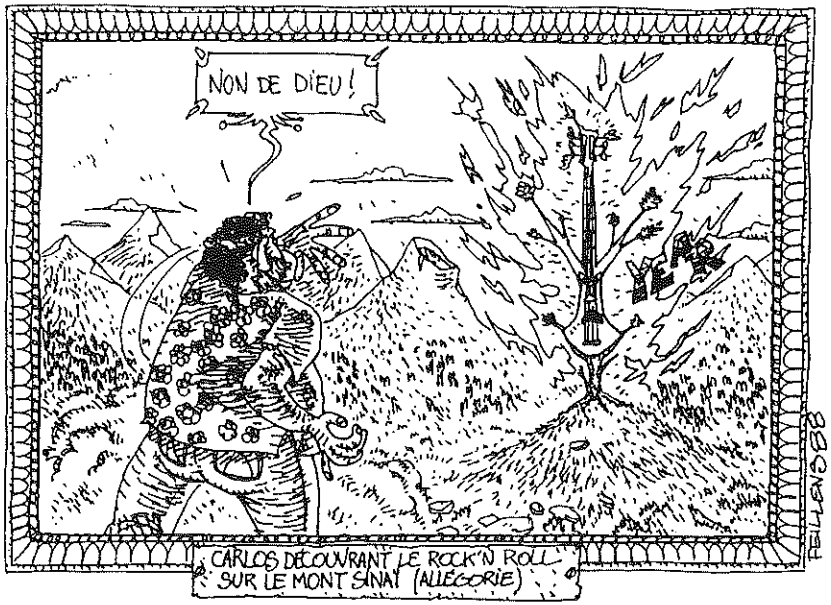
LA SEULE COULEUR

(piquée à Jacques Réda)

MYSTERES 88 LES DERNIERES NOUVELLES DU CRIME
(Livre de poche # 6502)

Sous l'égide de Jacques Baudou, le grand manitou, paraît depuis 86 un pavé de sept cents (700!) pages, consacré dans sa totalité au crime et à ses sombres beautés (hou, le cliché). La livraison 88 nous régale avec vingt-quatre nouvelles, toutes inédites et bonnes, d'auteurs français, anglo-saxons, japonais et italien; des chroniques: l'année T.V, l'année ciné, etc...; des études érudites et pas chiantes: le coin des pulps par ex.; et des entretiens: Daniel Pennac et Marc Villard, deux des plus fins polareux français, se mettent à table. C'est riche (le contenu) et économique (format/prix). Donc, c'est indispensable, qu'on se le dise et qu'on fasse passer le mot fatal.

Hector FRICOTIN



WONDER STUFF

Par Claude "Décibels" Freilich

"The Eight Legend Groove Machine"
(Polydor)

Il y a différentes façons d'aimer un groupe; on peut être le fan fêlé collectionnant les moindres rondelles de vynil, celui plus rationnel qui va perpétuellement chercher à expliquer (justifier?) les raisons pour lesquelles il apprécie son groupe fétiche: la tronche des mecs, le nom "ravageur" du combo, la pochette... souvent des démonstrations qui n'ont rien à voir avec la musique. A l'inverse, il y a des disques qu'à priori on n'a pas trop envie d'aimer. Souvent les ouï- dires s'en chargent et quand il nous arrive de lire certaines interviews, les propos parcourus font le reste. The **Wonder Stuff** est l'exemple type du nouveau groupe anglais qu'on voudrait haïr; sa démarche d'abord (style on est les meilleurs, on veut faire du blé, la musique on s'en fout) parfaitement contraire à l'esprit rock qui fait que, quand on bosse dans un fanzine (une revue, c'est la dernière fois qu'on le dit, NDLR prétentieuse) crypto-garage (?!NDLR), on soit pas très réceptif à une prétention, une frime qui n'ont même pas l'excuse de la distanciation. Ceci dit, comme on est honnête, on lit TOUT ce que racontent les gus: guitares en veux-tu en voilà, influences mi-sixties mi-**Buzzcocks**; on se dit qu'après tout on peut toujours mettre le groupe sur la liste des trucs peut-être pas écoutables mais à écouter quand même.

La pochette d'abord: lettrage rappelant le graphisme de toute une kyrielle de groupes signés par Decca Deram à la fin des sixties et au début des seventies! D'accord pour le clin d'oeil d'autant plus que les tailles fluctuantes et ondulantes des lettres ne sont pas sans

rappeler un psychédélisme de bon aloi. (Question: comment le psychédélisme peut-il être de bon aloi? Réponse: procurez-vous un *Best Of* des Love et comparez au Jefferson Airplane ou au Pink Floyd sans Syd Barret. Ici pas d'atermoiements, de climats ou d'atmosphère; mais de l'urgence, des guitares saturées et des vocaux virulents comme ils doivent l'être). La pochette, elle est donc psyché sans problèmes: des rouges se mélangeant avec des roses, des policemen (?) qu'on distingue mal au recto (hé oui, pourquoi ne pas brouiller les pistes n'est-ce pas?), et à l'intérieur du CD, la photo de l'ensemble: cheveux LONGS et T.shirt Acid-House... OK on a compris.

Et puis ce nom: Wonder Stuff. Wonder: la merveille? sans doute; mais aussi l'interrogation, l'ambiguité. Mais à quoi cela sert-il (sic) quand on ajoute Stuff juste après: le truc, la chose... le n'importe quoi? Le titre de l'album ensuite: *"The Eight Groove Machine"*. Machine pour mettre les choses au point sans doute, bonjour mister Top 50; eight legged: nos types ne sont pas des types (machine encore), ce ne sont que des jambes: joueraient-ils comme des pieds? groove enfin, le sillon du disque peut-être mais aussi probablement une référence aux sixties où le "groovy" était tout ce qui était cool, branché et ludique en même temps. Alors une machine à tubes à huit jambes?

Des tubes? Il y en a potentiellement trois: *"Poison"*, *"Unbearable"* et *"Give, Give, Give Me, More, More More"*, encore que ces deux derniers se ressemblent étrangement par un riff d'intro qui lui-même semble avoir trainé du côté de *"Big Decision"* de **That Petrol Emotion**. Mais après tout et puisqu'il s'agit d'argent, les emprunts ne sont-ils pas monnaie courante chez nos amis du riff; et d'ailleurs peut-on vraiment reprocher à (comparaison kamikaze !!) Dire Straits (**AAARRGH**, NDLR outragée) d'avoir caviardé le riff d'intro de *"Jumping Jack Flash"* dans leur ô combien révélateur *"Money For*

STOP IT BABY Rds
A Division Of BONDAGE Rds
17, RUE DE MONTREUIL 75011 PARIS
ROCK IS GOOD FOR YOUR NEIGHBORHOOD PLAY THESE RECORDS FUCKIN LOUD
PLAYBOYS * COMPILATION "TANT QU'IL Y AURA DU ROCK"
MANIACS * LOST PATROL * SHIFTERS

Nothing"? Et puisque nous parlons musique, eh bien parlons-en! Du psychédélisme les Wonder Stuff ont en fait peu gardé: un soupçon de pédale wah-wah (sur *"Poison"* notamment), et également la fâcheuse manie de commencer certains morceaux par des petits bruitages simili-réalistes. Quant aux influences, si on a énormèment glosé sur les Buzzcocks, on peut également retrouver des petites choses rappelant **Eddie & The Hot Rods** pour l'intensité, et certains petits groupes (non pas des petits, je vais me faire incendier) de Power Pop américains comme les **Shoes**, les **Plimsouls** (et nous brûlons, NDLR) ou les **Db's** pour la qualité des mélodies. La musique est donc sans surprises, y compris dans les habituelles ballades acoustico-éthérées ("oui nous aussi on sait faire dans le délicat"). Alors où réside l'intérêt du groupe? La production d'abord: dense, serrée, drue avec un "Gros" son: le chorus de guitare sur *"Inbearable"* par ex.; des guitares omniprésentes, souvent proches de la saturation sans pourtant y tomber totalement permettant un contraste avec des vocaux modulés, des harmonies qui se font entendre; bref, un mélange sophistication (légère il est vrai)/intensité qui fonctionne, tourne sans que l'une prenne trop le pas sur l'autre. Il est difficile en effet de pouvoir concilier les deux sans tomber dans la mièvrerie d'une part et le son trop uniformèment "garage" d'autre part. On peut ajouter à cela un chanteur qui sait chanter même quand il éructe (essayez, c'est pas si évident que ça) et l'emballage ne peut que séduire. Alors pourquoi toutes ces réticences?

Précisèment parce qu'il s'agit d'un emballage. Des lyrics fleurant bon le cynisme, le machisme, le mépris sans la morgue compréhensible donc excusable des punks: *"Je n'aime que moi/ et personne d'autre"* ou bien *"Ne dégueulasse pas ma rue/ avec ton nom de merde/ ne dis pas aux gens/ que nous sommes pareils"*. Sans compter avec une obsession quasi-thatchérienne de la réussite sociale par l'argent: *"C'est ton argent que je recherche baby"*, *"Donne-moi, donne-moi encore plus, plus, plus"*; tout ceci culminant avec la petite notule "boutiquière" figurant sur le compact: "Enjoy your CD, (you payed enough)".

Bien sûr on ne peut pas demander à Wonder Stuff d'être des révolutionnaires, ni même des sociaux-démocrates; mais au delà du cliché un peu rebattu sur le rock comme un cri de rebellion, l'expression d'une identité ou un instrument de subversion, on peut néanmoins regretter la désinvolture de ce *"working class group"* à

l'égard de ce que fut un certain rock. Car c'est de bien de rock qu'il s'agit; nos Wonder Stuff sont des malins, veulent-ils s'inscrire dans la durée? En tout cas à l'inverse de groupes jetables-consommables comme Bros, ils ont emprunté, choisi une esthétique rock-garage pour mieux la détourner (certains diront l'édulcorer ou la dévoyer).

En effet, et peut-être l'époque s'y prêtait, les groupes des sixties avaient réussi à utiliser de manière subversive l'apparente futilité de la recherche hédoniste, du "groovy" dont se réclament Wonder Stuff: *"We're really groovin', ain't it the truth"*; tout comme les punks avaient su réagir contre l'engluement-guimauve d'une pop aseptisée grâce à leurs diatribes musclées.

Ici, Wonder Stuff ne fait que reprendre ces éléments, les amalgamer en les galvaudant et leur ôtant toute valeur de bouleversement. Mais après tout là n'est pas vraiment le problème, ni l'objet véritable de cette critique. Oublions le flacon et goûtons l'ivresse cheap certes, mais rock tout de même, car ne sommes-nous pas comme la pochette intérieure l'indique "Groove Bound", c'est à dire nés, destinés à swinguer?



Fossoyeuse, élitiste, inutile, passéiste, mégalo, pseudo-intellectuelle, cette revue EST! L'actualité, elle, ne nous brûlera pas. Nous ne prenons aucun risque.

COMBO est l'oeuvre d'iconoclastes incohérents qui notulent à tour de bras pour satisfaire leurs envies pressantes. Des jeunes défroqués incontinents, goguenards et impénitents qui prêchent dans un quasi-désert leur goût pour une musique. Le Rock 'n' Roll, que c'en est une. Et dans un même élan disloqué, ils embrassent aussi les livres et des zauteurs chéris. "Des pédés, j'm'en doutais...".

"Une escroquerie, quoi."

N.B: **COMBO** bénéficie déjà du support inconditionnel de la P.J où nous avons été convié, avant parution, pour des échanges conviviaux d' informations. ("Le Rock 'n' Roll hors-la-loi, vous plaisantez Duchesse").